

@

Camille IMBAULT-HUART

**MISCELLANÉES
CHINOIS**

Miscellanées chinois

à partir de :

MISCELLANÉES CHINOIS

par Camille IMBAULT-HUART (1857-1897)

Journal Asiatique,

Août-Septembre 1880, Série 7, Tome 16, pages 270-288.

Octobre-Décembre 1880, Série 7, Tome 16, pages 521-545.

Août-Septembre 1881, Série 7, Tome 18, pages 255-267.

Octobre-Décembre 1881, Série 7, Tome 18, pages 534-553.

Février-Mars 1882, Série 7, Tome 19, pages 252-269.

Avril-Juin 1882, Série 7, Tome 19, pages 522-546.

Août-Septembre 1883, Série 8, Tome 2, pages 284-303.

Janvier 1884, Série 8, Tome 3, pages 80-94.

Janvier 1885, Série 8, Tome 5, pages 62-77.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.	Août-Septembre 1880
I. Apologues.	
II. Anecdotes et bons mots.	
III. Nouvelles.	
IV. Maximes et pensées inédites.	
V. Un épisode de l'insurrection des Tounganes dans le Turkestan chinois en 1865.	Octobre-Décembre 1880
VI. Une cérémonie bouddhiste en Chine. Scène de la vie intime chinoise.	
VII. Une visite au temple de Confucius à Changhaï.	
VIII. Une visite à l'établissement religieux et scientifique de Si Ka oué, près Changhaï.	
IX. Pensées et maximes inédites traduites du chinois.	
X. Une visite à un établissement charitable indigène près Changhaï.	Août-Septembre 1881
XI. Notice sur la vie et les œuvres de Oueï Yuann.	
XII. Historiettes morales.	Octobre-Décembre 1881
XIII. Anecdotes et bons mots.	
XIV. Nouvelle.	
XV. Les ponts suspendus du Yunn Nann.	
XVI. Pensées et maximes inédites.	
XVII. La mort d'une impératrice régente en Chine (coutumes chinoises et page d'histoire contemporaine)	Février-Mars 1882
XVIII. Anecdotes du temps de la dynastie mongole.	
XIX. Apologue : Le renard qui emprunte la force du tigre.	
XX. Une excursion à la ville de Song kiang (Fragments d'une relation de voyage dans la province du Kiang-sou).	Avril-Juin 1882
XXI. Le siège et la prise de Sou-tchéou par les impériaux en 1863 (épisode de la rébellion T'aï p'ing au Kiang-sou. Traduit du chinois).	
XXII. Fragment d'un voyage dans la province du Kiang-sou.	Août-Septembre 1883
XXIII. Détails rétrospectifs sur la mort de l'impératrice de l'est.	Janvier 1884
XXIV. Coutumes et superstitions.	
XXV. Une révolte des troupes chinoises à Vou-tch'ang-fou.	
XXVI. Le pèlerinage de la montagne du pic mystérieux près de Péking.	Janvier 1885
XXVII. La fête de la mi-automne et le mythe du lapin lunaire.	
XXVIII. De la condition du paysan dans le nord de la Chine.	

INTRODUCTION

@

Nous avons le dessein de publier sous le titre de *Miscellanées chinoises*, toute une série de morceaux variés, extraits des auteurs chinois et traduits pour la première fois en français ou disons mieux, en une langue européenne. Nous puiserons tour à tour dans la haute littérature comme dans la littérature populaire, dans l'histoire, la morale, la philosophie, la biographie, la bibliographie, les contes, les nouvelles, les pièces de théâtre, la poésie, les journaux : bref, nous passerons à chaque instant du grave au plaisant, de l'utile à l'agréable. Ce sera, pour ainsi dire, que l'on nous pardonne l'expression, la littérature chinoise débitée en détail. Mais nous ne nous arrêterons pas là : notre hôtellerie étant ouverte à tous, les voyageurs, quels qu'ils soient, y trouveront bon accueil et bon gîte. A ces traductions, nous joindrons des articles sur toutes sortes de sujets, variés au possible, sur les mœurs et les usages, sur l'histoire contemporaine ou ancienne, sur le gouvernement, sur l'état actuel ou passé de l'empire chinois ; en un mot, des articles écrits en Chine même *currente calamo*, sans prétention littéraire aucune ni partialité, uniquement pour faire connaître mieux, et sous des aspects nouveaux, cet immense colosse asiatique et la population étrange qui l'habite. Heureux si, au moins en partie, nous pouvons y réussir !

Notre programme ainsi tracé, nous ouvrons la série par divers extraits d'ouvrages chinois.

I

APOLOGUES

@

L'apologue, ce moyen d'exposer des vérités morales et philosophiques sous un voile allégorique, a été cultivé en Chine dès l'antiquité la plus reculée : nous en avons la preuve dans les anciens livres qui ont échappé à l'incendie littéraire allumé par l'empereur Tcheng ou Tsinn Chè Houang au III^e siècle avant notre ère, et que nous possédons encore.

On a attribué l'invention de l'apologue à Tchouanġ tseu ¹, célèbre philosophe disciple de Lao tseu, mais cette manière d'argumenter devait exister déjà nombre d'années avant lui : L'apologue dut être, en effet, employé de bonne heure par ceux qui, ayant à dire la vérité aux grands et puissants, reconnurent la nécessité de se servir d'une forme allégorique propre à en adoucir l'âpreté, ou qui voulurent inculquer au peuple, d'une façon durable, des principes de morale et de philosophie. Ne vit-on pas les chefs de religion, les grands philosophes, les prophètes, manier à chaque instant la parabole pour mettre leurs idées à la portée de la foule plus ou moins ignorante qui les écoutait : et la parabole, comme a dit La Fontaine, est-elle autre chose que l'apologue ? Quoi qu'il en soit, l'origine de l'apologue se perd dans la nuit des temps, et nul n'en saurait dire l'inventeur.

L'apologue a eu en Chine le même caractère que partout ailleurs : les acteurs en sont tantôt des dieux, des génies, tantôt des hommes, tantôt, et plus souvent encore des animaux, ce qui se comprend aisément, puisque les noms de ces derniers sont connus de tous, même

¹ Le philosophe Tchouanġ Tchéou, plus connu sous le nom de Tchouang tseu, vécut trois cents ans avant notre ère. Dès sa jeunesse, il s'adonna à l'étude des doctrines du philosophe Lao tseu, le fondateur du Taoïsme ou doctrine de la Raison, et, pour les mettre en lumière, composa son fameux ouvrage, le *Nann 'houa tġinġ*, qui n'est, en somme, qu'un élégant commentaire du Livre de son maître. Il exerça une petite charge dans son pays natal, le district de Monġ, dépendant du royaume de Songġ.

des plus ignorants, et éveillent dans l'esprit certaines images, et que la relation qui existe entre eux est saisie de tous, tandis que les noms de personnages, comme le fait remarquer Lessing, ne rappellent pour la plupart du temps aucune idée à l'esprit.

Bien que la fable et l'apologue aient été de tout temps et soient encore fort goûtés des Chinois, chose remarquable, il n'en a été fait aucun recueil, du moins à notre connaissance. Nous n'entendons parler que des fables purement indigènes, car il existe des collections d'Avadânas ou apologues indiens qui ont été traduits du sanscrit en chinois ¹. Ces petits récits moraux sont donc restés, épars ça et là, celés dans les ouvrages où nul ne va les chercher et sur lesquels on ne tombe que par hasard. Quel joli bouquet l'on ferait cependant si l'on voulait se donner la peine de cueillir ces fleurs dispersées !

Cette tâche ardue et difficile, nous l'avons entreprise : comme premiers spécimens, nous offrons aux lecteurs du *Journal asiatique* la traduction de plusieurs apologues ; s'ils sont lus avec quelque intérêt, nous en donnerons d'autres plus tard.

I. Le goujon dans l'ornière desséchée ²

Tchouanǵ tseu ³ demandait au marquis de Tçienn 'ho de lui prêter quelque argent.

— Je veux bien, répondit le marquis ; les impôts payés par les habitants de mon fief s'élèvent à trois cents taëls : Voulez-vous que je vous les prête ?

— En venant hier, répliqua Tchouanǵ tseu en colère, j'entendis quelqu'un crier sur le chemin : Voyez, il y a un goujon dans l'ornière de la route ! Le goujon prit la parole : « Je suis, dit-il, sujet des ondes de la mer Orientale ; ne

¹ Un certain nombre de ces fables, légendes et apologues, traduits du sanscrit en chinois, entre le Ve et le VIIIe siècle de notre ère, ont été publiés en français en 1859 par M. Stanislas Julien, dans un recueil intitulé : *Les Avadânas...*

² Extrait d'un recueil d'allusions historiques et littéraires intitulé : *Po meï kou ché*.

³ Sur Tchouanǵ tseu, voyez p. 271, note 1.

Miscellanées chinois

pourriez-vous pas, seigneur, me donner un boisseau ou un picotin d'eau pour me rendre la vie ? » Je lui répondis : « Je vais, au moyen de digues amener ici le Fleuve de l'Ouest, cela vous va t-il ? » Le goujon changea de couleur, et en colère : « Seigneur, vous ne me donnez pas ce dont j'ai constamment besoin ; je mourrai si vous ne faites pas en sorte que je trouve de l'eau. Si je pouvais trouver un boisseau ou un picotin d'eau, je vivrais. Vous, au contraire, vous me parlez d'aller puiser de l'eau au Fleuve de l'Ouest : il sera trop tard (quand elle sera ici). Pourquoi ne me sauvez-vous pas, plutôt de la boutique du marchand de poissons ?

Tchouanǎ tseu, dans la nécessité, avait un besoin pressant d'argent : il lui eût fallu beaucoup de temps pour se faire délivrer les trois cents taëls d'impôts du marquis, lequel voulait peut-être ne rien prêter et fit cette réponse pour ne pas refuser ouvertement. Au moyen de cet apologue, Tchouanǎ tseu lui donna une leçon.

II. Quand deux voleurs se disputent, un troisième larron s'empare du butin... ¹

A l'époque orageuse des États belligérants (468 à 255 avant notre ère), la Chine était divisée en un certain nombre de petits royaumes toujours en guerre l'un contre l'autre : entre autres ceux de Ts'inn, de Tchao et de Yenn. Le premier commençait à faire sentir sa puissance et avait déjà soumis plusieurs de ses voisins. Sou Taï, l'un des hommes d'État les plus remarquables de ce temps, excitait, mais en vain, les rois rivaux à faire cause commune contre le pouvoir naissant des Ts'inn.

Le roi de Tchao allait châtier le royaume de Yenn. Sou Taï parla au roi 'Houeï (de Tchao) en faveur de Yenn :

¹ Extrait du *Tchann kouo ts'o*, Stratagèmes des États belligérants, ouvrage attribué à Léou Chiang des 'Hann, livre I.

— J'ai traversé, en venant, le Y Choueï ; un cormoran avait saisi une huître qui s'était entrouverte au soleil ; l'huître s'était refermée et avait emprisonné le bec de l'oiseau. Le cormoran dit :

« Il ne pleuvra ni aujourd'hui ni demain ¹, et il y aura certainement une huitre qui périra. »

« Tu n'échapperas ni aujourd'hui ni demain, répliqua l'huitre, et il y aura un cormoran de mort. »

L'un ne voulait pas lâcher l'autre, lorsque tout à coup un pêcheur survint et s'empara des deux combattants. Voilà que maintenant Tchao va châtier Yenn ; la guerre durera longtemps et les affaiblira tous deux ; je crains bien que le puissant royaume de Ts'inn ne soit le pêcheur. Je désire que Votre Majesté y réfléchisse mûrement.

— Vous avez raison, dit le roi,

et il ne fit pas la guerre.

III. Tchouanġ tseu quitte la vie privée pour aller remplir sa charge ²

A l'époque des États belligérants, Tchouanġ tseu étudiait sous Lao tseu. Sous le règne de 'Houéï, roi de Léanġ, il fut nommé magistrat du district de Monġ ; mais, à cause de la médiocrité de cette charge, il ne voulut pas aller l'exercer.

Un jour le roi Oueï de Tchou envoya deux hauts dignitaires lui offrir en présent cent taëls. Tchouanġ tseu pêchait alors à la ligne sur le bord de la rivière P'ou ; il leur dit :

— Il y a dans le pays de Tchou une tortue vénérée qui est morte depuis trois mille ans, et que le roi a fait mettre dans une boîte entourée d'étoffes et placer dans la grande salle

¹ Le cormoran, dit un commentateur chinois, peut prévoir la pluie.

² Extrait d'un ouvrage intitulé : *Jenn tġinġ yanġ ts'iéou*, Le brillant automne, miroir où se reflètent les hommes : c'est un recueil de fables, apologues et petites histoires morales.

Miscellanées chinois

d'un temple. Était-il préférable pour cette tortue de mourir et d'être vénérée, au lieu de vivre et de traîner sa queue dans la poussière ?

— Il valait mieux pour elle, répondirent les deux hauts dignitaires, qu'elle vécût et traînât sa queue dans la poussière.

— Eh bien, dit Tchouanǎ tseu, je vais faire de même.

Tchouanǎ tseu se compare à la tortue : ce ne sera qu'après sa mort qu'il sera estimé à sa juste valeur, et il demande aux deux dignitaires si cela ne vaut pas mieux que d'aller remplir de médiocres fonctions durant sa vie. A la réponse de ces derniers qui soutiennent cette opinion qu'il vaut mieux vivre et exercer une charge même très modeste, Tchouanǎ tseu dit qu'il va aller exercer la sienne.

@

II

ANECDOTES ET BONS MOTS

@

Les morceaux suivants sont tirés d'une petite encyclopédie morale et littéraire assez estimée qui porte le titre de *Tçia pao*, Trésor de la famille. Cet ouvrage renferme toute une collection de petits traités moraux et d'opuscules variés ; il est dû à Ché T'ienn-tçi, de Yanğ tchéou, qui le fit paraître, en 1707, sous le règne de K'anğ Chi ¹.

I. Y compris moi, il n'y a en ce monde que trois grands hommes

Un lettré disait un jour :

— Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, prétend-on, il n'a pas été possible que chaque siècle ait produit un grand homme ; voyons ! Jadis, P'ann Kou ² débrouilla le chaos, créa l'homme et toutes choses ; qui peut lui être comparé ? Je veux donc bien lui céder le pas,

et, comptant sur ses doigts, il leva l'index.

— Après lui, Confucius s'éleva au dessus de tous, et par ses Livres des Odes et des Annales, son Mémorial des Rites et son traité de Musique, fut le professeur de toutes les générations ; qui ne le respecte ? Je veux donc bien céder le pas à ces deux hommes,

et il leva un autre doigt ;

— mais après eux, je ne trouve plus personne qui mérite d'être compté.

¹ L'ouvrage comprend trente-deux petits volumes.

² Selon la mythologie chinoise, P'ann Kou est le premier homme, le premier être, sorte d'Adam, ayant eu une certaine puissance sur les Trois Pouvoirs (*sann ts'ai*), le ciel, la terre et l'homme. Voyez W. F. [Mayers. The Chinese reader's manual, p. 173.](#)

Il réfléchit pendant très longtemps, puis, baissant la tête en signe d'assentiment :

— Eh oui ! dit-il, les grands hommes sont difficiles à trouver, dites-vous ; c'est vrai, y compris moi, je ne trouve en tout que trois grands hommes.

Celui qui dit de pompeuses paroles sans honte, qui parle de soi en termes élogieux, celui-là ne peut plus rougir.

II. Tombé à l'eau

Un homme était tombé à l'eau. Son fils appela du monde pour lui porter vite secours, promettant une grosse récompense. Le père éleva la tête au-dessus de l'eau et s'écria :

— Si trois *feunn*¹ peuvent vous contenter, sauvez-moi ; si vous voulez davantage, il est inutile de venir.

Pour celui qui considère l'argent comme plus important que la vie, trois *feunn* doivent être encore une somme trop grosse à donner.

III. Il ne me reste qu'un pauvre mendiant

Tchanġ et Li se promenaient un jour ensemble. Ils virent arriver à eux un richard porté dans sa chaise et entouré de nombreux serviteurs. Tchanġ entraîna de suite Li derrière la porte d'une maison voisine :

— Celui qui est dans cette chaise, lui dit-il, est mon parent ; si nous ne l'évitons, il sera obligé de descendre pour nous saluer : cela nous causera aux uns et aux autres des ennuis de toutes sortes.

— C'est ainsi qu'il faut agir, répliqua Li.

Une fois le cortège passé, ils se remirent en marche.

A quelques pas de là, ils virent s'avancer un riche cavalier, vêtu

¹ Il faut dix *feunn* pour faire un *ts'ienn*, et dix *ts'ienn* font un *léanġ* : le *feunn* est donc la centième partie du *léanġ*. En monnaie, le *feunn* = 7 sapèques (il faut dix sapèques pour faire un sou) ; le *ts'ienn* = 70 et le *léanġ* = 700.

magnifiquement, entouré d'un grand cortège de suivants : Tchanġ attira encore Li derrière une porte pour l'éviter, puis :

— Ce cavalier, lui dit-il, est un de mes amis intimes : nous nous connaissons depuis l'enfance ; si je ne l'évite pas, il descendra de cheval à ma vue pour me saluer, cela nous causera à tous des ennuis.

— C'est encore bien agi, répondit Li.

Le cortège passé, ils reprirent leur promenade.

Tout à coup, ils rencontrèrent un mendiant, aux vêtements en haillons, au bonnet usé, qui demandait l'aumône. Li mena Tchanġ derrière une porte pour l'éviter, disant :

— Ce pauvre mendiant est mon ami intime et de plus m'est uni par des liens étroits : il faut que je l'évite, sinon il aura honte en me voyant.

— Comment avez-vous de pareils amis ? dit Tchanġ effrayé.

— Mais, répliqua Li, puisque vous avez choisi pour amis les gens riches et aisés, il ne me reste plus maintenant qu'un pauvre mendiant.

Dire à autrui qu'on a telles ou telles relations avec des gens riches, qu'on est lié de telle ou telle façon avec eux, c'est le fait d'un homme qui n'a pas la moindre expérience des choses : si c'est réellement vrai, vous excitez le dégoût et les commérages ; si c'est faux, celui qui le raconte doit être, à plus forte raison, couvert de honte.

IV. Le vieux de la frontière a perdu son cheval, ou ni le bonheur ni le malheur ne sont constants ¹

¹ Cette petite histoire est tiré d'un recueil manuscrit en notre possession. Elle nous a été racontée un peu différemment par un lettré de nos amis ; voici le récit de celui-ci : « Du temps de Ts'inn ché 'houanġ, cet empereur qui fit brûler les livres et les lettrés, vivait un vieillard nommé Saï : on l'appelait Saï ouanġ « le vénérable Saï ». Ses serviteurs lui annoncèrent un jour que son cheval s'était perdu : « Ce n'est rien », répondit-il. En effet quelque temps après, le cheval revint avec un compagnon de son espèce, plus jeune. Le fils du vieux Saï monta ce jeune cheval, fit une chute et se cassa la jambe : « C'est de peu d'importance », dit le père à cette nouvelle. Peu après, Ts'inn

Miscellanées chinois

Autrefois, sur la frontière, vivait un vieillard. Un jour, il perdit son cheval :

- Le vieux n'a pas de chance, dirent tous ses voisins.
- Ce n'est pas sûr que ce soit un malheur, répliqua le vieillard.

A quelque temps de là, le cheval fut pris par des brigands qui l'employèrent à porter leur butin. Un jour, poursuivis par des troupes régulières, ils abandonnèrent le cheval et s'enfuirent. Le cheval, connaissant la demeure de son ancien maître, y retourna avec sa charge d'or et son argent.

- C'est le comble du bonheur, dirent les voisins.
- Ce n'est pas sûr, répondit le vieillard.

Peu après, le fils de ce dernier, chevauchant, tomba de cheval et se cassa la jambe :

- C'est un grand malheur, s'écrièrent les voisins.
- Ce n'est pas certain, dit encore le vieux.

En effet, les autorités ayant réuni des troupes pour aller faire campagne, il arriva que le fils, blessé à la jambe, ne partit pas. Tous ceux qui firent la campagne périrent dans une bataille : le fils du vieux fut seul ainsi épargné.

@

ché 'houanġ ayant fait lever huit millions d'hommes valides pour aller réparer la grande muraille, le fils de Saï, resté boiteux, ne partit pas ; et ce fut un bonheur pour lui d'avoir eu la jambe cassée, car, de tous ceux qui partirent, pas un seul ne revint : les maladies, les fatigues les ayant tous enlevés. »

Nous ferons remarquer que le mot *Saï* qui est un nom propre, mais qui signifie aussi *frontière*, se trouve dans le texte du premier récit ; là il est suivi de la préposition *chanġ*, sur, et ne peut être traduit que par *frontière* et non pas comme nom propre. D'après le lettré de qui nous tenons le second récit, ce serait un nom propre : il y a eu certainement confusion. On pourrait donc traduire de deux manières la phrase si souvent citée : *Saï ouanġ ché ma*, 'k^{uo} fou vou tch'anġ, « le vieux Saï (ou le vieillard de la frontière) a perdu son cheval ; le malheur et le bonheur ne sont pas constants. »

III

NOUVELLES

@

Rendre une femme pour obtenir un fils,
ou un bienfait n'est jamais perdu ¹

Ouanǎ Fou-tseu, natif de Sou-tchéou, exerçait le métier de cuisinier. Durant les troubles de 1860 ², il perdit son fils, que les rebelles lui ravirent, et depuis lors n'en eut plus de nouvelles. Lorsque la paix fut rétablie, il reprit son ancienne profession et parvint, en quelques années, à réaliser certaines économies. Comme il était seul et sans enfants ³, ses parents l'exhortèrent à se remarier.

Il se trouva justement qu'une femme de Kouanǎ linǎ (Yanǎ tchéou) avait chargé un entremetteur ⁴ de lui procurer un second mari. L'entremetteur s'aboucha avec Ouanǎ et exigea la somme de cinquante taëls : l'affaire fut arrangée à ce prix, et le contrat de vente signé.

Comme cette femme allait entrer dans la maison de Ouanǎ, un mendiant, qui se trouvait là, ramassa une pierre dans le dessein de la lui jeter. Ouanǎ l'arrêta aussitôt et lui demanda la cause de son action : ce mendiant était le premier mari de la femme qu'il avait achetée. Lorsque cette dernière avait voulu se remarier, l'entremetteur avait promis une certaine somme d'argent au mari, mais on ne lui avait rien donné, ayant lui-même dépensé tout ce que Ouanǎ lui avait versé.

¹ Traduit du *Chenn pao* ou Gazette de Chanǎ'haï.

² La redoutable rébellion des T'ai p'inǎ qui, pendant près de quinze ans, ensanglanta la Chine.

³ On sait que, pour les Chinois, c'est un grand malheur de ne pas laisser de descendants qui aient soin de leurs tombes, viennent rendre à leurs cendres les honneurs funèbres annuels et brûler des parfums en se prosternant quotidiennement devant la tablette où leur nom est inscrit.

⁴ En Chine, les femmes étant presque condamnées à ne jamais sortir de chez elles, les mariages s'arrangent par des entremetteurs ou des entremetteuses, personnes d'ordinaire fort respectables et très honorées. Le mari dote sa femme, *dotem non uxori marito, sed maritus uxori affert*, ou plutôt il l'achète, car elle devient, en quelque sorte, sa propriété.

Ouanġ, qui ignorait tous ces détails, ferma la porte et les fenêtres de sa maison, et dit à l'entremetteur :

— Vous ne pouvez pas plus vendre la femme d'un autre que je ne puis m'emparer de celle d'autrui. Rendez-moi l'argent que je vous ai donné, et je rendrai cette femme à son mari. Si vous tardez tant soit peu, je vais aller vous dénoncer au magistrat.

L'entremetteur, ne pouvant plus faire autrement, se hâta de restituer la somme qu'il avait reçue ; quant à Ouanġ, il rendit la femme à son mari et brûla le contrat.

Le mendiant allait sortir avec sa femme : Ouanġ l'arrêta :

— Une femme, dit-il, si intelligente qu'elle soit, ne peut faire un plat de riz sans riz. Vous qui n'avez même pas de riz commun et grossier à manger, je crains que vous ne restiez pas longtemps ensemble,

et il leur donna dix ligatures de mille sapèques l'une ¹. De ce moment, Ouanġ ne songea plus à trouver une compagne ².

Un jour que, par hasard, il était à boire dans un cabaret de Tonġ tġinġ, un homme entra, lui demanda ses noms et prénoms, puis tout à coup se jeta à ses genoux. Après un examen attentif, Ouanġ reconnut son fils. Séparés depuis dix ans, le père et le fils se retrouvaient de nouveau réunis : leur joie ne connaissait pas de bornes.

Le fils raconta à son père tout ce qui lui était arrivé. Après avoir été enlevé par les rebelles, il avait erré à leur suite dans les provinces du Chenn si et du 'Hou nann et, un beau jour, était parvenu à s'échapper. Il s'était alors dirigé vers la province du Tġianġ si, où, pendant longtemps, il avait été commis dans diverses maisons. Cette année-ci, où avaient eu lieu de grandes inondations, il était tombé un jour à l'eau et se croyait sur le point de périr, quand heureusement un batelier de Yanġ tchéou l'avait retiré sain et sauf : ce dernier s'était informé de ses

¹ Environ dix piastres mexicaines (argent ayant cours dans les ports ouverts au commerce européen) ou cinquante francs.

² Litt. « rechercher la femelle du phénix ».

Miscellanées chinois

noms et prénoms et de sa demeure, et, apprenant qu'il était fils de Ouanǎ Fou-tseu, lui avait donné aussitôt des vêtements : il avait fait ensuite une collecte pour lui permettre de s'embarquer. Au moment de partir, le fils de Ouanǎ avait voulu remercier le batelier, mais celui-ci l'avait arrêté dès les premiers mots, disant que c'était inutile, et l'avait prié au contraire de transmettre à Ouanǎ, lorsqu'il le verrait, ses propres remerciements et ceux de sa femme.

Ce batelier n'était autre que le mendiant qui avait voulu autrefois vendre sa femme à Ouanǎ, et qui, avec la petite somme que ce dernier lui avait donnée, avait pu entreprendre un petit commerce par eau. Le Ciel ne récompensa-t-il pas ainsi Ouanǎ de sa générosité ?

Cette histoire est tout à fait semblable à celle qu'est racontée dans la pièce de théâtre intitulée « Histoire du Cinabre ».

Le poirier planté (Conte fantastique)

Ce conte est extrait d'un recueil fort répandu et fort estimé en Chine : le *Léao tchai tché y*, collection d'histoires extraordinaires, véritables contes fantastiques dans le genre de ceux d'Hoffmann, où l'on voit tour à tour en scène des génies, des dieux, des fées, des hommes, des animaux. Il y a cependant quelques-uns de ces contes où le merveilleux n'entre pas.

L'auteur est P'ou Songǎ-linǎ, natif du Chann tonǎ, qui vécut sous les règnes de Chounn tché et de K'anǎ chi : n'ayant pas eu de succès à ses examens, encore que versé profondément dans la littérature, il se retira dans la solitude où il employa ses loisirs à rédiger ce recueil qui circula longtemps en manuscrit et ne fut publié qu'en 1740 par son petit-fils.

La réputation de l'auteur est due bien moins à l'intérêt de la narration qu'au style même, dans lequel elle est écrite. Ces petites histoires merveilleuses sont, en effet, rédigées dans un style concis et pur, plein du parfum de l'antiquité et émaillé à chaque instant d'allusions historiques et littéraires qui en rendent la lecture et la traduction difficiles.

Miscellanées chinois

Le *Léao tchai tché y*, duquel nous comptons parler un jour plus au long, a eu un grand nombre d'éditions : celle de 1842, due au lettré Tann Minġ-lounn, qui l'a enrichie de notes et de commentaires, est la meilleure et la plus recherchée.

Un paysan vendait des poires au marché. Ces fruits étaient sucrés et odorants, mais d'un prix fort élevé. Il arriva qu'un Tao ché ou docteur de la Raison ¹, au bonnet déchiré et à la robe en lambeaux, vint demander l'aumône devant la brouette du paysan. Ce dernier lui dit de s'en aller et, ne pouvant parvenir à lui faire quitter la place, se mit en colère et lui adressa des injures.

— Vous avez dans votre voiture une centaine de fruits, dit le Tao ché, je vous demande seulement de me faire la charité d'un seul : cela ne vous porterait pas un grand préjudice ; pourquoi donc vous emportez-vous ?

Les spectateurs exhortèrent le paysan à donner au Tao ché une mauvaise poire pour qu'il s'en allât ; mais le marchand, entêté, ne voulut pas céder. Un ouvrier, voyant que la dispute s'échauffait, acheta une poire et la remit au docteur qui le remercia en saluant.

— Nous autres qui sommes entrés en religion, dit le Tao ché en s'adressant à la foule, nous ne comprenons point l'avarice : puisque j'ai une belle poire, je vous demande la permission de vous l'offrir.

— Pourquoi ne la mangez-vous pas vous-même ? dit quelqu'un.

— C'est que, répliqua le docteur, je n'ai besoin que des pépins seuls pour les planter.

Là dessus, il prit la poire et l'avalait : puis, tenant les pépins dans une main, il ôta la houe qu'il portait sur son épaule, creusa dans la terre un trou de plusieurs pouces de profondeur, les y plaça et les recouvrit de terre ; il demanda alors de l'eau aux gens du marché pour les arroser.

¹ Les Tao ché sont ceux qui font profession de suivre les doctrines du célèbre philosophe Lao tseu, le fondateur du Taoïsme ou doctrine de la Raison (*tao*).

Miscellanées chinois

L'un des badauds trouva de l'eau dans une boutique de la rue voisine : le Tao ché la prit et la versa dans le trou ; tous les regards étaient fixés sur ce même endroit : tout à coup l'on vit sortir de terre une pousse légèrement recourbée qui grandit peu à peu et devint, en un clin d'œil un arbre aux branches et au feuillage touffus : l'arbre se couvrit bientôt de fleurs, puis de fruits magnifiques formant des étages parfumés.

Le Tao ché prit alors les fruits qui garnissaient le sommet de l'arbre et les offrit aux spectateurs : au bout d'un instant, il ne restait plus un seul fruit. Le docteur saisit sa houe, coupa l'arbre, prit le tronc sur son épaule, après en avoir ôté le feuillage, et s'en alla tranquillement.

Tandis que le Tao ché accomplissait ce miracle, le paysan, mêlé à la foule, dressait la tête au-dessus des autres et regardait attentivement : il avait oublié totalement son commerce, et ce ne fut que lorsque le docteur partit qu'il regarda sa voiture : elle ne contenait plus une seule poire : il comprit que les fruits distribués étaient les siens. Regardant avec plus de soin, il vit qu'un des brancards de sa brouette manquait et en avait été fraîchement coupé. Il entra dans une violente colère et courut vite sur les traces du docteur ; en tournant le coin de la rue, il trouva au pied du mur le brancard manquant : c'est alors qu'il sut que c'était le tronc de poirier que le Tao ché avait coupé. Quant à ce dernier, il avait disparu. Le paysan fut la risée de tout le marché.

L'auteur du *Léao tchai* dit : On peut certes parler à bon droit de la bêtise des paysans. Ce ne fut pas sans raison qu'on se moqua de celui-ci dans le marché. Dans un village, chaque fois qu'un ami intime d'un riche vient lui demander du riz, celui-ci change de contenance et répond en calculant :

— Ce que vous me demandez me suffirait pour vivre pendant plusieurs jours.

Ou bien, s'il s'agit de secourir une infortune ou un ami dans la plus profonde misère, le riche dira en colère :

— Cela suffirait à la nourriture de plusieurs personnes.

Miscellanées chinois

C'est ainsi que père et fils, frère aîné et frère cadet en viennent à se disputer. Qu'il s'agisse de ses plaisirs, le riche ne regarde plus à l'argent et vide sa bourse ; qu'il sente le couteau près de son cou, il n'est plus avare et se hâte de racheter sa vie à quelque prix que ce soit. Tous les riches sont ainsi ; il serait impossible de les énumérer tous. A quoi bon s'étonner de la manière d'agir de ce stupide paysan ?

@

IV

MAXIMES ET PENSÉES INÉDITES

@

I

Au début de ses relations avec une personne, l'on ne trouve en elle que de nombreuses qualités ; quand on la connaît depuis plus longtemps, on ne lui voit plus que des défauts ; et cependant elle n'est certes pas plus mauvaise qu'auparavant. C'est que l'on en est fatigué.

Lorsqu'un homme vit, on ne pense qu'à ses défauts ; c'est seulement quand il est mort qu'on songe à ses qualités ; et cependant, il n'est certes pas meilleur qu'auparavant. C'est que l'on a de la pitié pour lui.

Si l'on pouvait traiter les vivants avec le même esprit que l'on traite les morts, ou pourrait employer plus de gens.

Si l'on pouvait traiter ses vieux amis comme l'on traite ses nouveaux amis, on dépenserait le blâme avec moins de sévérité. Il faut songer à cela.

II

Celui qui n'est pas ambitieux est content même dans la pauvreté et une condition humble ;

Celui qui est ambitieux est triste même au sein de la richesse et des honneurs.

III

Songez la nuit à ce que vous avez fait pendant le jour : si vous avez fait de bonnes actions, réjouissez-vous ; si vous en avez fait de mauvaises, (craignez le châtement). Agir ainsi est le propre du sage.

IV

Il faut continuellement exercer son intelligence ; il faut constamment fatiguer son corps.

Plus l'on exerce son intelligence et plus intelligent l'on devient ; plus l'on fatigue son corps et plus fort l'on devient : mais en ces deux choses, il ne faut pas dépasser les bornes.

V

En mariant votre fille, faites choix d'un bon gendre ; n'exigez pas beaucoup de fortune.

En prenant femme, cherchez une fille sage ; ne calculez pas la dot qu'elle peut avoir.

Tchou chi ¹

VI

Une fois que vous avez obtenu ce que vous désiriez, n'allez pas plus loin.

Tchou chi

VII

Si la concorde règne dans votre famille, vous aurez de la joie de reste, encore que vous n'ayez rien à manger à votre déjeuner ni à votre dîner.

Si vous payez vos impôts de bonne heure, vous en aurez un contentement extrême, encore qu'il ne reste plus rien dans votre sac.

Tchou chi

¹ Célèbre philosophe de la dynastie des Song (XII^e siècle de notre ère), propagateur de la philosophie naturelle : ses commentaires sur les *Sseu chou* ou Quatre livres, et les *Ou tching* ou Cinq canons, sont devenus classiques. Voyez sur Tchou chi le [Chinese reader's manual, p. 25](#) ; un *Memoir of the philosopher Chu, translated from the Chinese*, dans le [18^e volume du Chinese Repository, p. 187](#), et sur sa philosophie ; *Philosophical opinions of Chu foo tseu* dans le 13^e volume du même recueil, p. 552 ; [Notices of Chinese Cosmogony, 18^e volume, même recueil, p. 342](#) ; et *Confucian Cosmogony*, par Mac Clatchie, Shanghai, 1874.

Miscellanées chinois

VIII

En ce monde, il faut s'abstenir de parler beaucoup, car si l'on parle beaucoup, l'on finit certainement par se tromper.

Tchou chi

IX

Lorsqu'un événement heureux arrive à quelqu'un, il ne faut pas avoir de sentiments d'envie ;

Lorsqu'un événement malheureux arrive à quelqu'un, il ne faut pas en manifester de la joie.

Tchou chi

X

Si l'on vous adresse une question, répondez-y ;
Si l'on ne vous parle pas, gardez le silence.

XI

Il ne faut pas se disputer avec autrui.
Avoir le verbe haut plus que les autres, ne prouve nullement que l'on ait raison.

XII

Lorsque vous avez de l'argent, songez constamment qu'un jour peut venir où vous n'en aurez plus.

Lorsque le temps est beau, songez à vous prémunir contre le mauvais temps.

XIII

Celui qui aime ses semblables ne doit pas se croire supérieur à eux ni les traiter avec orgueil.

XIV

Le Ciel entend les paroles que l'on dit ici-bas à voix basse, comme si c'étaient autant de coups de tonnerre.

Les Esprits voient les pensées mauvaises que l'on a même dans une maison obscure, comme si c'étaient autant d'éclairs.

XV

Supposez une affaire à traiter : l'homme intelligent, après mûre délibération, finira par faire une bêtise ; l'homme borné, après avoir longtemps réfléchi, finira par trouver le joint.

XVI

Le buffle qui fait tourner la roue du moulin croit faire beaucoup de chemin : en réalité, il n'avance point d'un seul pas. (Faire un travail inutile.)

XVII

Le bonheur ne revient jamais pour la seconde fois.
Un malheur n'arrive jamais seul.

XVIII

Les anciens ont dit : « Le jeu mène au vol ; le libertinage conduit à l'assassinat. »

XIX

Il y a un proverbe ainsi conçu : « Celui qui a débauché la femme de son prochain verra sa fille séduite. Combien, en effet, en ai-je vu moi-même qui avaient débauché la femme ou séduit la fille d'autrui, et qui voyaient peu après leur femme ou leur fille traitées de même à leur tour. Le châtement rapide, ne pouvant attendre leurs fils ou petits-fils ou les générations futures, les atteignait ainsi eux-mêmes.

Miscellanées chinois

XX

Il n'est plus temps de rassembler les rênes pour retenir son cheval lorsqu'on est déjà sur le bord du précipice ;

Il n'est plus temps de réparer le navire lorsqu'il est déjà au fond du fleuve.

(Il faut songer au remède avant qu'il soit trop tard pour l'employer.)

@

V

Un épisode de l'insurrection des Tounganes dans le Turkestan chinois en 1865

@

M. Robert Shaw a donné, dans le récit de l'intéressant voyage qu'il fit, il y a dix ans, dans le Turkestan chinois ¹, des renseignements précieux, recueillis sur les lieux, de la bouche des indigènes ou des témoins mêmes des faits, sur l'histoire de la terrible insurrection des Tounganes qui a ensanglanté si longtemps cette partie mahométane de l'empire chinois, et qui vient seulement de prendre fin, grâce au talent de l'habile et célèbre général chinois Tso Tsonġ-t'anġ ². D'après le Mahram-bachi du roi éphémère Yacoub-bey, Ala Akhound, dont le père avait été gouverneur de Kachgar sous la domination chinoise, tandis que lui-même était interprète attaché à l'état-major du gouverneur chinois, M. Shaw raconte le siège de la ville de Kachgar par les Kirghiz, la chute de cette place, les atrocités qui y furent commises par les vainqueurs, la défaite de ces derniers par un corps de troupes d'Andidchan et de Tounganes, sous Bouzourg Khan et Mohammed Yacoub, le siège du Yangi-Chahr ou citadelle de Kachgar, où les restes de la garnison chinoise s'étaient réfugiés, et enfin la mort héroïque du gouverneur chinois, qui aima mieux s'ensevelir sous les ruines de son *ya meunn* (prétoire) que de se rendre aux Mahométans ³.

Ce dernier fait est contrôlé par deux documents publiés, il y a quelque temps dans la Gazette de Péking, ce journal officiel de l'empire chinois : c'est d'abord un décret impérial ordonnant que les honneurs posthumes les plus élevés soient rendus à la mémoire de Tô K'o-t'o-pou,

¹ [Visit to high Tartary, Yârkand and Kâshgar by Robert Shaw. London, 1871, I vol. in-8°.](#)

² On pourra lire la [traduction du décret impérial](#) qui relate la campagne glorieuse de Tso Tsonġ-t'anġ dans le Turkestan et décerne des récompenses spéciales à ce général et à ses principaux officiers, dans notre [Recueil de documents sur l'Asie centrale](#), ouvrage actuellement sous presse qui formera le t. XVI des Publications de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

³ [Visit to high Tartary, p. 47 et suiv.](#)

commandant tartare de la garnison de Kachgar, qui mourut si glorieusement à son poste (numéro du 8 août 1879) ¹, puis un mémoire de Minġ Tch'ounn, gouverneur de 'Hami (Khamil) et parent du commandant tartare, reproduisant le témoignage d'un des domestiques de ce dernier qui avait pu échapper au carnage (Gazette du 20 août). Le récit de ce domestique et celui qui a été donné par M. Shaw sont presque semblables et n'offrent des différences que dans le détail.

Nous allons donner d'abord le passage du livre de M. Shaw qui narre les faits, puis la traduction intégrale du mémoire de Minġ Tch'ounn et du décret impérial, documents qui pourront servir à l'historien futur de l'insurrection.

Récit d'Ala Akhound donné par M. Shaw

Quand la fin du siège approcha, l'Amban ou gouverneur chinois (tartare) réunit un conseil de ses principaux officiers et proposa d'en venir à un accommodement avec Mohammed Yacoub. Les officiers y consentirent et commencèrent à répartir parmi eux les portions du présent qu'ils devaient offrir au vainqueur. Pendant ce temps, l'Amban ² qui avait réuni toute sa famille (ses filles derrière son siège et ses fils servant le thé aux hôtes assis sur des chaises autour de la pièce), écoutait avec attention, attendant les signes de la prise de la place. Bientôt il entendit les acclamations « Allah-Akbar ! » par lesquelles les Mahométans annonçaient leur entrée ; sur quoi il retira sa longue pipe de sa bouche, et en secoua les cendres sur un certain endroit du plancher où se trouvait une traînée de poudre communiquant avec un baril qu'il avait auparavant disposé sous le sol de la pièce. Tandis que les officiers, ignorant son dessein, se consultaient au sujet d'une reddition, toute la maison sauta et tous périrent sous ses ruines.

¹ L'histoire chinoise est pleine de traits héroïques de ce genre : pour ne citer qu'un seul fait contemporain (combien d'autres sont ignorés !), la garnison de Tinġ'haï (îles Chusan) n'aima-t-elle pas périr à son poste plutôt que de se rendre aux troupes anglaises (guerre de l'opium, 1842) ? Et l'on accuse toujours les Chinois de couardise, de lâcheté.

² Mot mandchou = gouverneur.

Mémoire de Ming tch'ounn, gouverneur de 'Hami, au sujet de la mort glorieuse du gouverneur de Yang-Hissar et de toute sa famille

Il appert que Tçienn Sinġ-'hann, domestique de T'o-K'o-t'o-pou, autrefois commandant des troupes tartares à Yang-Hissar ¹, est venu à 'Hami faire la déposition suivante :

« Je suis natif du district de 'Haï Yanġ, du département de Tenġ tchéou, province du Chann-tonġ ; je suis âgé de cinquante-quatre ans. Au premier mois de la onzième année du règne de Chienn fonġ (décembre 1861), j'ai quitté la capitale (Pékingġ) à la suite de mon maître ; dans le courant du neuvième mois (août), mon maître arriva à son poste. Au sixième mois de la troisième année du règne de T'onġ tché (mai 1864), les rebelles mahométans des nouvelles frontières ² levèrent l'étendard de la révolte et vinrent attaquer Yang-Hissar. Mon maître défendit vaillamment la place à la tête des troupes régulières ; au bout de plusieurs mois, les vivres étant épuisés et nul secours ne venant, la plus grande partie de la garnison mourut de faim. Le siège dura jusqu'au quatre du troisième mois de l'année suivante (30 mars 1865), où, n'ayant plus la force de résister, la place fut prise par les rebelles.

Mon maître, songeant qu'il y avait encore beaucoup de poudre dans les magasins, et craignant que les rebelles n'en tirassent profit, fit ranger dans la grande salle de son prétoire les bonbonnes qui la renfermaient : au milieu de sa famille et de ses serviteurs, revêtu de son grand costume officiel, il mit tranquillement le feu aux poudres. Il y avait dans le prétoire mon maître et sa famille comprenant : son épouse, son fils,

¹ D'après le récit chinois, le fait se serait passé à Yang-Hissar, petite ville située entre Kachgar et Yarkand, à l'ouest de cette dernière ville (voy. Shaw, *loc. cit.*, p. 336 et suiv.). L'erreur est facile à expliquer : elle provient de la similitude du nom de ville *Yang-Hissar* avec le mot *Yangi-Chahr*, forteresse, citadelle. Le Yangi-Chahr de Kachgar est à environ cinq milles (anglais) au sud de la ville ([Shaw, p. 50](#)).

² *Sin ntġianġ*, « Nouvelles frontières », fut le nom donné au Turkestan chinois après la conquête qu'en fit Tçienn longġ sur les rebelles mahométans en 1759.

Miscellanées chinois

sa fille, une veuve et deux petits-fils, en tout sept personnes ; il y avait, en outre, une vingtaine de domestiques des deux sexes. Tous périrent ainsi en même temps de la façon la plus lamentable.

Comme personne (autre que moi) ne vit cette action ni n'en entendit parler, elle n'aurait pas été connue si je n'avais trouvé moyen de venir raconter la vérité. A la faveur du trouble, je pus m'enfuir à Kachgar ; cette ville ayant été prise dans la suite j'errai çà et là parmi les rebelles. Durant l'hiver de l'année passée, la grande armée (chinoise) ayant repris toutes les villes des frontières méridionales (Turkestan chinois) les troupes furent renvoyées à leurs campements respectifs, et à leur suite j'arrivai à 'Hami pour faire un récit véridique des circonstances de la mort héroïque de mon maître.

L'ancien commandant des troupes tartares de Yang-Hissar, T'o-K'o-t'o-pou, était mon parent par alliance : depuis la prise des villes du Turkestan par les rebelles, on n'avait pu savoir ce qu'il était devenu. L'été passé, j'avais envoyé des officiers à Kachgar et à Yang-Hissar et autres endroits pour prendre des informations sur son sort. Les faits contenus dans le rapport qu'ils m'ont adressé ne diffèrent pas des faits narrés par le domestique de l'héroïque commandant, ce qui prouve que les circonstances de la mort de celui-ci sont véridiques. J'ai trouvé que la mort glorieuse de toute cette famille était digne de commisération, et, avant découvert la vérité, je n'ai pas osé la cacher à Votre Majesté : il dépend d'Elle de conférer à ce valeureux commandant des honneurs posthumes, de façon à mettre en lumière cette action d'un fidèle et loyal serviteur.

En conséquence, j'ai rédigé ce mémoire et je supplie respectueusement Votre Majesté de vouloir bien y jeter les regards,

(Il a été reçu un décret impérial déjà inséré dans la Gazette.)

DÉCRET IMPÉRIAL

Récemment, nous avons reçu un mémoire de Tso Tsonǵ-t'anǵ, dans lequel celui-ci, d'après nos ordres, donne la liste des fonctionnaires et officiers qui ont péri en ces dernières années au service de l'État dans les quatre villes de l'Ouest ¹ des nouvelles frontières (Turkestan chinois), et nous prie de vouloir bien, après avoir examiné cette liste, conférer des honneurs posthumes à ceux-ci.

Dans cette liste se trouve le nom de T'o-K'o-t'o-pou, commandant des troupes tartares de Yang-Hissar, lequel périt glorieusement à son poste avec toute sa famille, lors de la prise de la ville. Déjà nous avons ordonné par décret au tribunal (ministère) compétent de vérifier les faits et d'accorder des honneurs posthumes aux divers fonctionnaires et officiers.

Or il appert, d'après un mémoire de Minǵ Tch'ounn, à Nous adressé, que T'o-K'o-t'o-pou, lorsque, au sixième mois de la troisième année Tongǵ tché (juillet 1864), les insurgés mahométans levèrent l'étendard de la révolte et vinrent assiéger et attaquer Yang-Hissar, défendit courageusement la ville à la tête de ses officiers ; qu'au troisième mois de l'année suivante (avril 1865), les vivres étant épuisés et les secours n'arrivant pas, la ville tomba au pouvoir des rebelles, et qu'alors ce commandant se fit brûler avec toute sa famille, épouse, fils, petits-fils et tous ses serviteurs des deux sexes, en tout vingt personnes environ.

Comme T'o-K'o-t'o-pou a péri d'une façon glorieuse en combattant, et que la mort de toute sa famille inspire une extrême commisération, Nous ordonnons que le ministère compétent lui accorde des honneurs posthumes spéciaux afin de faire resplendir sa fidélité à la cause impériale.

@

¹ Les quatre villes de l'ouest sont : Ouché, Kachgar, Yarkand et K'oten.

VI

Une cérémonie bouddhiste en Chine
Scène de la vie intime chinoise

@

Changhaï, décembre 1879.

Nous assistâmes l'autre jour à une fête religieuse d'un caractère tout à fait intime que bien peu d'Européens, croyons-nous, ont été à même de voir durant leur séjour plus ou moins long en Chine, si jamais il en est qui l'ont vue. Gracieusement invité par notre ami Ko, un notable de Changhaï, à venir partager ce jour-là son repas de famille, nous avons pu voir, jusque dans ses moindres détails, cette curieuse cérémonie que nous allons essayer de décrire.

C'était l'anniversaire de la mort de la mère de notre ami, et, trois jours durant, sept bonzes ¹, un supérieur ou abbé et six prêtres, devaient accomplir certaines formalités religieuses prescrites par la religion bouddhique : pendant ce laps de temps, toute la famille devait observer l'abstinence, c'est-à-dire que la nourriture ne devait se composer que de légumes, en un mot *on faisait maigre*. Ce fut au dîner du second jour que nous assistâmes. Il n'y avait que le maître du logis en costume officiel, tunique de satin, chapeau conique orné de la plume de paon gagnée dans la campagne contre les rebelles T'ai pinġ, puis son fils, le beau-père de celui-ci, son neveu et enfin nous. Le repas, fort succulent, encore que ne consistant qu'en légumes, fruits confits et pâtisseries, le tout accompagné du bol de riz réglementaire et arrosé de vin de Chao chinġ, ne dura pas longtemps, et vers huit heures l'on desservait, quand nous entendîmes, se rapprochant de plus en plus, le bruit peu harmonieux des cymbales des bonzes. Ces derniers, qui avaient diné dans une autre salle de la maison, débouchèrent bientôt

¹ Le nom chinois des bonzes est, comme l'on sait, *'ho chanġ*, auquel les dictionnaires bouddhiques donnent pour équivalent le mot sanscrit *upa-dhyāya*. Le supérieur ou abbé porte le titre de *Ta 'ho chanġ fa ché*, le grand bonze qui enseigne la loi (*dharma*).

dans la petite cour intérieure sur laquelle donnait la pièce où nous nous trouvions.

Décrivons en peu de mots cette cour où va se passer la cérémonie, et les quelques salles adjacentes. La cour est carrée et entourée de tous côtés par ces dernières ; celle où nous nous trouvons est d'ordinaire le cabinet de travail du maître de la maison : ce soir, on l'a transformée en salle à manger ; on en a ôté les livres et le bureau, et on a ouvert la cloison mobile et vitrée qui donne sur la cour. A droite est la salle à manger : ce soir, il s'y élève, au fond, un superbe autel illuminé *a giorno* de mille bougies qui entourent le portrait colorié de la défunte. Toutes les lanternes à glands rouges appendues au plafond sont allumées ; des sièges garnissent le côté gauche de l'autel ; vis-à-vis de nous est une autre salle éclairée où quelques parents fument le narghilé chinois en prenant une tasse de thé ; à côté, le couloir qui conduit dans une cour précédente et par où l'on pénètre dans cette partie du bâtiment. Les cloisons de l'autre salle en face de celle où est l'autel sont fermées. La cour elle-même est couverte d'une toiture à une certaine hauteur, de façon que les fenêtres du deuxième étage y donnent : c'est de là que les dames vont assister à la première partie de la cérémonie.

Sur le sol dallé de la cour est étendu un vieux tapis sur lequel est posée une forteresse de carton peint en noir à l'imitation de la brique. Cette forteresse, d'une hauteur d'un mètre environ, est percée de quatre portes, en papier rouge, fermées : aux angles sont de petits chapeaux à la hampe desquels pendent des chapelets de ces petits bateaux en papier argenté que les Chinois brûlent en l'honneur des morts. Le sommet est orné d'un large et épais rond de carton simulant une fleur. Cette citadelle, c'est la cité de Yenn lo ouanġ¹ ou Prince des

¹ Yenn lo ouanġ est le souverain des Nâraka ou enfers : il réside dans la partie sud du Djambou dvîpa, au-delà des Tchakravala, dans un palais de fer et d'airain. « He was originally a king of Vâis'âlî (ancien royaume qui embrassa de bonne heure le bouddhisme), when he, being engaged in a bloody war, expressed a wish to be the master of hell. He was accordingly reborn as Yama along with his 18 officers and his whole army of 80.000 men, who now serve under him as assistant judges, jailors and executioners. His sister controls all the female culprits as he exclusively deals with the male sex. » ([Eitel, Handbook of Chinese buddhism, p. 173.](#)) « Chinese fancy has added

Miscellanées chinois

Enfers, laquelle, selon les bouddhistes chinois, se trouve dans le séjour des morts. Son nom est, du reste, écrit au-dessus des quatre portes : Feunġ tou tch'enġ (ville capitale de Feunġ : ce dernier caractère est composé de la phonétique *feunġ*, abondance, et du radical des cités, 163). Yenn lo ouanġ, c'est le Juge des Enfers, le Rhadamanthe sinico-bouddhiste, le Yama ou Yama rādja des Indous. La fleur, c'est le *Ou cho lienn*, nénuphar aux cinq couleurs (bigarré). L'âme de la défunte est censée renfermée dans cette forteresse.

Autour de celle-ci sont tracés sur le tapis, avec des grains de riz, quelques dessins et caractères : ces derniers, au nombre de quatre, se lisent ainsi : *Chué hou K'ai p'o*, le lac de sang est ouvert. Le tapis, nous avons oublié de le dire, représente un lac de sang, du milieu duquel émerge la noire citadelle. Aux quatre coins sont des flambeaux à bougies rouges allumées. Sur le lac, ou plutôt sur les grains de riz (à côté de la première porte placée à droite de l'autel et exposée à l'est), est posé un petit bateau de papier dans lequel brûle une bougie.

Voici venir les bonzes, marchant l'un après l'autre avec beaucoup de componction et de recueillement : après les six bonzes vient le supérieur, le *Ta 'ho-chanġ Fa ché* ou grand bonze, professant la Loi (Upadhyayâ), la tête coiffée d'une mitre, drapé dans une longue robe jaune dont les plis sont retenus à l'épaule gauche par un anneau : deux doigts de sa main gauche, le troisième et le quatrième, sont ornés d'une paire d'ongles d'une longueur d'environ dix centimètres. On sait que les lettrés chinois recherchent ce genre d'élégance, preuve qu'ils ne se livrent à aucun travail manuel. Les autres bonzes, portant le même genre de vêtements, ont le chef orné d'une toque noire.

Tous viennent se ranger devant l'autel : juste vis-à-vis est le supérieur, qui a à sa droite le fils aîné de notre ami, à sa gauche le fils cadet. Les six bonzes prennent place, trois de chaque côté, en face les uns des autres. Ils récitent des prières qu'ils scandent en entremêlant

a special hell for females called *chié p'eunn tch'é*, lit. the placenta tank, which consists of an immense pool of blood, and from this hell, it is said, no release is possible. ([Eitel](#), [sub voce Nâraka](#), p. 82.)

Miscellanées chinois

des coups de cymbales de coups frappés, avec une baguette de bois, sur une boule de même matière, ou avec une tringle de fer sur un plateau. De leurs voix de fausset, tantôt ils chantent ensemble, tantôt ils exécutent chacun séparément leur partie, puis reprennent tous en chœur, obéissant au coup de la sonnette que porte et agite, à certains instants, leur supérieur.

Sur ces entrefaites, ce dernier et les deux fils font des salutations profondes devant l'autel : ils exécutent le *K'o t'éou*, mode de salut qui consiste, comme l'on sait, à se prosterner plusieurs fois front contre terre, puis à se relever tout droit en élevant les mains jointes à la hauteur du front, en inclinant la tête : suivant la mode de Ninġ po, lieu d'origine de la famille, ils font huit salutations, se levant et se prosternant tour à tour.

A un moment donné, la troupe se remet en marche, et, défilant à pas comptés, vient se ranger autour du tapis qui occupe le centre de la cour : étant neuf en tout, ils se placent trois sur chaque côté, l'un des cotés du carré restant vide. Nouvelles prières, nouveaux chants, accompagnés de la même musique qui obligerait un mélomane à se boucher les oreilles, mais qui, toute primitive quelle est, n'en a pas moins son charme exotique.

Voici que l'on apporte au supérieur un bol rempli de nous ne savons quel liquide : à l'aide d'un petit bâton, il en asperge la forteresse en tournant tout autour avec les deux fils du maître de la maison et les bonzes, dont ni les chants ni la musique ne cessent. Quant aux paroles nous avouons ne pas les comprendre : les assistants sont évidemment dans le même cas, et peut-être bien que les bonzes eux-mêmes ne comprennent pas mieux que nous autres profanes. De temps à autre, on apporte à l'un des chanteurs une tasse de thé pour désaltérer son gosier desséché.

Sur ces entrefaites, les dames elles-mêmes, sortant du gynécée, viennent se placer à gauche de l'autel pour assister à la cérémonie ; nous voyons donc un spectacle réservé à bien peu d'Occidentaux, de vraies dames chinoises aux nénuphars d'or (petits pieds), richement et

Miscellanées chinois

coquettement parées et pleines de distinction. Amies du maître de céans, la présence d'un Européen ne semble pas les effaroucher. Les petits enfants, qui nous voient cependant pour la première fois, s'enhardissent peu à peu et viennent causer et rire avec nous. Voici l'épouse légitime de notre hôte, belle personne aux boucles d'oreilles et aux bracelets d'argent, au chapeau perlé, et ses filles dont la coiffure indique encore la virginité ; voilà la femme du fils aîné, les tantes, cousines, etc. ; une nourrice porte dans ses bras le dernier enfant de notre ami.

Les chant continuaient encore, quand on apporte au supérieur des bonzes, une crosse dont la tête est formée de quatre branches de fer, arrondies, se réunissant au sommet en une boule. A ces quatre branches, sont suspendus quelques paquets de sapèques. Une écharpe jaune y pend aussi. Les bonzes font encore plusieurs tours, toujours dans le même sens, puis s'arrêtent tout à coup, de façon que le supérieur et les deux enfants se trouvent vis-à-vis de la porte est de la ville de carton. Après une litanie un peu longue, le supérieur pousse une sorte de cri de victoire, ou une invocation forte, et du bout de sa crosse brise la tuile qui est sur le bord du lac et qui, paraît-il, représente la *voûte* de la porte, puis il pratique une déchirure dans la porte elle-même ; reposant alors sa crosse, il en ôte un paquet de sapèques qu'il jette dans l'intérieur par l'ouverture qu'il vient de faire : cet argent est destiné à corrompre les esprits. Aux yeux des Chinois, tout ici-bas est vénal, et il doit en être de même dans l'autre monde. En même temps, le *servant* mettait le feu au petit drapeau planté au coin, allumait à la bougie de la hampe le chapelet de bateaux de papier d'argent et allait déposer ce papier enflammé dans un brûle-parfum de bronze où il achevait de se consumer, puis approchait de la porte déchirée le bateau de papier et plaçait à côté la tablette *ancestrale* de la défunte, c'est-à-dire une longue feuille de papier jaune (collée sur un pied de bois, de façon à se tenir debout) portant, en une colonne, les noms et titres honorifiques de cette dernière.

La même chose est répétée aux portes du *sud*, de l'*ouest* et du

nord, les bonzes faisaient plusieurs tours en chantant après chaque ouverture de porte.

Voici que la dernière, celle du *nord* qui fait face à l'autel, vient d'être déchirée : le servant apporte alors un vase recouvert de papier rouge. Rien à l'extérieur n'en peut faire deviner le contenu. Au milieu des chants, le supérieur crève le couvercle de papier avec le manche de sa lourde crosse, et toute la troupe reprend sa marche circulaire, le fils aîné traînant le bateau de papier par une ficelle rouge. Dans ce bateau, sans doute, est censée être l'âme de la défunte à qui l'on vient d'ouvrir la porte de sa prison. A un moment donné, halte derechef, et l'ordonnateur de la cérémonie, un des parents du maître de la maison, apporte au supérieur une sorte de placet que celui-ci déploie et se met à lire au milieu du silence général. Ce mémoire a été rédigé et écrit par le fils de la défunte (notre hôte) et relate toute la vie, vante toutes les vertus et qualités de cette dernière. Le texte en est traduit par le bonze en paroles mystiques.

Pendant ce temps, le servant a achevé d'ouvrir le couvercle de ce vase qui nous a paru si étrange : il y trouve un liquide bouillant, sorte de sirop brun : c'est le *chué 'hou t'anġ*, soupe du lac de sang ; il simule le sang de la défunte, et tour à tour le fils, les petits-fils, les parents plus ou moins éloignés, les femmes et les filles elles-mêmes en boivent, assurément pour se régénérer en quelque sorte et continuer les mêmes traditions de vertus dans la famille.

En effet, la lecture terminée, le supérieur et les deux enfants s'écartent : le maître de la maison s'avance en saluant à la mode de *Ninġ po*, huit prosternations successives, puis le servant lui tend une tasse de ce liquide qu'il boit sans sourciller, encore qu'il doive se brûler horriblement le gosier et les entrailles. Après le père, viennent les fils et tous les parents mâles ; viennent ensuite les dames guidées dans leur marche chancelante par une vénérable matrone, elles boivent chacune une tasse du liquide, heureusement moins chaud. Tour à tour elles défilent dans l'ordre suivant : la femme de notre ami, ses filles, la femme de son fils, etc.

Miscellanées chinois

Ceci accompli, la même promenade, entremêlée de chants et de musique, se répète un certain nombre de fois autour de la forteresse, puis tous viennent se placer en face de l'autel dans le même ordre qu'ils observaient quand ils sont entrés dans la cour ; les deux fils ont repris leur place aux côtés du supérieur. Ce dernier, après avoir fait avec eux plusieurs *K'o t'éou* (salutations), répétition de ce qu'ils avaient déjà fait lors de leur arrivée, et chanté de nouvelles litanies, donne un coup de sonnette ; toute la troupe se dirige alors vers la petite porte qui lui a donné accès, et les uns après les autres disparaissent tour à tour au bruit de leurs cymbales et de leurs ferrailles.

La cérémonie est finie : nous prenons congé et nous nous inclinons devant notre ami, en le remerciant d'avoir bien voulu nous accorder la faveur d'assister à une fête d'un caractère si familier et si intime.

@

VII

Une visite au temple de Confucius à Changhaï

@

La ville chinoise de Changhaï n'offre au visiteur rien de bien intéressant à voir : une fois que l'on a fureté dans les boutiques de curiosités, parcouru quelques rues dallées et glissantes, passé quelques ponts plus ou moins branlants, pris une tasse de thé aux « Jardins de thé », l'on a, pour ainsi dire, tout vu. En fait de monuments, il y en a peu ou point. Citons cependant un temple curieux situé près de la porte du nord et par conséquent tout près de la Concession française ¹, où toujours une foule de fidèles vient faire des prosternations et brûler des bâtons de parfums. Le nom seul du dieu auquel il est élevé explique cette affluence : c'est le temple du *T'sai chenn* ou dieu des richesses. Un autre édifice mérite aussi une visite : le *Ouenn miao* ou temple de Confucius. Encore que plus abandonné, il y a néanmoins certaines

¹ Les premiers traités conclus entre la Chine et les nations européennes (traité anglais en 1842 et traité français en 1844) ouvrirent au commerce étranger cinq ports : Amoy, Fou tchéou, Canton, Ningpo, Changhaï, et permirent aux commençants d'y résider. En conséquence, le capitaine Balfour vint, en 1844, à Changhaï, établir le consulat anglais et fixer un emplacement où ses nationaux fussent à même de construire des magasins et des maisons d'habitation. Une plaine alors inculte, située au nord de la cité chinoise et bordée de trois côtés par des cours d'eau (à savoir : au nord, par le Vou song̃ Kiañg qui conduit à Sou tchéou, et est pour cela même appelé crique de Sou tchéou par les résidents ; à l'est, par le magnifique 'Houañg pou qui va se jeter dans le Yañg tse Kiañg à son estuaire ; enfin au sud par un petit canal parallèle au Vou song̃ Kiañg et se jetant aussi dans le 'Houañg pou, le Yañg Kiñg pañg), lui parut favorable à cet établissement. C'est là que les Anglais bâtirent peu à peu des maisons, des magasins, puis des palais que les grandes capitales de l'Europe, Paris et Londres, seraient fières de posséder. Entre le Yañg Kiñg pañg et les murs de la ville chinoise restait une bande de terrain : M. de Montigny, notre vice-consul en ce port, l'obtint en 1849 pour le gouvernement français. Longtemps il n'y eut sur cette *Concession française* que le consulat de France et une seule maison de commerce française, celle de M. Rémi, entouré de quelques masures chinoises et de champs incultes. Cependant, peu à peu elle s'est construite et peuplée, et aujourd'hui elle compte de bonnes maisons de commerce françaises et étrangères, et une population indigène de 50.000 âmes. Elle est administrée par un conseil municipal sous la surveillance du consul général de France. Au nord de la concession anglaise, au-delà du Vou song̃ Kiañg, s'établirent de bonne heure des missionnaires américains, bientôt noyés dans une population indigène : on donna à ce quartier, mais improprement, le nom de *concession américaine*. En 1866, ce quartier fut annexé à la concession anglaise qui cessa dès lors d'exister. Il n'y eut plus qu'un *Foreign settlement* vis-à-vis de la concession française. Cet état de choses a subsisté jusqu'à ce jour.

Miscellanées chinois

époques où se font de grandes cérémonies auxquelles assistent tous les fonctionnaires en grand costume officiel. On sait que toutes les villes chinoises importantes (c'est-à-dire les chefs-lieux de province, les préfectures et villes de district) possèdent un temple élevé à la mémoire du grand philosophe. Ces édifices sont bâtis à peu près sur le même plan, et on pourra dire qu'on les connaît tous quand on aura lu la courte description du *Ouenn miao* de Changhaï que nous allons esquisser.

Pénétrons dans la ville chinoise par la porte du nord qui donne juste sur la Concession française, presque vis-à-vis du magnifique hôtel municipal, notre hôtel de ville changhaïen. Pour ne point nous perdre dans le dédale de rues étroites qui s'ouvre devant nous, prenons un chemin de ronde à droite, lequel nous mène sur le rempart. De là, nous dominons la partie ouest de la cité, tout en longeant les créneaux. De ce côté, il y a peu de maisons : toute l'activité, tout le commerce et toute la population se sont portés, comme de raison, dans la partie orientale et au faubourg de Tong Ka dou que baigne le fleuve 'Houang pou. Ici, des champs cultivés, des cimetières, des canaux d'eau bourbeuse, des mares infectes, et, éparses çà et là, quelques chaumières sans étage, en torchis à cloisons de bambou, demeures humides et malsaines.

Nous voici à la porte de l'ouest (*Si meunn*) gardée par une dizaine de soldats chinois dont les armes, des carabines Minié, sont au râtelier devant le poste. Non loin de là, à notre gauche, nous apercevons un groupe de constructions à toits relevés et pointus encloses d'une muraille, c'est le *Ouenn miao*. Nous nous y dirigeons en traversant un canal boueux et stagnant sur une passerelle de trois dalles, et, après avoir passé un groupe de chaumières, nous voyons le chemin s'élargir et nous nous trouvons devant la porte même du temple.

Ici le chemin est bordé d'une mare noirâtre sur l'autre rive de laquelle s'élève un mur semi-circulaire peint en rouge : vis-à-vis est l'entrée du temple se composant de trois portes à claire-voie soutenues par de minces colonnes de granit. De chaque côté se lisent des

Miscellanées chinois

inscriptions : « Élever les sages. — Entretenir les talents » ; puis on remarque deux longues bornes enfoncées en terre avec les mots suivants : « Ici, que les mandarins civils et militaires descendent de cheval ».

L'entrée, qui est exposée au sud, se compose, comme nous venons de le voir, de trois portes : celle du centre avec l'inscription : « Porte de l'étoile Linḡ », celle de droite : « Sa vertu égale celle du Ciel et de la Terre », et celle de gauche : « Sa doctrine surpasse celle des anciens et des modernes ». Au-delà est « l'étang demi-circulaire » que nous traversons sur l'un des ponts (il y en a trois). Nous trouvons alors une avenue allant vers le nord, bordée d'autels élevés à la mémoire des « magistrats célèbres » et des « sages de la localité », et qui mène à une nouvelle porte, celle de « la lance » : franchissant cette dernière, nous voyons devant nous s'étendre un large espace qu'entourent de petites salles fermées, et à l'extrémité duquel, vis-à-vis de nous, est le temple lui même.

A droite est « la terrasse de la lune », à gauche de la terrasse, « l'escalier de vermillon ».

Sur la grande porte du temple nous lisons : « Temple de la grande perfection ». Entrons : voici trois tablettes rouge et or avec des inscriptions en l'honneur de Confucius ; au centre : « Depuis que l'homme existe, il n'y a jamais eu de sage pareil ; » à droite : « Le Maître (professeur) de toutes les générations ; » à gauche : « L'égal du Ciel et de la Terre ».

En face de la porte est l'autel dédié à Confucius comme l'indique la tablette : « Le très saint maître Confucius ». De chaque côté sont des autels dédiés à ses plus fameux disciples : à l'est, celui de Yenn tse « l'autre saint » et de Sseu tse « le descendant du saint » ; à l'ouest, ceux de Ts'enḡ tse « l'adorateur du saint » et de Menḡ tse « le second saint ».

A droite et à gauche sont de nombreux autels élevés aux hommes les plus célèbres de l'antiquité qui ont suivi les doctrines de Confucius,

les ont pratiquées, propagées, enseignées ; des tablettes donnent leurs noms et leurs titres honorifiques.

Derrière ce temple est une petite construction dédiée aux cinq ancêtres de Confucius.

Juste à côté de l'enceinte qui renferme le *Ouenn miao* se trouvent d'autres petits temples : c'est d'abord le *Chio Kong* ou palais de l'étude. Au-dessus de la porte se lit l'inscription : « Porte des étudiants et des lettrés ». Une fois entré, nous trouvons le « cabinet de la constellation Khoueï ». Cette constellation, appelée *le Loup* par les Chinois, qui répond à β Mirac $\delta\epsilon\zeta\eta\mu\nu\pi$ d'Andromède et des Poissons, et qui se compose de seize étoiles censées figurer une personne marchant à grands pas, est considérée comme favorable aux étudiants. Elle est représentée dans cette salle par une horrible figure debout sur une jambe, tenant à la main droite un pinceau et de l'autre un lingot d'argent, ce qui veut dire que l'étude mène à la richesse, axiome vrai en Chine où, en principe, c'est par les grades universitaires (bachelier, licencié, docteur, membre de l'Institut) que l'on arrive aux honneurs, au pouvoir, à la fortune.

Un chemin dallé mène à une nouvelle porte, celle de « l'équité », au delà de laquelle est une cour assez vaste : au fond est « la salle où l'on met en lumière les relations humaines », et derrière « le cabinet où l'on vénère les classiques (livres sacrés) ». Le premier édifice, formant un petit temple séparé, est nu, orné seulement d'un autel couronné de quelques tablettes rouge et or. Dans le second est une image du *Ouenn tchan* \tilde{g} ti Kiunn, dieu de la littérature ¹.

¹ Sur ce dieu, voici un passage tiré d'un excellent ouvrage paru dernièrement sur la Chine ; il est à regretter seulement que l'auteur ait cru devoir adopter la transcription cantonnaise des mots chinois : ainsi *man chang* est pour le mandarin *wen chang*, ou, selon notre orthographe française, *ouenn tch'ang* (littérature) : « In China the military and the learned classes divide between them the honours and emoluments of the State, and Kwan-te, the god of war, and Man-chang, the god of learning, have their votaries everywhere... Man-chang is especially worshipped by collegians and school-boys. He is supposed to record their names in a book of remembrance, and to inscribe opposite each name the character of the individual. In front of his idols there is generally an angel bearing this book of remembrance in his hand. He was famous for his great literary attainments and his love of virtue. It is recorded of him, as of many other Chinese sages, that his parents were very old when he was born ; and one of his grand-

Miscellanées chinois

Cette image est la seule qui se trouve dans ces divers temples ; partout ailleurs, on voit seulement des autels et des tablettes : simplicité austère qui frappe comme dans les églises protestantes.

Nous voyons encore à l'est de ces constructions, et après avoir passé un petit canal, la demeure du *Chio t'ai* ou examinateur universitaire du district, dont les lanternes et les pancartes déposées dans le vestibule donnent les divers titres ; puis, tout à côté, le *T'ou ti sseu* ou « temple du sol », petite construction basse et étroite.

@

fathers was the emperor who invented the bow and arrow. While a mere boy Man-chang mastered the most profound works without the aid of a teacher ; and when he died, the gods in conclave called upon him to be the tutelary deity of aspirants to literary distinction. In all the principal cities of the empire there are state temples in honour of this god. In Canton there are no fewer than ten. The offerings presented to Man-chang are bundles of onions, and sometimes his altars are covered with bundles of these too odorous bulbs. His votaries are not confined to students, and I have seen persons of both sexes, and of all ranks of life among them. On one occasion I ventured to ask a man who with his wife had been engaged in earnest prayer to this god, what blessings he sought. He replied that he and his wife were desirous that their children should become well versed in classical literature, and so be qualified to hold high political positions. » [*China, a history of the laws, manners and customs of the people, by John Henry Gray*](#), archdeacon of Hong-kong, 2 vol., London, 1878.)

VIII

Une visite à l'établissement religieux et scientifique de Si ka oué, près Changhaï

@

L'une des visites les plus intéressantes à faire, dans les environs de Changhaï, est certainement celle de l'établissement religieux et scientifique des pères jésuites à Si Ka oué. Ce nom, prononciation locale de Siu Kia 'houéî, village de la famille Siu, ne rappelle à la mémoire de la plupart des voyageurs et même des résidents, qu'une longue route serpentante où ceux-ci font galoper leurs chevaux ou courir leurs voitures, et un lieu de réunions joyeuses (à l'Hermitage, café-restaurant à portée de flèche du village) où l'on va *tuer* la journée du dimanche. A la mémoire des Chinois il rappelle le célèbre ministre de la dynastie des Ming, Siu Kouanġ-Ki, qui embrassa et protégea le christianisme, et dont le nom, ainsi que celui de sa petite-fille Candide, est inscrit au livre d'or du catholicisme en Chine ¹.

C'est à Si Ka oué, à six kilomètres au sud-ouest de Changhaï, dans une vaste plaine, que sont groupés les principaux établissements de la

¹ Sur Siu Kouanġ-Ki consulter les biographies de Siu (Paul Siu) et de Candide dans les *Lettres édifiantes* et la [Description de la Chine de Du Halde \[t. 3, p. 76\]](#).

Siu Kouanġ-Ki naquit vers l'an 1560, sous le règne de l'empereur Kia tsing ; il fit avec succès toutes ses études universitaires et parvint jusqu'au grade de 'Hann-linn (membre de l'Institut). Il fit la connaissance du célèbre Matteo Ricci, embrassa le catholicisme qu'il défendit dans plusieurs pamphlets contre les attaques de ses concitoyens. Il fit plusieurs ouvrages sur l'art militaire, l'astronomie, les mathématiques (entre autres le *Ki ho yuann peunn*, géométrie dernièrement réimprimée par ordre de Tsenġ Kouo-fann), et l'agriculture (tel est le *Nong tcheng tsuann tchou*, traité complet d'agriculture en 60 vol. Les Tartares menaçant l'empire, il élabora un projet de réforme militaire qui ne fut pas accepté : il se retira alors dans la vie privée. Peu après il était rappelé, mais, par suite de menées jalouses, obligé de se retirer. En 1628, sous Tsonġ tchenġ, il revint en faveur et devint l'un des présidents du ministère des rites et inspecteur général des gabelles qu'il avait contribué à établir, puis en 1633 grand secrétaire d'État. Il mourut l'année suivante.

Le tombeau de la famille Siu est situé dans la plaine, à droite de l'établissement de Si Ka oué : il se compose de cinq petits monticules coniques en terre, surélevés sur une plate-forme, le tout entouré d'un remblai ellipsoïde formant enceinte. A l'entrée était jadis une grande porte en arc de triomphe en granit gris : il est aujourd'hui à bas et ses débris, à moitié recouverts de terre et d'herbes, jonchent le sol çà et là. Presque disparaissant dans un champ, on voit encore un petit cheval tout sellé en granit qui devait faire partie du monument.

Miscellanées chinois

Mission catholique du Kiang nann : d'abord l'établissement principal, puis l'observatoire et les orphelinats. Nous allons en donner une description succincte, nous réservant de nous étendre plus tard sur les détails.

L'établissement principal se compose de la demeure des pères fort bien aménagée ; d'une belle bibliothèque contenant la plupart des ouvrages européens publiés sur l'empire chinois et nombre d'autres (environ 15.000 volumes) avec quantité d'ouvrages chinois (près de 10.000 volumes) ; d'un embryon de musée d'histoire naturelle grossissant tous les jours, et enfin du collège Saint-Ignace. C'est le P. Heude qui s'occupe spécialement de l'histoire naturelle. Pendant les trois quarts de l'année, il parcourt et explore avec soin toute la province. Il voyage dans une barque chinoise, observant et collectionnant sur son passage oiseaux, poissons, coquilles, plantes. Les trois seuls mois qu'il passe à Si Ka oué, il les emploie à classer et étudier ce qu'il a recueilli dans ses pérégrinations. Il vient de publier le cinquième fascicule d'un ouvrage où il a consigné la plupart de ses observations : *Conchyliologie fluviatile de la province de Nanking et de la Chine centrale*. Plusieurs autres fascicules sont en préparation. Il a aussi sous presse, à l'orphelinat de Tou sé oué, dont nous parlerons plus bas, un nouvel ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de l'empire chinois*, par des PP. de la Compagnie de Jésus, 1er cahier avec 12 planches in-4°. Ce cahier renferme le commencement d'un grand travail sur la tortue (*trionyx*) de Chine par le P. Heude, et un mémoire sur le Coccus pé-la du P. Rathouis.

Au collège Saint-Ignace, qui date de 1849, de nombreux élèves indigènes font leurs études chinoises et religieuses : il y est attaché une école externe où viennent étudier les enfants de la chrétienté de Si Ka oué, et un petit séminaire où l'on prépare les futurs membres du clergé indigène.

Autour est un vaste jardin formant une couronne de fleurs multicolores et de feuillages gracieux.

Au sud de l'établissement, presque en face de la porte même de l'enceinte, se trouve l'observatoire météorologique et magnétique ; il date

Miscellanées chinois

de 1872. Il est établi isolément au centre d'un jardin, à 200 mètres de l'établissement même. Son altitude est d'environ 6 mètres au-dessus de la mer, et il domine toutes les habitations voisines. Sa latitude est de 3° 12' 30" N., sa longitude de 7h 56m 24s E. de Paris. L'observatoire possède tous les instruments propres à l'étude de la météorologie et aux observations magnétiques : citons les baromètres et thermomètres de diverses sortes ; pluviomètres, hygromètres, ozonomètre, évaporomètre, boussoles (de facture anglaise et vérifiées à l'observatoire de Kew, Londres), barographe, thermographe, électrographe photographique (facture anglaise). Deux grands appareils enregistreurs, le magnétographe photographique, semblable à celui de Kew et le météorographe du P. Secchi, contrôlent toutes les observations par les courbes qu'ils tracent.

Signalons, en outre, une lunette astronomique, un transit théodolite et un grand théodolite.

Comme on le voit, des observations sérieuses et utiles pour la science peuvent être faites à l'observatoire. Jusqu'en 1876, le P. Le Lec fut chargé des observations météorologiques, et le P. Dechevrens, des observations magnétiques. Toutes sont, depuis cette époque, faites par celui-ci. Sous sa direction est publié un Bulletin mensuel ¹ qui rend compte des faits intéressants observés, des phénomènes remarquables, accompagnés de notes destinées à en faciliter l'étude et à en faire connaître les causes.

Les observations de cette station météorologique embrassent la température, le magnétisme terrestre, la pression atmosphérique, la radiation solaire, etc.

Les instruments sont dans un abri dit de Montsouris, modèle Renou et Sainte-Clair Deville. De la plate-forme, on a une vue étendue sur la vaste plaine environnante : on aperçoit au loin la cathédrale de Tong Ka dou ², la ville de Changhaï, les « collines » ³, des villages épars çà et là.

¹ *Bulletin de l'Observatoire de Si Ka oué.*

² C'est au faubourg populeux de Tong Ka dou, entre le 'Houanġ pou et la cité chinoise, que se trouvent la résidence et la cathédrale Saint-François-Xavier : là est établi le grand séminaire de la Mission.

³ Les « collines », en dialecte du pays Zo se, sont les seules élévations de terrain qui se trouvent dans le voisinage de Changhaï : aux environs, le pays, entièrement d'alluvion,

Miscellanées chinois

De l'Observatoire, un sentier conduit à la route côtoyée par un canal qui mène à l'orphelinat de Tou Sè oué (en mandarin Tou Chann ouann). Cet établissement, d'abord fondé en 1847, à Tsa Ka oué (Tsa Kia ouann), puis détruit en 1860 par les rebelles et rétabli à Changhaï la même année, n'existe à Tou Sè oué que depuis 1864. Il n'a jamais cessé d'être florissant. Des centaines de garçons y ont été reçus, hébergés, nourris, et ont appris des métiers qui les ont mis en état de gagner honnêtement leur vie. On rencontre au village de Siu, dans les alentours de Changhaï et à Changhaï même, de nombreux ouvriers, anciens élèves de Tou Sè oué, qui doivent aux Pères d'être à l'abri de la misère si profonde, si désolante en Chine. Se marient-ils, c'est l'orphelinat qui leur vient en aide pour faire face à des dépenses trop lourdes pour la plupart d'entre eux ; tombent-ils malades, c'est encore l'orphelinat qui leur envoie des secours et, quand ils sont convalescents, de l'argent pour les empêcher de retomber dans la misère.

Là sont de nombreux ateliers où travaillent des légions d'enfants : ateliers de menuiserie, où sont fabriqués surtout des objets d'église, des ateliers de sculpture, de cordonnerie, de peinture (images de piété), de gravure, d'imprimerie, de tailleurs, tourneurs, etc.

L'imprimerie qui y est établie depuis 1878 possède une jolie collection de types européens et de types chinois mobiles de diverses grandeurs. C'est de là que sont sortis, tout dernièrement, les deux premiers volumes d'un superbe cours de langue et de littérature chinoises, embrassant tous les styles et toutes les époques ¹ : ils sont imprimés avec une netteté et une correction remarquables et donnent la mesure de ce que sera l'ouvrage entier. Il s'y publie aussi, depuis décembre 1878, un journal en chinois, œuvre de propagande hebdomadaire à dix

est tout à fait plat. Les « collines » sont bien connues des résidents de Changhaï qui y font souvent des excursions. Sur l'une d'elles s'élève une église catholique construite depuis dix ans (*Chenġ mou t'anġ*, chapelle de la Vierge).

¹ Voici le titre de l'ouvrage : *Cursus litteraturæ sinicæ neo-missionariis accommodatus auctore P. Angelo Zottoli S. I. E. missione Nankinensi. Changāi. Ex typographia missionis catholicæ in Orphanotrophio Tou sé wé (Tou Chan wan), 1879.* Jusqu'à présent les deux premiers volumes ont seuls paru, mais nous avons eu l'occasion de voir quelques épreuves du troisième, qui ne tardera pas sans doute à voir le jour.

Miscellanées chinois

sapèques (cinq centimes) le numéro. Son titre est *Y ouenn lou*, « Mélanges utiles à apprendre ». Tous les sujets y sont traités : histoire, géographie, religion, théologie, sciences appliquées, découvertes, etc.

Il serait trop long de citer tous les ouvrages qui sont sortis des presses de Tou Sé oué et qui font honneur à l'activité des Pères ; plusieurs autres sont en préparation et recevront un excellent accueil : entre autres un dictionnaire du dialecte de Changhaï et Song kiang qui ne saura manquer d'être utile, d'abord aux missionnaires auxquels il est spécialement destiné, puis aux interprètes et aux philologues. L'ouvrage a été autographié à un certain nombre d'exemplaires et envoyé aux missionnaires de la province afin que ceux-ci puissent le corriger et l'augmenter.

Toute brève, toute sèche et peu attrayante qu'elle est, notre description donne, croyons-nous, un aperçu de ce que les Pères ont fait à Si Ka oué et des services qu'ils y rendent, et nous espérons qu'elle engagera les voyageurs à aller faire à l'établissement une longue visite.

@

IX

PENSÉES ET MAXIMES INÉDITES
traduites du chinois

@

Avez-vous du thé, du vin, tout le monde sera votre frère.

Êtes-vous dans l'embarras (la misère), vous ne verrez personne venir à votre secours ¹.

Le riche est fréquenté par beaucoup de hauts personnages, mais le pauvre a fort peu d'amis.

Sseu Ma-Tç'ienn

LA SCIENCE

La science est aussi vaste que la mer.

(Même sujet)

Après avoir fait trente mille *li* au delà du pays des Ann si (Parthes), on voit encore le soleil se coucher comme auparavant du côté de l'Occident. (On ne peut jamais atteindre à posséder toute la science ².)

LA FRATERNITÉ

Le frère aîné et le frère cadet sont comme les mains ou les pieds (de l'homme), l'épouse comme un vêtement. Si le vêtement est déchiré, on peut le remplacer par un autre, mais si la main ou le pied sont brisés, il est difficile de les remettre

LA FEMME

Si la discorde règne dans les familles, c'est d'ordinaire la femme qui en est cause.

VERS SUR L'AMITIÉ

Ayez un respect craintif pour les mauvais amis et éloignez-les ;

¹ C'est l'équivalent chinois du vers d'Ovide : *Donec eris felix, multos numerabis amicos.*

² « Ce que l'on sait n'est rien en comparaison de ce que l'on ne sait pas. » (Laplace)

Miscellanées chinois

Approchez-vous des amis utiles et liez-vous avec eux.

Recherchez les amis vertueux et justes.

Peu importe qu'ils soient riches ou pauvres :

Le sage est fade comme l'eau,

Mais avec le temps on voit que ses sentiments sont les plus vrais.

L'homme vulgaire est doux comme le miel,

Mais, en un clin d'œil, il devient votre ennemi.

Les vertus comme les vices de l'homme se montrent dans ses paroles et se décèlent par sa conduite.

Quelque minime que soit le présent que vous avez reçu, sachez cependant en être reconnaissant.

Il n'est pas certain qu'un homme qui a été très intelligent dans son enfance devienne un personnage remarquable, arrivé à l'âge mûr.

Il est plus aisé de trouver des gens qui se font une fortune que des gens qui conservent celle qu'ils ont acquise.

Tous les hommes savent qu'on guérit la faim en mangeant, mais ils ignorent qu'on guérit l'ignorance en étudiant.

Il vaut mieux inspirer la crainte et faire trembler (par des lois sévères), que de sévir contre le coupable, une fois la faute commise.

L'empereur Yong-Tcheng

@

X

Une visite à un établissement charitable indigène près Changhaï

@

En Chine, on le sait, la misère est excessivement grande : chaque année il y meurt quantité de gens, les uns de faim, les autres de froid, d'autres encore par le manque de soins. S'il arrive une calamité quelconque, comme une révolte, une famine, une inondation, et que l'immensité du désastre ne permette plus aux classes dirigeantes d'apporter un secours efficace, le nombre de ceux qui périssent s'élève à des centaines de mille, que disons-nous ? à des millions. A dire vrai, la population de ce vaste empire asiatique se multiplie si rapidement que cette perte considérable d'habitants, perte qui affaiblirait et ruinerait pour de longues années les plus peuplés de nos pays d'Europe, ne porte aucun préjudice à la Chine. Il n'en est pas moins douloureux de penser que de pareilles choses puissent arriver de nos jours.

Ce n'est point que l'on ne vienne, en Chine, au secours des malheureux qui crient misère et qui voient les maladies sévir sur eux : les mandarins à la tête du gouvernement, les autorités locales, de riches négociants même font tout leur possible à cet égard ; mais les fonds dont ils disposent arrivent-ils toujours bien aux mains des besogneux, et ne s'arrêtent-ils pas souvent dans la poche de quelque officier ou fonctionnaire subalterne dont la bourse est aux abois ? D'autre part, les missionnaires catholiques et protestants se consacrent aussi aux bonnes œuvres et s'efforcent, dans la mesure de leurs moyens, de soulager les infortunes ¹ : mais que sont leurs dons en nature, en argent ? une goutte d'eau dans l'Océan, rien de plus. Il y a tant de malheureux que, comme le dit un proverbe chinois : « la porte du bien est difficile à ouvrir » (*Chann meunn nann k'ai*), c'est-à-dire que l'on ne sait comment ni à qui faire l'aumône.

Miscellanées chinois

Dans plusieurs provinces, des efforts intelligents ont été tentés par les indigènes pour venir en aide à leurs compatriotes : on a compris qu'il ne suffisait pas de distribuer de l'argent, d'ordinaire aussitôt, dépensé que reçu, ou de faire des dons en nature, qui, à peine recueillis, vont s'empiler dans les monts-de-piété, mais qu'il fallait élever des refuges pour offrir un abri aux vagabonds et aux malades : quelque chose qui ressemble aux work-houses des Anglais. A Changhaï il existe à présent plusieurs maisons de ce genre, et, durant notre séjour en cette ville, nous avons vu se bâtir et s'élever un nouvel asile qui peut être donné aux Chinois comme un excellent modèle à imiter.

Le *Si léou sô* « endroit pour servir d'abri aux vagabonds », tel est le nom de cet établissement, a été construit grâce à une souscription indigène dont l'initiative appartient au vénérable Tch'enn, juge de la cour mixte au *Foreign Settlement* ou concession étrangère ². Il est situé près du village de Sinza (en mandarin, *Sinn tcha*), à un kilomètre environ à l'ouest de cette concession, sur le bord d'une grande route qui le met en communication facile aussi bien avec la ville européenne qu'avec la campagne chinoise.

L'an passé nous manifestâmes au vieux Tch'enn le désir de visiter l'établissement qu'il avait fait construire et que nous ne connaissions pas encore. On comprend aisément le plaisir que causa cette demande au digne juge. Aussi le lendemain même recevions-nous une lettre sur papier rouge (couleur d'heureux augure en Chine) nous invitant pour le

¹ Témoin, par exemple, l'orphelinat de Tou sé vé (Tou chann ouann), près Changhaï.

² Au nord de Changhaï, dans l'angle formé par les murs de cette ville et le fleuve 'Houang pou, se trouve, comme l'on sait, un grand emplacement affermé à la France et à l'Angleterre, où s'élèvent de magnifiques maisons européennes et de vastes magasins. Cet emplacement est par suite divisé en deux concessions : la concession française et la concession étrangère (*Foreign settlement*) ; cette dernière est subdivisée en quartier anglais et quartier américain. Comme sur ces concessions réside une nombreuse population indigène (montant à près de quarante mille âmes sur la concession française seule), il a été établi, en 1869, deux cours spéciales pour juger les différends qui s'élèvent : 1° entre Chinois résidant sur les *settlements*, 2° entre Chinois et étrangers (quand l'étranger est demandeur, ou bien qu'il n'est immatriculé à aucun consulat). Ces deux cours, établies, l'une sur le *Foreign settlement*, l'autre sur la concession française, sont mixtes, c'est-à-dire composées d'un juge chinois ayant rang de sous-préfet, et d'un assistant européen, qui, à la cour française, est l'interprète du consulat général de France, et à la cour étrangère, tour à tour, l'interprète anglais, ou américain, ou allemand, etc. Tch'enn est juge de la cour mixte étrangère depuis onze ans.

dimanche suivant, à quatre heures, à une petite collation dans la grande salle d'honneur du *Si léou sô*.

Donc le dimanche suivant, un peu avant l'heure dite, nous montions dans notre chaise bleue officielle à quatre porteurs ¹, et nous nous dirigeons vers le *Si léou sô*. Après avoir longé le champ de courses, situe à l'extrémité ouest des concessions étrangères, et traversé l'arroyau qui sépare le sol des concessions du territoire purement chinois, nous enfilâmes la grande route de Sinza. La pluie tombait dru, fouettait avec bruit les parois de la chaise, tassait la boue sur le chemin. Les porteurs, coiffés d'un vaste chapeau en bambou tressé d'un mètre au moins de circonférence, véritable parapluie mobile, affublés d'un court manteau de feuilles sèches de bambou, couraient les jambes nues, sans souci du mauvais temps. Après un quart d'heure de marche, nous apercevons à droite diverses constructions toutes neuves, aux tuiles luisantes, aux cloisons de bois frais équarri, aux chimères voyantes dont la pluie avivait encore les couleurs ; autour, et les enserrant, un mur nouvellement crépi : c'est le *Si léou sô*.

Nous prenons à droite une étroite allée, bordée d'arbres aujourd'hui jeunes, infirmes et chancelants sous le moindre vent, mais qui plus tard feront une jolie avenue ; la route tourne à gauche et conduit à la porte du mur d'enceinte que nous franchissons. Quelques pas plus loin nous sommes en face de la grande porte d'honneur ; au-delà s'étend la cour d'honneur, bordée de chaque côté de deux longs bâtiments, et se terminant au fond par un pavillon rectangulaire à deux étages, précédé d'un perron. Là s'arrête notre chaise : nous nous hâtons d'en sortir à la vue du vénérable Tch'enn qui, en grand costume officiel, le chapeau orné de la plume de paon ² et du bouton blanc diaphane ³, la robe de

¹ Les consuls étrangers étant assimilés aux Taô tai ou intendants de circuits, ont droit à la chaise verte ; les interprètes, ayant rang de préfet, à la chaise bleue.

² La plume de paon à un ou plusieurs yeux est une décoration que l'on peut comparer à celles de chevalier, d'officier, etc., de la Légion d'honneur.

³ Il y a, comme on sait, neuf espèces de boutons ou globules qui se portent sur le bonnet de cérémonie et indiquent le rang du mandarin :
1er rang : rubis ; 2e rang : corail rouge ; 3e rang : saphir ; 4e rang : bleu opaque ; 5e

satin bleu portant le rational brodé ¹ et le collier magistral à gros grains faisant deux fois le tour du cou, accourt nous recevoir.

Les salutations exigées par les rites une fois faites et quelques paroles de politesse échangées, Tch'enn nous introduit dans le grand salon de réception, et nous invite à prendre la place d'honneur : tout salon chinois a l'un de ses côtés occupé par une sorte de canapé large et élevé, sur lequel se trouvent disposés deux coussins séparés par une petite table rectangulaire de quelques centimètres de haut, posée elle-même sur le canapé. Le coussin qui est à droite, en regardant de face le divan, est toujours réservé aux visiteurs, tandis que celui de gauche appartient de la sorte au maître de la maison : par conséquent le visiteur se trouve à la gauche de l'hôte ; c'est, en Chine, la place d'honneur ². *Ts'ing chanġ tsô* « je vous en prie, asseyez-vous à la première place », nous dit le vieux Tch'enn ; — *pou kann, pou kann* « nous n'osons pas », répondons-nous. Enfin, faisant semblant de nous laisser faire violence par notre hôte (ainsi l'exige la politesse chinoise), nous prenons place sur le divan, et l'on apporte du thé parfumé, des cigares de Manille et le narghilé ou pipe à eau chinoise. Après une causerie de quelques minutes sur des sujets variés, la pluie et le beau temps, la multiplicité des affaires, le différend russo-chinois, etc., nous rappelons à notre hôte le but principal de notre visite et le prions de nous montrer en détail le *Si léou sô*.

rang : cristal ; 6e rang : blanc opaque ; 7e rang : or plein ; 8e rang : or ciselé ; 9e rang : or strié.

¹ Le rational ou pectoral est un plastron brodé que les mandarins portent sur la poitrine et dans le dos : ceux des mandarins civils sont ornés d'une figure d'oiseau, ceux des militaires, d'une figure de quadrupède. Voici la liste de ces divers animaux variant selon le grade :

1° Rational civil :

1er rang : cigogne ; 2e rang : faisan doré ; 3e rang : paon ; 4e rang : grue ; 5e rang : faisan d'argent ; 6e rang : aigrette ; 7e rang : perdrix ; 8e rang : caille ; 9e rang : passereau.

2° Rational militaire :

1er rang : unicorn ; 2e rang : lion ; 3e rang : léopard ; 4e rang : tigre ; 5e rang : ours ; 6e rang : tigre ; 7e rang : rhinocéros ; 8e rang : rhinocéros ; 9e rang : morse.

² Jadis la droite était chez les Chinois la place d'honneur, et par conséquent la gauche était une place inférieure. Ainsi l'on disait : *Vou tch'ou tç'i yéou tchô* « il n'y a personne qui soit à sa droite », c'est-à-dire il n'y a personne avant lui, il est le premier ; et par suite l'expression *tsô tçienn*, envoyer à gauche, signifiait (et signifie encore, bien que la gauche soit à présent la première place) : abaisser d'un ou de plusieurs rangs un fonctionnaire qui s'est mal conduit.

Miscellanées chinois

Naturellement, en vrai Chinois qu'il est, Tch'enn se hâte de nous dire que l'établissement est petit, malpropre, qu'il n'est pas terminé, qu'il ne vaut pas la peine d'être vu, etc. Connaissant les Chinois et sachant très bien que notre interlocuteur ne parle ainsi que par politesse et pour se conformer aux *rites*, sans en penser un traître mot, nous nous gardons bien de nous rendre à ces fallacieuses raisons, et nous ne cessons d'insister de plus belle. Comme malgré lui, Tch'enn se décide alors à nous guider.

D'abord il nous montre le pavillon dans lequel nous nous trouvons : au rez-de-chaussée est le grand salon de réception (*ta t'inġ*) qui, ainsi que le marque l'inscription suspendue au-dessus du divan, porte le nom de YANG 'HOUE T'ANG, *salle ou l'on cultive l'harmonie* ; cette pièce est très simple et sans ornements. Outre le divan qui fait vis-à-vis à la grande porte, on n'y remarque que deux rangées de fauteuils carrés alternant avec de petites tables et allant de la porte au divan ; au-dessus de ce divan on lit en gros caractères la copie de lettre du *tao tai*, ou intendant de circuit, autorisant la création du *Si léou sô*.

Un escalier qui prend pied au fond du salon conduit au premier étage, composé d'une grande salle flanquée de deux longues et étroites chambres : c'est dans cette salle que, lors de l'inauguration du refuge à la fin de 1879, le vieux Tch'enn donna un grand repas à l'européenne aux consuls généraux, consuls, vice-consuls, interprètes et chanceliers étrangers ; c'est là également que nous attend la collation à nous offerte. Suspendue à la cloison du fond nous voyons une belle et ressemblante photographie du célèbre vice-roi du Tchè li, Li 'Honġ-tchanġ, l'homme d'État le plus remarquable de la Chine actuelle, et certainement celui qui a le moins de préjugés contre les étrangers. De chaque côté, sur deux longues pancartes rouges (*toueï tseu*) on lit en grands caractères noirs les deux maximes suivantes :

Yéou jonġ, tô nai tâ ;

Vou tç'i, sin tseung ann.

Si l'on a de l'indulgence pour autrui l'on n'en a que plus de mérite ;

Si l'on ne trompe pas son semblable, on aura naturellement l'esprit tranquille.

Miscellanées chinois

En sortant du pavillon nous voyons du perron deux longs bâtiments qui bordent les deux côtés de la cour d'honneur : à droite ce sont les bureaux (*tchanġ fanġ*), à gauche la pharmacie (*yaô fanġ*). Sur des registres spéciaux on y inscrit les noms, prénoms, âges, lieux d'origine de ceux qui sont entrés au *Si léou sô*, et aussi de ceux à qui l'on a distribué des vêtements, des vivres ou des subsides, à qui l'on a donné des soins médicaux ou fourni des médicaments.

A gauche, nous franchissons la porte de l'enceinte même du refuge, ainsi que nous l'indique l'inscription en trois caractères (*Si léou tch'ou*) de son fronton. Devant nous s'étend alors une vaste cour rectangulaire, au centre de laquelle s'élève un hangar à toit courbe, et bordée d'une série de petites chambres sur tous les côtés. Ces chambres sont au nombre de quarante ; chacune a environ quatre mètres de long sur trois de large ; il s'y trouve une large et longue planche recouverte d'une natte de bambou et posée sur deux tréteaux : c'est le lit où deux ou trois malheureux peuvent s'étendre. Ceux qui savent quelque métier sont employés dans la mesure de leur savoir-faire : ainsi en voilà qui équarrirent des planches, ou travaillent le zinc ; d'autres font et raccommodent des souliers, ou façonnent des cordes dans la cour. Sous le hangar ils peuvent travailler, en été, à l'air et à l'abri des rayons meurtriers du soleil changhaïen. Les chambres sont propres et très bien tenues ; elles sont balayées et arrosées tous les matins. Il est défendu sévèrement d'y fumer de l'opium, ce poison de la Chine. Lors de notre passage il y avait près de quatre-vingts vagabonds dans cet asile ; chaque chambre étant assez spacieuse pour contenir cinq ou six individus en moyenne, plus de deux cents vagabonds pourraient y trouver abri.

A l'extrémité nord-ouest du rectangle formé par les chambres est une petite porte qui donne sur un potager de deux *mous* d'étendue ¹ : c'est le reste des six *mous* de terrain achetés pour la construction du refuge ; on y cultive des légumes en attendant que l'on y bâtit, si besoin est, de nouvelles chambres.

¹ Le *mou* ou *meou* est l'arpent chinois ; il varie suivant les provinces.

Miscellanées chinois

Le règlement du *Si léou sô* est fort sage. Il se compose de dix articles dont voici le résumé : toute personne entrant au refuge doit dire ses noms, âge et lieu de naissance ; si elle a un père ou une mère, et quels sont les parents qui lui restent encore ; quel est son métier ; si elle fume l'opium, auquel cas on ne peut l'admettre que si elle renonce à cette habitude ; comment elle est devenue pauvre ou malade ; si c'est sa propre faute ou non ; si elle veut se conformer ou non au règlement de la maison ; combien de temps elle désire y rester : ce laps de temps ne peut excéder une année. En s'en allant, chacun doit dire où il va, s'il est lettré, s'il a lu les classiques, s'il sait écrire, et enfin s'il peut parler une langue étrangère.

Tch'enn a fait imprimer un petit livre qui renferme la correspondance échangée entre le Taô tai de Changhaï et lui, la liste des souscripteurs, un plan de l'établissement, le compte rendu des dépenses faites : achat du terrain, constructions, drains, etc. ¹ D'après la liste des souscripteurs nous voyons que le Taô tai a donné 1.900 taels et 392 piastres, le Tché chienn ou magistrat de district, 135 piastres, Tch'enn lui-même, 300 piastres. Voilà pour les autorités de Changhaï ; viennent ensuite les souscriptions des autorités non locales, comme l'intendant des grains pour la vice-royauté au Chann-Kann, 1.000 taels ; le Taô tai de Tientsin, 200 piastres ; ainsi que de nombreuses maisons de commerce indigènes. La souscription totale s'est élevée à 8.852 piastres 20 cents, et les dépenses ont atteint le chiffre de 8.171 piastres 99 cents.

L'entretien de l'établissement, y compris le salaire des divers employés, gardiens et domestiques, coûte environ 300 piastres par mois. Outre diverses autres sources de revenu, le *Si léou sô* reçoit par an environ 200 piastres de la Cour mixte de la concession française, prélevées sur le produit des amendes qu'elle inflige.

Tch'enn nous donne tous ces détails tandis que nous dégustons son vin de Chao chinǵ et goûtons aux nombreux plats qui défilent sous nos

¹ Cette brochure, dont nous avons fait don à la bibliothèque de la Société asiatique, renferme en outre le plan de l'établissement.

Miscellanées chinois

yeux : nids d'hirondelles, ailerons de requins, œufs de pigeons pochés, holoturies (biche de mer), crevettes enivrées, pousses de bambous, racines de nenufar au sucre, etc. ; puis les pâtisseries variées, le lait d'amande et enfin l'inévitable tasse de thé et les cigares. Le repas fini, nous remercions de sa brillante réception notre vénérable hôte, qui nous fait hommage d'un exemplaire de son rapport sur le *Si léou sô*, et nous remontons dans notre chaise pour rentrer à Changhaï.

@

XI

Notice sur la vie et les œuvres de Oueï Yuann

@

Lorsque, en 1878 et 1879, nous publiâmes dans le *Journal asiatique* la traduction de plusieurs chapitres du *Chenġ vou tġi* ou *Histoire des guerres de la dynastie régnante en Chine* de Oueï Yuann ¹, nous ne pûmes donner sur cet auteur aucun renseignement biographique. En effet, le seul ouvrage où nous eussions pu en trouver, le *Kouô tch'aô sienn tchenġ ġhé liô*, *Dictionnaire biographique des hommes célèbres de la dynastie actuelle*, n'existe ni à la Bibliothèque nationale de Paris, ni à la bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes : c'est cependant un vade-mecum indispensable au sinologue qui s'occupe de l'histoire et de la littérature chinoises contemporaines ².

On le trouve assez facilement à Péking, où d'ailleurs il faut résider pour s'occuper de recherches bibliographiques sérieuses, mais il est peu commun dans le Sud. Il paraît que l'on vient d'en faire paraître un supplément contenant les biographies de Senġ ko linn sinn, qui commanda les troupes tartares contre les Anglo-Français en 1860, de Tsenġ kouô fann, vainqueur de l'insurrection des Taï-ping et père du ministre actuel de Chine à Paris. Nous n'avons pas encore pu mettre la main sur un exemplaire de ce livre.

Pour compléter les traductions du *Chenġ vou tġi* que nous avons données ici et ailleurs, nous offrons au lecteur l'article de ce grand recueil sur Oueï Yuann, traduit textuellement pour montrer comment les Chinois écrivent de nos jours les biographies.

¹ Voyez [Journal asiatique, numéro de février-mars 1878, Histoire de la conquête de la Birmanie sous le règne de Tġienn lonġ](#) ; numéro d'[octobre-décembre 1878, Histoire de la conquête du Népal par les Chinois en 1792](#), et numéro d'[octobre-décembre 1879, Mémoire sur les guerres des Chinois contre les Coréens, de 1618 à 1637](#).

² Le *Kouô tch'aô sienn tchenġ ġhé liô* est du à Li Yuann-tou, surnommé Ts'eu-tsinġ, de P'inġ-tciang ; il est divisé en soixante *tġuann* ou livres et comprend plus de mille biographies. Le style en est concis, élégant, tout en restant clair ; il est parsemé de *tcienn kou* ou allusions historiques et littéraires qui décèlent chez son auteur une connaissance approfondie des principaux monuments de la littérature chinoise.

Oueï Yuann, surnommé Mō chenn, était originaire de Chaô yanġ ¹. Dans l'année cyclique K'ouei yéou du règne de Tçin tç'inġ (1813), il fut reçu *pa kong* ² ; l'année Tçi maô (1819) et l'année Sinn sseu du règne de Taô kouanġ (1821), il vit son nom figurer sur la liste supplémentaire des licenciés ³. L'année Jenn vou (1822), il fut reçu licencié à l'examen de Chounn t'ienn fou (Péking), le premier de tous les candidats des provinces méridionales. Ses compositions furent présentées à l'empereur Taô kouanġ, qui y écrivit de sa main quelques mots d'éloge, ce qui le rendit célèbre.

Oueï Yuann acheta alors une charge de *Neï Kǒ tchonġ chou*, secrétaire du conseil privé, qu'il échangea peu après contre celle de sous-préfet. L'année Tçia tch'enn (1844) il obtint le grade de docteur et fut envoyé comme sous-préfet dans la province du Tçianġ sou, mais il géra par intérim les districts de Tonġ t'ai et de Chinġ 'houa.

Lors de la grande inondation de l'année Tçi yéou (1849) quand le vice-roi chargé de la navigation du fleuve ⁴ voulut faire lever les écluses, Oueï Yuann s'opposa de toutes ses forces à cette mesure. Il n'aurait peut-être point triomphé s'il n'avait été frapper sur le tambour à la porte du ya meunn (prétoire) du vice-roi ⁵. Apprenant ce qui se passait, le vice-roi Lou Tçienn-ynġ se hâta d'accourir sur les lieux et, après enquête, donna l'ordre de ne pas ouvrir les écluses. Les lettrés et les habitants de sept départements et districts vinrent remercier Oueï

¹ Province du 'Hou nann.

² L'examen pour ce grade a lieu une fois tous les douze ans : celui des bacheliers (*siéou ts'ai*) qui l'a obtenu peut se rendre à la capitale pour passer l'examen de docteur (*tsinn ché*).

³ Outre la liste des bacheliers reçus licenciés (*tçin jenn*), on livre à la publicité une liste supplémentaire (*fou panġ*) contenant les noms d'une quarantaine environ de *siéou ts'ai* qui n'ont pu passer licenciés, mais dont le talent et le savoir ne laissent pas que d'être remarquables.

⁴ C'est le *Ho taô tsonġ tou*, vice-roi chargé de la surveillance du fleuve Jaune ('Houanġ 'hō).

⁵ A la porte des yamen, il y a un grand tambour sur lequel peut venir frapper toute personne qui a quelque chose d'important et de pressant à communiquer au magistrat ; celui-ci, au bruit, se hâte d'accourir. L'histoire chinoise rapporte que le célèbre empereur Yu (2205 à 2197 avant notre ère) avait, pour ce même motif, établi cinq sortes d'instruments à la porte de son palais. Yu, de l'intérieur du palais, entendait frapper sur l'on des dits instruments, distinguait sur quelle affaire on voulait l'entretenir, et donnait ordre qu'on fit entrer les personnes qui demandaient audience, (Pauthier, *Chine ancienne*, p. 43, note.)

Yuann (de les avoir sauvés de l'inondation).

Aussitôt après, Oueï Yuann fut nommé sous-préfet de Kaô yéou, mais dans la suite, ayant retenu quelque temps à tort une dépêche qu'il aurait dû réexpédier sans délai par la poste, il ne fut plus employé. Peu après cependant, comme il s'était distingué par la prise de bandes de brigands, l'empereur lui rendit sa charge sur le rapport du censeur Yuann Tçia sann. Oueï Yuann mourut la sixième année du règne de Chienn fong (1856).

Le style de Oueï Yuann est profond et abondant. Oueï Yuann possédait à fond toutes les allusions historiques ou littéraires, mais il connaissait encore mieux l'histoire de son temps. Il avait étudié avec soin la géographie : en discourant un jour sur le fleuve Jaune (Houanġ 'hô), il prédit que ce fleuve reprendrait son ancien cours vers le nord et s'écarterait du sud ; en effet la cinquième année Chienn fong (1855), le 'Houanġ 'hô rompit la digue de 'Tonġ oua sianġ, et, se dirigeant de nouveau vers le nord, se jeta dans la mer par la Ta tsinġ 'hô. Cela s'accorde avec ce qu'il avait dit, comme s'il avait vu lui-même ce qu'il devait arriver.

Oueï Yuann est l'auteur des ouvrages suivants :

Le *Tsenġ tseu tchanġ tçin*, *Sur le philosophe Tsenġ*, en deux livres ;

Le *Chenġ vou tçi*, *Histoire des guerres de la dynastie actuelle*, en quatorze livres ¹ ;

Le *'Hai kouô t'ou tché*, *Géographie générale avec cartes*, en soixante livres ² ;

Le *Ché kou ouei*, *Sur les difficultés du Ché tçinġ* (Livre des odes), en dix livres ;

Le *Chou kou ouei*, *Sur les difficultés du Chou tçinġ* (Livre des annales), en dix livres ;

¹ Sur le *Chenġ vou tçi*, voyez *Journal asiatique*, février-mars 1878, où nous avons donné la table des matières de cet ouvrage.

² M. G. Pauthier a consacré une notice bibliographique au *'Hai kouô t'ou tché* dans les *Annales de philosophie chrétienne* (juillet 1869).

Miscellanées chinois

Le *Kong̃ yañg ouei*, *Sur les difficultés de la chronique de Kong̃ Yang* (Commentaires du *Tch'ouenn ts'iéou*, printemps et automne de Confucius), en dix livres ;

Le *Tchouenn ts'iéou fane lou tchou*, *Commentaire du Tch'ouenn ts'iéou*, en douze livres ;

Le *Ts'iñg yé tchaï ouenn tsi*, *Recueil de littérature*, en vingt livres.

Oueï Yuann compila en outre le '*Houañg tch'aô tçiñg ché ouenn pienn*, *Recueil littéraire de la dynastie actuelle*, et plusieurs livres sur l'étude de la chrestomathie Ouenn chuann.

Lorsque Oueï Yuann avait passé à la capitale l'examen de licencié, les examinateurs avaient beaucoup vanté son style ; ces derniers désiraient beaucoup le voir obtenir le grade de docteur. Parmi les compositions faites à cet examen, ils en trouvèrent une dont le style était tout à fait semblable à celui de Oueï Yuann ; mais le lendemain matin, quand on afficha, la liste des candidats, on vit que le travail était d'un nommé Tañg Haï ts'iéou, de Y-yañg, qui avait passé l'examen de licence avec Oueï Yuann.

@

XII

Historiettes morales

@

Le *Tçia paô* ou *Trésor de la famille*, de Ché T'ienn tçi, duquel nous avons tiré précédemment plusieurs [anecdotes et bons mots](#), renferme, sous le titre de *Siaô tǝo 'haô*, littéralement « le bien obtenu par le rire », une collection d'histoires qui forme en quelque sorte une morale en action. Chacune d'entre elles est suivie d'un *O μῦθος δηλοῖ ὅτι*. L'auteur a mis comme épigraphe : *Jenn y siaô 'houa ouei siaô, ouô, y siaô 'houa sinǝ jenn* « on se sert d'ordinaire des plaisanteries pour faire rire, moi, je m'en sers pour réveiller (i. e. instruire) les hommes. Nous avons fait choix des suivantes.

1. L'aveugle tombé du pont

Un aveugle qui traversait un jour le pont jeté sur une rivière dont le lit était alors à sec perdit pied et tomba : des deux mains il saisit la balustrade du pont, et la serra en tremblant de peur : « Si je la lâche, pensait-il en lui-même, je tomberai indubitablement dans un profond abîme, et je serai perdu. » Sur ces entrefaites vint à passer un homme qui voyait clair :

— Ne craignez donc rien dit-il à l'aveugle, lâchez seulement la balustrade et vous vous trouverez sur la terre ferme : rien ne fait obstacle. A quoi bon vous lamenter de la sorte ?

L'aveugle ne crut pas à ces bonnes paroles, et fut persuadé que le passant voulait le tromper. Il étreignit donc le garde-fou plus que jamais en appelant au secours pendant longtemps, en pleurant et en gémissant ; à la longue, sa bouche se dessécha et il sentit ses forces faiblir : tout à coup ses mains se détendirent, et il tomba en effet sur une terre ferme et complètement sèche. Il éclata de rire :

— Eh ! dit-il, je savais depuis longtemps que c'était le sol, pourquoi ai-je ainsi souffert par ma faute ?

Morale. Ici-bas l'homme est chaque jour triste et songeur : pour lui une charge est comme une bride, et le profit comme un frein qui le retient. Il voit les flots de fatigues et de peines se succéder les uns aux autres ; jamais il ne veut prendre de repos, et si un homme clairvoyant le hèle, il ne s'en aperçoit même pas. Il ressemble à cet aveugle qui se rendait lui-même malheureux.

Le poète Pô Lô tienn ¹ a dit :

« Pourquoi se disputer au sujet d'une corne de limace (de bagatelles) ?

« La vie n'est pas plus longue que l'étincelle produite par le briquet.

« Que l'on soit riche ou pauvre il faut savoir être content de son sort.

« Celui qui (étant pauvre) n'ouvre pas la bouche pour sourire est un homme stupide.

Il y a quelques années je fus voir le grand bonze Fou yuann et lui demandai :

— J'ai le cœur en proie à toutes sortes de désirs ; dites-moi, je vous prie, par quel moyen puis-je les en extirper ?

Il me répondit :

— Il suffit que vous écartiez de vous ce qui fait l'objet de ces désirs, et naturellement vous n'en aurez plus. Si les hommes savaient cela, c'est comme si, du sein d'une mer profonde de maux, ils pouvaient atteindre le rivage. Non seulement ils jouiraient de plaisirs nombreux et d'un bonheur véritable, mais de plus ils prolongeraient leurs forces et leur vie.

¹ Pô Lô tienn ou Pô Tçiu-y, célèbre poète de l'époque des T'anġ, du même genre que Li T'aï-pé et aussi amoureux que lui de la dive bouteille.

Miscellanées chinois

Si ce que je viens de vous dire ne vous a pas fait sortir de votre torpeur, c'est que vous êtes un véritable aveugle.

2. Un bon coup de poing

Un homme retournait à Péking dans sa famille et ne cessait de vanter à chaque instant les beautés de la capitale. Il arriva qu'un soir, voyageant avec son père sous les rayons de la lune, ce dernier s'écria :

— Que la lune est belle cette nuit !

— Qu'a-t-elle donc de beau, cette lune ? répliqua notre louangeur ; ne savez-vous donc pas que la lune de Péking est encore bien plus belle ?

— Imbécile, dit son père en colère, il n'y a dans le monde qu'une seule lune : comment la lune de Péking pourrait-elle être plus belle qu'ailleurs ?

et il lui lança un coup de poing en plein visage. Battu, le fils se mit à pleurer et à gémir en criant :

— Chose extraordinaire ! ton coup de poing ne vaut pas celui d'un Pékinois.

Morale. Les lettrés ne cessent de vanter la littérature ; les guerriers, l'art militaire : ne savez-vous pas que ce sont les dignes disciples de ce louangeur ?

3. Scier une tasse à vin

Un individu avait été invité à dîner. Chaque fois que le maître de la maison lui versait du vin, il n'emplissait sa tasse qu'à moitié.

— Avez-vous une scie à me prêter ? demanda l'invité.

— Pourquoi faire ? répliqua l'hôte.

L'autre, montrant du doigt sa tasse :

— Il faut scier la partie supérieure de cette tasse puisqu'elle ne peut contenir du vin. A quoi bon la laisser vide ?

Miscellanées chinois

Morale. Si on remplit une tasse à pleins bords, il est à craindre que le vin ne déborde, et si, d'autre part, le maître de la maison aime son vin au point d'en verser peu à ses invités, il s'attirera le ressentiment de ceux qui boivent beaucoup. Il suffit de remplir une tasse aux deux tiers, c'est une bonne mesure. Ceux qui boivent peu agiront à leur guise, sans qu'on puisse les forcer (à boire davantage).

4. La guérison des bossus

Il y avait un médecin qui se vantait de pouvoir guérir les bossus de leur infirmité.

— Qu'ils soient courbés comme des arcs, disait-il, qu'ils soient convexes comme des crevettes ou que leur tête soit à la hauteur de leurs reins, il suffit seulement qu'ils viennent me prier de les guérir, et ils deviendront aussitôt droits comme des pinceaux.

Un bossu crut ce qu'il disait et vint le prier de le redresser.

Le médecin demanda deux grandes planches, en mit une par terre, fit coucher le bossu sur le dos, et plaça dessus l'autre planche. Avec des cordes il ficela fortement les deux bouts. Le bossu souffrit le martyre, poussait des cris déchirants et suppliait le médecin de s'arrêter ; mais celui-ci n'écoutait rien et s'aidant de son pied, serrait avec plus de force encore. Le bossu se trouva en effet redressé, mais il était mort.

On saisit le médecin et on l'accabla de coups :

— Je ne sais que redresser les bossus, disait celui-ci, je ne m'occupe pas s'ils vivent ou non.

Morale. De nos jours les fonctionnaires ne savent que pressurer le peuple pour lever des impôts ; ils ne se soucient point de la vie ou de la mort du peuple, semblables aux créanciers d'aujourd'hui qui ne cessent d'exiger d'une façon pressante capital et intérêts et ne s'inquiètent point de savoir si les pauvres gens ont vendu leur fils ou leur fille (pour payer leurs dettes). Il y a aussi des individus sans conscience qui ne

prennent plaisir qu'à entraîner les autres dans de mauvais lieux, afin de s'enrichir eux-mêmes, et qu'à exciter les gens à faire des procès, afin d'en tirer du profit. Ils saisissent le premier venu et le battent pour faire voir leur force. Il leur est bien indifférent qu'on ruine son patrimoine ou même qu'on perde la vie. Ils ont tous le cœur et les mains de ce médecin : cela n'excite-t-il pas la pitié au dernier degré ?

5. Une lune grossière

Il y avait un homme qui ne cessait jamais d'employer le mot grossier pour s'humilier lui-même chaque fois qu'il discourait avec autrui. Un soir il invita quelqu'un à venir boire chez lui. Sans que l'on s'en aperçut, la lune parut :

— Que la lune est belle cette nuit ! dit l'invité joyeux.

L'autre, saluant légèrement ¹ :

— Je n'oserais pas mentir, répondit-il ; ce n'est qu'une grossière lune qui paraît chez moi.

Morale. Quand on ne s'humilie pas à propos ², au lieu de paraître modeste, on attire les moqueries d'autrui ; il vaut mieux dire sincèrement qu'une chose est belle.

6. Une épouse et deux maîtresses

Un marchand, passant à Sou-tchéou ³, y prit une maîtresse et lui

¹ Le salut ordinaire (*ta konġ* ou *konġ chéou*) consiste à placer un poing fermé dans une main également fermée, à élever ainsi les deux mains à peu près à la hauteur du menton, et à les agiter légèrement en inclinant un peu la tête.

² C'est une chose connue que les Chinois, quand ils parlent d'eux-mêmes, de leurs femmes et enfants, ou de choses qui leur appartiennent, se servent d'expressions d'humilité consacrées : ainsi ils disent *pi kouô*, « mon humble royaume », pour *mon pays* ; *siaô tc'uann*, « mon petit chien », pour *mon fils* ; *yu tcienn*, « ma stupide opinion », pour *mon avis*, etc. Par contre, ils remplacent le pronom possessif de la seconde personne par des termes polis : ils diront *koueï kouô*, « votre noble pays », pour *votre pays* ; *ts'ounn fou*, « votre vénérable palais », pour *votre demeure*, etc.

³ Sou tchéou est la capitale de la province du Tġianġ sou ; Hang-tchéou, celle du Tchġianġ. Ces deux cités étaient jadis deux villes de plaisir ; on connaît le proverbe tant de fois cité : « *Chang yéou t'ienn t'anġ*, *chia yéou Sou 'Hanġ* ; en haut il y a le paradis ; ici-bas il y a Sou (tchéou) et 'Hanġ (tchéou). » Aujourd'hui ces deux capitales sont bien déchues de leur ancienne splendeur et seront bientôt remplacées par Chanġhaï.

donna le nom de Sou-tchéou ; étant allé ensuite à 'Hanġ tchéou, il en prit une autre qu'il appela 'Hanġ tchéou. Le voyant aller aux côtés de Sou-tchéou, sa femme lui disait toujours :

— Prends le coup de l'étrier,

et le faisait boire. Quand il revenait près d'elle, celle-ci lui faisait une chaude réception. Il en était de même quand il allait auprès de 'Hanġ tchéou.

Fatigué par ce régime, le mari devint peu à peu de plus en plus jaune et maigre ; il se décida à ne plus aller à Sou-tchéou ni à 'Hanġ tchéou et à dormir tranquillement tout seul. Un jour, sa femme voulut le faire venir près d'elle et l'engagea à aller à Sou-tchéou, puis à 'Hanġ tchéou. Le mari lui répondit en fronçant les sourcils :

— Je voudrais bien y aller, mais je ne puis supporter vos adieux ni vos réceptions qui me conduiront à la mort.

Morale. Lorsqu'on a femme et maîtresses, comment peut-on dormir tranquillement ? On n'a que ce que l'on mérite.

7. Un joueur de guitare dans un marché

Un joueur de guitare pinçait de cet instrument dans un marché. Une foule de gens s'étaient rassemblés autour de lui croyant que la guitare était comme le luth et le violon à trois cordes ; mais à l'audition de sons clairs et fades qui ne lui plaisaient pas, l'assemblée se dispersa peu à peu. Il ne resta qu'une seule personne.

— Voilà qui est bien, dit l'artiste, il y en a au moins un qui s'y connaît et ne méprise pas mon talent. — Il y a longtemps que je serais parti, répliqua l'auditeur, si la table sur laquelle est posée la guitare ne m'appartenait point ; j'attends seulement que vous partiez (pour l'emporter).

Morale. Il faut pincer de la guitare dans une maison tranquille : les amateurs viendront d'eux-mêmes. Si vous vous exercez dans un

marché, ne vous étonnez pas que l'on ne prenne point goût à votre musique.

8. Le chirurgien qui coupe le bois de la flèche

Un soldat, percé d'une flèche, revenait d'un combat : comme sa souffrance ne cessait pas, il pria un célèbre chirurgien de le guérir. Celui-ci, l'ayant examiné, répéta à plusieurs reprises :

— Ce n'est pas difficile, ce n'est pas difficile,

et, prenant une paire de grands ciseaux, il coupa le bois de la flèche qui sortait, puis il demanda son salaire.

— Qui ne serait capable d'ôter ainsi le bois d'une flèche ? s'écria le soldat, mais le fer est dans la plaie ; il faut vous hâter de l'en retirer ; pourquoi vous en allez-vous ?

— Ma tâche de chirurgien étant finie, répondit l'homme de science, cela regarde le médecin ; pourquoi me demandez-vous de vous soigner ?

Morale. De nos jours, les fonctionnaires ne font aucun effort réel pour remplir leur charge : à tout instant ils veulent se décharger de leurs fonctions sur autrui. Ne sont-ils pas semblables à ce médecin ?

9. Un remède pour le sommeil

Une nourrice qui allaitait un petit enfant ne pouvait dormir tranquille à cause des cris et des pleurs de celui-ci. Elle ne savait que faire. Tout à coup elle appela son maître :

— Apportez-moi vite un livre, dit-elle.

— Pourquoi faire ? demanda son maître.

— C'est, répondit la nourrice, parce que je vous vois vous endormir constamment dès que vous lisez un livre.

Morale. Il y a nombre de gens qui s'endorment quand ils lisent, c'est parce qu'ils ne s'appliquent pas à leur lecture : autrement pourraient-ils s'endormir ?

10. Le corbeau et la tortue qui se disputent le droit d'aînesse

Sur les bords d'un fleuve, un corbeau et une tortue se disputaient le droit d'aînesse. Chacun voulait être l'aîné. La tortue, imaginant un stratagème, dit au corbeau :

— Je vais parier avec vous de traverser le fleuve : celui qui le traversera le premier sera l'aîné.

Le corbeau y consentit, pensant qu'en un vol il pourrait passer sur l'autre rive, tandis que la tortue ramperait plusieurs jours sans arriver au but. Il prit son vol et s'abattit sur le bord opposé :

— Tortue, dit-il, où êtes-vous ?

— Ici, répondit la tortue.

Le corbeau, étonné, se demanda par quel moyen la tortue avait traversé si rapidement le fleuve :

— A présent, dit-il, repassons de l'autre côté : celui qui arrivera le premier sera l'aîné.

La tortue y consentit ; le corbeau étendit ses ailes et d'un vol franchit le fleuve ; il appela de nouveau :

— Tortue, où êtes-vous ?

— Ici, répondit la tortue.

Le corbeau, soupçonnant quelque tromperie, dit encore :

— Maintenant, parions de nouveau d'aller sur l'autre rive, et je ne protesterai plus.

Acquiescement de la tortue. Le corbeau s'envola, et, arrivé au milieu du fleuve, il appela tout à coup :

— Tortue, où êtes-vous ?

De la rive gauche et de la rive droite on répondit tout à la fois :

— Ici.

C'est qu'en effet il y avait une tortue sur chacune des deux rives. Le corbeau s'arrêta roulant des yeux furieux :

Miscellanées chinois

— C'est donc ainsi, dit-il, que deux misérables tortues trompent un corbeau de bonne foi !

Morale. Il n'est vraiment pas permis que deux personnes en trompent une troisième.

11. Invité à prendre le thé

Un homme conduisant son petit enfant par la main passait dans une rue ; devant la porte d'une maison se tenait une femme de mauvaise vie ; elle l'invita d'une manière pressante à venir prendre le thé chez elle. L'homme refusa avec force :

— Je reviendrai un autre jour, dit-i.

L'enfant lui adressa la parole :

— Puisque cette personne nous invite à boire du thé, nous devons entrer chez elle, pourquoi n'y vas-tu pas ?

— Elle ne m'invite pas à prendre du thé, elle en veut à mon argent, répliqua le père.

L'enfant sauta tout joyeux :

— C'est cela, dit-il, c'est cela : je ne m'étonne plus si maman invite des gens à venir prendre du thé chez elle dès que tu es sorti ; en réalité, c'est parce que veut leur argent !

Morale. Celui qui débauche la femme d'autrui est trompé à son tour. Cela a lieu partout. Comment le mari saurait-il qu'il est trompé ? Il jouit d'une tranquillité absolue : qui irait lui dire ce qui se passe ?

12. Un tailleur intelligent ¹

Sous la dynastie des Min^g vivait dans la capitale un certain tailleur qui s'était acquis une grande renommée dans son art. Il prenait mesure

¹ Extrait d'un recueil de pièces diverses intitulé *Lang tsi ts'on^g t'ann*, par Léan^g Tchang-t^{sin} de Fou-tchéou.

Miscellanées chinois

avec tant de justesse que les habits qu'il faisait allaient toujours à merveille.

Un censeur le fit venir un jour pour lui commander un habit de cour ; le tailleur lui demanda respectueusement :

— Depuis combien de temps êtes-vous censeur ?

— Vous êtes tailleur, dît le censeur étonné, pourquoi voulez-vous savoir cela ?

— C'est que, répondit le tailleur, les premiers temps que vous autres censeurs êtes en charge, vous avez des pensées élevées, des gestes hautains, vous vous redressez avec orgueil : aussi faut-il que vos habits soient courts derrière et longs devant. Quand vous avez occupé ces fonctions pendant plusieurs années, vos pensées sont devenues presque égales : il faut que les vêtements soient de même devant et derrière. Mais lorsque vous avez exercé votre charge pendant longtemps et que vous êtes sur le point d'être promu à un grade supérieur, vous prenez une contenance moins haute, vous vous inclinez : vos habits doivent donc être plus courts devant que derrière. Si je ne sais pas depuis combien de temps vous êtes en charge, je ne puis vous faire une robe qui vous aille.

@

XIII

ANECDOTES ET BONS MOTS

@

1. Le paysan qui mange des gâteaux ¹

Un paysan entra dans une ville. Comme il passait devant la boutique d'un pâtissier, ce dernier le héla :

— Venez donc manger des gâteaux, lui cria-t-il.

Le paysan, croyant qu'on l'invitait et qu'on ne lui demanderait pas une obole, accourut et mangea trois gâteaux. Il allait sortir quand le pâtissier l'arrêta et exigea de lui le paiement. Hélas ! le paysan n'avait rien sur lui qui pût indemniser le marchand. Ce dernier saisit un levier, et ne laissa partir l'autre qu'après lui en avoir donné six coups.

Lorsque le paysan revint à son village un de ses voisins l'interrogea :

— Eh bien ! frère, vous devez savoir quel est le prix courant du bois à brûler et du riz, puisque vous êtes allé à la ville ?

— En vérité, je l'ignore totalement, répliqua le mangeur de gâteaux ; tout ce que je sais, c'est que les gâteaux coûtent deux coups de bâtons l'un.

2. Le breuvage de mortalité ²

Un breuvage d'immortalité fut un jour envoyé en tribut au roi de Tçinġ. Celui qui fut chargé de l'offrir au roi entra au palais tenant le breuvage à la main.

— Peut-on boire cela ? demanda un des archers.

— Oui, répondit le messager.

¹ Tiré d'un recueil populaire de bons mots et grivoiseries intitulé *Siaô kinn ouanġ tçi*, dont l'auteur s'est cru obligé de garder l'anonyme.

² Extrait du *Tchann kouô ts'o* ou Chronique des États belligérants. (Voyez sur ce livre nos [précédents Miscellanées](#).)

Miscellanées chinois

L'archer le prit et le but.

Le roi se mit dans une violente colère et ordonna qu'on fit périr le coupable. L'archer envoya quelqu'un dire au roi qu'il avait demandé à celui qui apportait le breuvage s'il pouvait en boire et qu'il ne l'avait bu que sur sa réponse affirmative ; il n'est donc pas le vrai coupable. De plus, il a bu un breuvage d'immortalité, et le roi le fait mettre à mort : c'est donc un breuvage de mortalité. Le roi fait tuer des innocents ; il est évident qu'on le trompe. L'archer fut épargné.

@

XIV

NOUVELLE ¹

@

Tchou Maï tch'enn ou la persévérance dans l'étude conduit à la richesse et aux honneurs

Sous le règne de l'empereur Vou des 'Hann antérieurs ² (140 à 86 avant J. C.), vivait dans le département de Koueï tsi ³ un individu nommé Tchou Maï-tch'enn, et surnommé Ouenġ-tsen. Il était pauvre et n'avait pas encore pu faire son chemin en ce monde ; il habitait avec sa femme une misérable chaumière bâtie sur le flanc de la montagne Tç'ionġ lonġ, là ou s'élève aujourd'hui le temple de ce nom ⁴. Chaque jour, il allait couper du bois dans la montagne et portait ses fagots au marché de la ville pour les vendre ; c'est ainsi qu'il subvenait péniblement aux dépenses du ménage. Il aimait d'instinct l'étude et avait toujours un livre à la main ; encore qu'il portât des fagots sur l'épaule, il lisait à haute voix ou récitait des vers tout en marchant. Les gens du marché étaient accoutumés à cela ; aussi dès qu'ils entendaient la voix de quelqu'un qui chantait, ils savaient que Tchou arrivait avec sa charge de bois.

Comme Tchou était un lettré, tout le monde avait pitié de lui et lui achetait des fagots, et comme, de plus, il ne discutait pas sur le prix et qu'il acceptait le prix qu'on lui offrait, il vendait sa marchandise plus facilement que les autres. Cependant un certain nombre de jeunes gens le méprisaient, et souvent les gamins qui le voyaient lire, tout plié qu'il

¹ Le héros, Tchou Maï-tchenn, est un personnage historique. Sa biographie se trouve dans le *Ts'ienn 'Hann chou*, Annales des Hann antérieurs, livre LXIV, 1e partie, et renferme en substance les faits que l'auteur de la nouvelle a mis en œuvre.

² 'Hann Vou ti.

³ Le département actuel de Sou tchéou fou.

⁴ Le Tç'ionġ lonġ chann ou Montagne céleste est situé près du T'aï hou ou Grand Lac, à l'ouest de Sou tchéou : à mi-côte se trouve un joli temple entouré de bois de pins. Le site est charmant, il mérite d'être visité par les résidents de Changhaï et aussi par les touristes de passage.

fût sous son fardeau, s'attroupaient autour de lui et le tournaient en ridicule. Mais Tchou ne s'en souciait en aucune manière.

Un jour, la femme de Tchou Maï-tch'enn, étant sortie pour aller puiser de l'eau, vit son mari entouré et suivi d'une foule qui battait des mains en se moquant de lui : elle en rougit et en fut toute honteuse ; aussi quand son mari revint de la ville après avoir vendu ses fagots, elle lui dit :

— Si tu veux étudier, ne vends pas de bois, ou si tu veux vendre du bois, n'étudie pas. Es-tu donc fou et idiot pour te conduire ainsi à ton âge ? N'est-ce pas honteux d'être ainsi la risée des jeunes gens !

— Je vends du bois pour vivre, répliqua Tchou Maï-tch'enn ; j'étudie pour arriver à la fortune et aux honneurs : l'un n'empêche pas l'autre ; que l'on se moque de moi si l'on veut, cela m'est indifférent.

— Si tu veux parvenir à la fortune et aux honneurs, reprit la femme, ne vends pas de fagots : a-t-on jamais vu un bûcheron arriver à exercer une charge publique ? Ne dis donc pas des choses qui n'ont pas le sens commun.

— La richesse et la pauvreté ont chacune leur temps, répliqua Tchou. Un devin qui a tiré mon horoscope m'a prédit qu'à cinquante ans je serais quelque chose : d'ailleurs on dit constamment que *l'on ne peut mesurer l'eau de la mer avec un boisseau*¹. Ainsi ne vous occupez pas de moi.

— Ce devin, interrompit la femme, a vu que tu étais stupide et a voulu te tromper : ne crois pas qu'à cinquante ans tu ne porteras plus de bois sur le dos ; tu seras certes mort de faim avant cette époque. Puisque tu désires exercer une charge, il

¹ C'est le proverbe chinois : *fann jenn pou k'ô sianġ maô 'hai choueï p'ou k'ô téou léanġ* « on ne peut pas plus juger des gens sur l'apparence que l'on ne peut mesurer l'eau de la mer avec un boisseau », équivalent du nôtre : « l'habit ne fait pas le moine. »

y a justement celle de juge qui est vacante au palais de Yenn-lô ouanġ (le roi des enfers). Va l'occuper !

— L'illustre Tġianġ, répartit Tchou sans s'émouvoir des injures de sa femme, pêchait à la ligne à l'âge de quatre-vingts ans sur le bord de la rivière Oueï, quand le roi Ouenn de la dynastie des Tchéou ¹, suivi de ses chars, le rencontra et le salua du titre de *Chanġ fou* (père estimé) ². Le premier ministre Kong Sounn-'honġ, qui vécut sous la dynastie actuelle des 'Hann, gardait encore les pourceaux à l'âge de cinquante-neuf ans : ce ne fut qu'à soixante ans que l'empereur l'appela à sa cour. Moi j'arriverai à quelque chose à cinquante ans : ce sera plus tard que Kann lô ³, il est vrai, mais encore plus tôt que les deux personnages que je viens de citer. Il faut que tu prennes patience.

— Ne cherche pas des exemples dans l'antiquité, répondit sa femme : ce pêcheur et ce gardeur de pourceaux avaient tous deux des aptitudes et du savoir. Toi, tu lis des livres inutiles, tu auras beau étudier pendant cent ans, cela ne te servira de rien. Ah ! j'ai vraiment eu peu de chance quand je t'ai épousé : les enfants se moquent de toi, et la honte s'étend jusqu'à moi. Si tu ne crois pas ce que je te dis et si tu ne jettes pas tes livres loin de toi, je ne te suivrai plus ; que chacun s'en aille de son côté, que l'un ne retienne pas l'autre.

— A présent, dit Tchou, j'ai quarante-trois ans ; dans sept ans j'en aurai cinquante. Attends jusque-là, ce ne sera pas long. Si tu me quittes maintenant, tu t'en repentiras plus tard.

— En ce monde, s'écria la femme en colère, il y a beaucoup de bûcherons comme toi : pourquoi regretterais-je de t'avoir quitté ? Si je te suis encore pendant sept ans, je ne sais pas

¹ XIIe siècle avant notre ère.

² Charge de l'époque.

³ L'histoire rapporte que Kann lô fut premier ministre à l'âge de douze ans (Voir le *Lié Kouô tché*).

où j'irai mourir de faim. Au contraire, laisse-moi m'en aller :
je pourrai vivre au moins encore un peu plus longtemps.

Tchou, voyant que sa femme était bien décidée à le quitter, et qu'il ne pourrait pas la retenir, dit en soupirant :

— Eh bien ! va-t-en ! je ne désire qu'une seule chose, c'est que tu trouves un mari plus riche que Tchou Maï-tch'enn : alors tout sera parfait.

— Mon mari sera certainement plus riche que toi, répliqua sa femme.

Elle le salua et sortit sans détourner la tête.

Tchou, resté seul et triste, exhala sa mélancolie dans les quatre vers suivants, qu'il écrivit sur le mur :

Lorsqu'on épouse un chien, on le doit suivre partout ;

Lorsqu'on épouse un coq, on le doit suivre partout ;

Ma femme me quitte d'elle-même, ce n'est pas moi qui la chasse ¹.

Quelque temps après, comme il descendait un jour la montagne à travers les tombes ², courbé, sous une charge de fagots, et tout en récitant des vers, il rencontra son ancienne femme qui, accompagnée de son nouvel époux, était venue accomplir les cérémonies exigées par les rites à la sépulture de ses ancêtres. Le voyant souffrir de la faim et du froid les deux époux en eurent pitié, l'appelèrent et lui donnèrent à boire et à manger.

Lorsque Tchou Maï-tch'enn eut atteint l'âge de cinquante ans, il lui arriva de faire partie de la suite du collecteur des impôts, et d'être, en cette qualité, chargé de conduire à la capitale, nommée alors Tchanġ

¹ Voici ces vers, de quatre syllabes chacun :

Tçin tç'uann soueï tc'uann,
Tçin tçi soueï tçi,
Ts'i tseu tc'i ouô,
Ouô pou tçi ts'i.

² Les flancs de la montagne Tc'ionġ lonġ sont couverts de débris de tombes : on y peut lire quelques inscriptions à demi-effacées par le temps indiquant que des supérieurs ou abbés du temple de Tc'ionġ lonġ y ont été enterrés.

ann¹, des voitures de vivres et de vêtements. Il eut occasion d'adresser une lettre à l'empereur, mais cette lettre resta longtemps sans réponse. Tchou, qui en attendait une, vit bientôt ses ressources s'épuiser ; heureusement que le collecteur lui fournit de quoi vivre. A ce moment-là, un de ses compatriotes, alors bien en cour, vanta ses talents à l'empereur Vou et le lui présenta. L'empereur fut charmé des connaissances littéraires de Tchou et le nomma préfet, tout en le gardant près de lui comme officier du palais. Après diverses vicissitudes de fortune (Tchou tomba un moment en disgrâce), l'empereur, sachant qu'il était originaire de Koueï tsi, pensa qu'il devait être habitué au climat de cette localité, et qu'il était au courant des bons et mauvais sentiments de la population ; il le nomma *t'ai chéou* ou préfet de Koueï tsi. Il lui dit un jour :

— Si, à présent que vous êtes devenu riche, vous ne retournez pas dans votre hameau natal, c'est absolument comme si vous vous promeniez pendant la nuit revêtu d'habits magnifiques.

Tchou remercia l'empereur et lui demanda la permission de retourner à Koueï tsi.

Or, l'empereur Vou préparait justement en ce temps-là une expédition contre le pays de Tong̃ yué² : il ordonna en conséquence à Tchou de se rendre à Koueï tsi pour y réunir des jonques de guerre et des vivres de toutes sortes et y attendre ses ordres.

Auparavant, lorsque, par un retour de fortune, Tchou Mai-tch'enn était tombé en disgrâce pendant quelque temps, il avait été logé et nourri par un des officiers du préfet de Koueï tsi : nommé préfet, il reprit ses vieux habits déchirés, mit dans son sein le sceau orné du cordon, marque de sa dignité, et se rendit à pied à Koueï tsi. Tous les officiers et fonctionnaires assistaient alors à un grand festin : Tchou, sans être remarqué, entra dans la salle où il avait lieu. Mais son ancien bienfaiteur,

¹ Aujourd'hui Si ann fou, capitale de la province du Chann si.

² La province actuelle du Tché tçianġ.

l'ayant reconnu, lui désigna une place parmi les assistants : Tchou, ayant bien bu et bien mangé, laissa voir un peu le cordon appendu au sceau. Son ami fut étonné à cette vue, et, tirant le cordon, amena le sceau lui-même. C'était le sceau de préfet de Koueï tsi. L'officier, surpris, fut le dire aux autres convives qui, pris de vin, s'écrièrent :

— C'est une fausseté, cela ne peut être !

— Venez voir vous-mêmes, répondit celui-ci.

Un de ceux qui avaient méprisé jadis Tchou alla voir et revint en criant :

— C'est vrai ! c'est vrai !

Alors tous restèrent un instant immobiles d'étonnement ; puis, revenus à eux-mêmes, ils allèrent chacun selon son rang saluer Tchou Maï-tch'enn et le féliciter.

Peu après, le chef des haras de Tch'ang ann, conduisant un char attelé de quatre chevaux, vint prendre le nouveau préfet. Tchou monta dans le char et se dirigea vers la ville.

Le sous-préfet de Koueï tsi, sachant que le préfet allait arriver, s'était hâté d'envoyer un grand nombre d'habitants réparer la route par où il devait venir. Le mari de la femme de Tchou Maï-tch'enn était parmi eux. Comme le cortège du préfet, composé de plus de cent chars et d'une foule de fonctionnaires en chaise, à cheval ou à pied qui était allée le recevoir en dehors de la ville, approchait de l'endroit où se tenait cet homme, sa femme, les cheveux dénoués et les pieds nus, venait de lui apporter à manger : elle jeta un coup d'œil sur le cortège et reconnut son ancien époux dans la personne du préfet ; Celui-ci, qui se trouvait dans un char magnifique, la reconnut aussi : il s'arrêta, envoya un de ses officiers la chercher, fit venir un char de sa suite et invita les deux époux à y monter. Une fois à la préfecture, la femme, toute honteuse, ne savait quelle contenance tenir : elle se prosterna aux pieds de Tchou en reconnaissant qu'elle avait eu tort. Tchou lui dit de prier son mari de venir pour qu'il le vît. Ce dernier accourut, se prosterna, n'osant pas lever les yeux sur le préfet.

— Eh bien ! dit en riant Tchou à sa femme, il me semble que ce mari n'est pas plus riche que Tchou Maï-tch'enn !

La femme, repentante, fit trois salutations, et pria Tchou de la prendre comme servante : elle jura qu'elle le servirait jusqu'à la mort. Mais Tchou ordonna d'apporter un seau plein d'eau ; il en versa le contenu à terre et dit à sa femme :

— Tu ne peux pas plus revenir avec moi que l'on ne peut ramasser cette eau répandue ¹ ; mais, comme je me souviens de notre ancienne affection, je te donne un terrain derrière mon jardin : tu pourras le planter et y vivre.

La femme suivit son second mari : tous les passants la montraient du doigt en s'écriant :

— Voici l'ancienne femme du nouveau préfet.

Elle en était toute confuse et toute honteuse : arrivée au jardin, elle se jeta à l'eau et périt ².

La morale de cette histoire peut se résumer dans les quatre vers suivants :

Les branches sont à l'est du mur et les fleurs sont à l'ouest ;
Dès que les fleurs sont tombées à terre, le vent les emporte à sa guise.
Si les branches n'ont pas de fleurs, elles pourront en produire plus tard ;
Mais si les fleurs quittent la branche, on ne peut les y replacer.

Cela veut dire que la femme doit suivre son mari comme la fleur

¹ C'est là l'origine de cette expression souvent employée, aussi bien dans les livres que dans le discours : *fou choueï nann chéou* « il est difficile de ramasser l'eau répandue », phrase qui peut être très bien traduite par « on ne saurait revenir sur le passé ».

² Les Annales des 'Hann (livre LXIV, biographie de Tchou Maï-tch'enn) rapportent ainsi la fin du héros de la nouvelle. « Un an après son retour à Koueï tsi, l'empereur le nomma général et lui donna le commandement de l'année dirigée contre Tong yué : Tchou se distingua dans cette guerre et fut récompensé par de nouveaux titres et de nouvelles fonctions. Plus tard, tombé derechef en disgrâce, dégradé, puis revenu en faveur, il eut à soutenir une lutte d'intrigues contre un censeur puissant : il voulait le faire assassiner, quand un complot dans lequel celui-ci était impliqué fut découvert ; le censeur n'eut autre chose à faire que de se donner volontairement la mort. Incontinent après, par un de ces retours de fortune dont l'histoire chinoise ne fournit que trop d'exemples, Tchou Maï-tch'enn fut mis à mort sur l'ordre de l'empereur.

Miscellanées chinois

accompagne la branche : si la branche n'a pas de fleurs, au printemps prochain elle en produira de nouvelles ; mais si la fleur quitte la branche, on ne peut l'y réunir à nouveau.

En ce monde, la femme doit servir son mari, n'en avoir jamais qu'un seul, et partager ses peines, comme ses plaisirs : gardez-vous donc bien, ô femmes, d'avoir l'esprit incertain, de ne songer qu'aux riches et de mépriser les pauvres, car plus tard vous vous en repentirez !

@

XV

LES PONTS SUSPENDUS DU YUNN NANN ¹

@

D'ordinaire, là où il y a des ponts suspendus ², les rivières coulent avec rapidité et bouillonnent avec agitation : en effet, comme on ne peut y entasser des pierres pour faire les piles (de pont), on prend des chaînes de fer grosses comme le bras, que l'on attache aux rochers des deux berges. Les chaînes ont les unes dix *tchanġ* ³, les autres vingt environ de long. On les tend avec un tronc d'arbre pour qu'elles soient droites ⁴ ; on place dessus un plancher que l'on recouvre d'un toit : sur les côtés on élève une barrière. Les ponts les plus longs ont quelques dizaines de *tchanġ* environ. Quand on les regarde de loin, on dirait un pavillon qui vole dans l'espace, mais les passants ne savent pas qu'ils marchent dans le vide.

Le plus beau pont suspendu du Yunn nann est celui qui est sur le Lann ts'anġ tġianġ ⁵ ; il fut jadis brûlé par Li Tinġ-kouô ⁶ pour arrêter la marche de nos troupes, mais Vou Sann-Kouei fit passer ses troupes sur des radeaux de bambou et parvint à Yongġ tch'anġ ⁷. Ayant mis en fuite Li Tinġ-kouô, il prit trois mille taels dans le trésor impérial pour réparer le pont. Sur le bord de la route, il y a encore aujourd'hui une colonne commémorative de ce fait. Le pont de P'ann 'tġianġ du Kouei tchéou est encore bien plus beau que celui de Lann ts'anġ tġianġ. C'est Aô Ouenn-

¹ Traduit du recueil de mélanges intitulé *Chann p'ou 'tsa tġi*. L'auteur est Tchaô Y, surnommé Yunn-sonġ, de Yanġ 'hou, qui vécut sous la dynastie actuelle, voyagea et résida dans les provinces du Yunn-nann, du Kouei tchéou et les confins de la Birmanie : il a laissé une assez bonne histoire des principales guerres et campagnes faites par les premiers empereurs des Tsinġ.

² Litt. *t'ié sô tġiaô*, « pont de chaînes de fer ».

³ Un *tchanġ* vaut dix pieds chinois ou 3,15 m.

⁴ C'est-à-dire que l'on passe un garrot dans la chaîne pour la serrer en la tordant.

⁵ Le Mé kong traverse le Yunn nann sous ce nom.

⁶ C'était un général resté fidèle à la cause des Minġ, détrônés par les Ts'ing, qui tenta de résister dans le Yunn-nann et sur les frontières de la Birmanie aux troupes tartares commandées par Vou Sann-Kouei. (Voyez *Histoire de la Chine*, par de Mailla, t. XI, p. 47).

⁷ Ville et préfecture du Yunn-nann.

Miscellanées chinois

touann (ou Aô eul tai) qui le fit construire et y établit un relai de postes alors qu'il gouvernait les trois provinces (du Yunn nann, du Kouei tchéou et du Kouanǎ si).

@

XVI

PENSÉES ET MAXIMES INÉDITES

@

I

La route est étroite pour les familles qui veulent se venger (c'est-à-dire les ennemis se retrouvent toujours).

II

Quand on est à la tête d'une maison, il faut être économe ; quand on reçoit des hôtes, il faut être généreux (à leur égard).

III

Si vous ne connaissez pas un homme, regardez quels sont ses amis ¹.

IV

Si la concorde ne règne pas dans la famille, c'est la femme qui en est la cause.

V

Celui qui invective autrui est une graine de voleur.

VI

Lorsqu'on porte du musc sur soi, l'odeur s'en répand d'elle-même : à quoi bon aller se placer sous le vent ? ²

¹ C'est notre proverbe : « dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

² C'est-à-dire : il est inutile de se louer soi-même : si l'on a des qualités réelles, elles finiront par se faire connaître elles-mêmes.

Miscellanées chinois

VII

Ne faites pas fi des humbles, car même un petit insecte peut empoisonner tout le corps ;

Ne faites pas fi des petites choses, car même une petite fente peut faire couler tout un navire.

VIII

Le bonheur est aux côtés des gens laids ¹.

IX

En toute chose, les jeunes gens ne doivent pas agir à leur guise, mais se soumettre aux ordres de leurs aînés.

X

Il vaut mieux garder le silence que de dire dix mille bonnes paroles. ²

@

¹ Selon les Chinois, ceux qui sont laids ont plus de chances d'être heureux que d'autres.

² La parole est d'argent, mais le silence est d'or, disent les Musulmans.

XVII

La mort d'une impératrice régente en Chine (coutumes chinoises et page d'histoire contemporaine)

@

Péking avril 1881

Le samedi 9 avril 1881 au matin, on pouvait remarquer une certaine agitation parmi les habitants de la capitale du Céleste Empire. Les boutiquiers causaient entre eux sur le pas de leur porte ; quelques passants s'arrêtaient comme pour se communiquer une nouvelle ; plusieurs mandarins et eunuques, sortant du palais, ne portaient plus de frange rouge à leur chapeau officiel. Évidemment une personne considérable, alliée à la famille impériale, venait de mourir. Il était naturel de penser que c'était l'impératrice de l'ouest, la *Si t'ai-héou*, malade depuis de longs mois déjà et dont on attendait la mort tous les jours ¹, qui venait, selon l'expression consacrée « de se transporter dans le char du génie vers les contrées lointaines ». Il n'en était rien : comme il arrive d'ordinaire en ce monde, c'était l'impératrice de l'est, la *Tong t'ai-héou*, jouissant dans ces derniers temps d'une santé florissante, qui venait de passer de vie à trépas.

On demandera peut-être, et cela non sans raison pourquoi il existe en Chine deux impératrices, pour quel motif l'une est *de l'ouest* et l'autre *de l'est*, etc. En France, l'on s'occupe fort peu de la Chine, à tel point même qu'on ignore généralement le nom de l'empereur régnant, et le moindre fait qui se passe dans l'Empire du Milieu soulève de nombreuses questions dont la solution ne se trouve pas toujours dans les livres publiés sur cette contrée, mais peut être aisément fournie par quelqu'un qui habite le pays, en suit pas à pas les mouvements et en

¹ Ne pouvant plus prendre d'autre nourriture l'impératrice de l'ouest avait été mise par ses médecins, depuis quelque temps, au régime du lait : à cet effet on avait fait appel aux meilleures nourrices tartares, et un certain nombre de celles qui s'étaient présentées avaient été choisies pour fournir leur lait à l'auguste malade.

étudie de près les événements. On nous permettra donc, nous l'espérons, de donner ici quelques détails sur la famille régnante de Chine, en remontant, non pas au déluge, pas même à l'établissement sur le trône de la dynastie actuelle des Ts'inġ ou Tartares (qui remonte à 1644), mais seulement à l'avènement de l'empereur Kia k'ing.

Kia k'ing, ou plutôt Tġia tc'inġ, comme les Chinois prononcent, fils du célèbre empereur Tc'ienn lonġ, monta sur le trône de Chine lors de l'abdication de son père en 1796. Après un règne surtout troublé par des événements intérieurs, il mourut en 1820 ¹, laissant la couronne à son second fils Mienn ninġ, qui donna le nom de *Taô kouanġ* « lumière de la raison » aux années de son règne ². C'est sous ce nom qu'il est connu dans l'histoire. Taô kouanġ eut neuf fils dont le premier, Y ouei, prince de Ynn tché, mourut en 1830, empoisonné dit-on ; le quatrième, Y tchou, succéda à son père en 1850 (années de règne = Chienn fonġ). C'est sous cet empereur qu'eurent lieu la terrible insurrection des T'ai p'inġ et l'expédition anglo-française de 1860. Chienn fonġ n'ayant pas eu d'enfant de sa femme légitime Ts'eu ann, impératrice de l'est, il laissa le trône à Tsai lienn, fils d'une de ses concubines qu'il avait élevée au rang d'impératrice lors de la naissance de cet enfant : c'est l'impératrice de l'ouest. Tsai lienn (années de règne = T'onġ tché) étant alors en bas âge, la régence fut confiée aux deux impératrices de l'est et de l'ouest (août 1861). Cet état de choses dura jusqu'en 1874, époque de la majorité de T'onġ tché : il mourut peu après (le 12 janvier 1875), les uns disent de la petite vérole ou d'une maladie due à des excès, les autres affirment qu'il a été puni par le ciel pour avoir osé laisser contempler son visage de « dragon » par les représentants des puissances étrangères à Pékin. Avant sa mort, l'impératrice de l'ouest avait eu le soin habile de lui faire adopter comme successeur au trône Tsai t'ienn, son propre neveu, enfant du septième fils de Taô kouanġ, et

¹ Tġia tc'inġ mourut à Géhol, frappé par la foudre, le 2 septembre 1820.

² Sous le règne de Taô kouanġ eut lieu la redoutable insurrection des Tounganes dirigée par le célèbre Djihanguir, qui pendant huit années ensanglanta le Turkestan chinois. Nous en avons publié le récit, d'après des documents chinois inédits, dans notre [Recueil de documents sur l'Asie centrale](#), vol. XVI des publications de l'École des langues orientales vivantes, Paris, E. Leroux, 1881.

de sa sœur, et par suite cousin de T'onǵ tché. Trois jours après la mort de T'onǵ tché, Tsai t'ienn était proclamé empereur sous le titre de Kouanǵ siu. Né en 1871 et n'ayant pas encore alors cinq ans, il resta jusqu'à ce jour, comme l'avait été T'onǵ tché, sous la tutelle des deux impératrices.

Quatre des fils de Taô kouanǵ sont encore vivants ; c'est d'abord le cinquième fils, Y tsonǵ, prince de Tounn, puis le sixième, Y sinn, prince de Konǵ, bien connu sous le nom de Prince Konǵ, plusieurs fois dégradé et autant de fois réintégré dans ses titres, fonctions et dignités ; le septième, Y 'houann ou Y sianǵ, prince de Tch'ounn, père de l'empereur actuel, et enfin le neuvième Y 'houeï, prince de Fou. Ils sont désignés sous les titres de *ou yé* « cinquième prince », *lèou yé* « sixième prince » *ts'i yé* « septième prince » et *tciéou yé* « neuvième prince ».

Maintenant, d'où viennent ces appellations de *impératrice de l'est*, *impératrice de l'ouest* ? On les explique de deux manières. Les uns disent que l'est (*tonǵ*) étant considéré comme la première place, la place d'honneur, et que l'ouest (*si*) étant la seconde place, la place inférieure, on a en conséquence donné le titre de *Tonǵ t'ai-héou*, « impératrice de l'est », à la *femme légitime* de l'empereur Chienn fonǵ, et celui de *Si t'ai-héou* « impératrice de l'ouest », à la concubine (*fei p'inǵ*) du même empereur, laquelle n'a été élevée au rang d'impératrice que lors de la naissance de celui qui devait être plus tard T'onǵ tché. Les autres disent que l'on a donné ces titres à la femme légitime et à la concubine de l'empereur Chienn fonǵ, à cause que la première habitait dans l'enceinte de la ville interdite, le *Tonǵ konǵ* ou palais de l'est, et la seconde, le *Si lonǵ* ou palais de l'ouest.

On peut concilier les deux explications en disant que si la femme légitime demeurait au palais de l'est, tandis que la concubine résidait à celui de l'ouest, c'est que le premier était considéré comme plus honorable que le second.

Pour la curiosité du fait, nous citerons une étymologie singulière, venant de nous ne savons quelle source, mais reproduite par plusieurs journaux : « L'impératrice de l'est est ainsi appelée parce quelle

s'occupe des affaires de la partie orientale de l'empire, tandis que celle de l'ouest ne gouverne que la partie occidentale » !

Dans ces derniers temps, la *Si t'ai-héou* étant fort malade, c'était la *Tong t'ai-héou* qui portait tout le poids des affaires ; aussi sa mort n'a-t-elle pas été sans jeter quelque peu le trouble parmi les mandarins. Malheureusement le palais impérial est hermétiquement fermé aux Européens quels qu'ils soient, et tout ce qui s'y passe ne se divulgue généralement que longtemps après les événements ; ainsi donc on ne peut pas plus dire ce qui en est résulté dans le conseil des ministres qu'on ne peut tracer un crayon véridique de cette impératrice, ni dire exactement de quelle maladie elle est morte. Tout ce que l'on sait c'est qu'elle protégeait visiblement les hauts dignitaires qui sentent que la Chine, sans le secours des sciences européennes, ne saurait subsister longtemps, que, jeune encore, elle fut soudainement atteinte, le 7 avril, d'une maladie inexplicable appelée par le décret impérial paru à cette occasion des « humeurs remontées » et qu'elle mourut le lendemain soir. Cette mort subite ne laissa pas que de causer quelque étonnement.

La Gazette de Péking du 9 avril contenait le décret impérial annonçant le mort de l'impératrice de l'est, racontant ses derniers moments, rapportant succinctement ses dernières volontés et ordonnant à de grands dignitaires de s'occuper de ses funérailles ; en voici la traduction :

Décret impérial reçu par le conseil des ministres (neï ko)

« Depuis que nous avons été appelé à recueillir l'héritage de l'empire, nous avons reçu respectueusement des soins incessants de l'impératrice défunte Ts'eu ann (tranquillité affectueuse), surnommée Loyale, Libérale, Bien portante, Heureuse, Intelligente, Aimable, Sérieuse, Vénérable, et avons été l'objet de ses bienfaits et de sa tendresse maternelle. Son affection pour nous a été ardente et n'a jamais connu de limite. Durant les sept années qui se sont

Miscellanées chinois

écoulées depuis que nous sommes monté sur le trône, nous nous sommes toujours efforcé de lui être agréable et de l'entourer de soins continuels, et avons été grandement sensible au contentement qu'elle en a éprouvé.

« Nous la voyions toujours bien portante, s'occupant activement du matin au soir des affaires de l'État. Nous nous en réjouissions dans notre cœur et espérions qu'elle parviendrait à l'âge le plus avancé et vivrait jusqu'à cent ans. Mais, le 9 du 3e mois (7 avril), elle fut prise tout à coup d'une légère indisposition : nous nous hâtâmes aussitôt de lui offrir des médicaments pour la guérir, et nous pensions qu'elle se rétablirait rapidement. Malheureusement le 10 (8 avril), la maladie s'aggrava, les humeurs remontèrent à la gorge et obstruèrent la respiration : bientôt le danger apparut. Vers onze heures du soir, elle s'envola au loin comme un Génie (elle expira). Nous nous lamentons et frappons le sol de notre front : un plus grand malheur pouvait-il nous atteindre ?

Nous avons reçu avec respect les dernières volontés de l'impératrice défunte. Elle veut que nous portions les vêtements de deuil pendant vingt-sept jours seulement. Mais comme cela ne suffirait réellement pas pour calmer notre cœur, nous porterons en conséquence le grand deuil pendant cent jours, et le demi-deuil pendant vingt-sept mois, afin de manifester le plus possible notre grande affliction.

Quant aux recommandations que l'impératrice défunte nous a faites, à savoir de nous efforcer de surmonter notre douleur pour ne plus considérer comme importantes que les affaires de l'État, et afin de consoler le cœur de l'impératrice Tseu chi (bonheur affectueux)¹, surnommée Loyale, Secourable, Bien portante, Soigneuse, Intelligente,

¹ L'impératrice de l'ouest.

Miscellanées chinois

Prévoyante, Sérieuse, Sincère, qui nous instruit et nous élève, nous n'oserions pas ne pas nous conformer respectueusement aux ordres qu'elle nous a laissés et nous tâcherons de ne pas nous laisser abattre par le chagrin.

Nous ordonnons que Y tsonǵ, prince de Tounn, Y sou, prince de Konǵ, le beilé Y Kouann, le grand chambellan Tçinǵ chéou, le grand chancelier Paô tçuann, le vice-chancelier et l'un des ministres (du ministère des fonctionnaires civils ¹) Linǵ kouei, l'un des ministres (du ministère de l'intérieur) Ugenn tch'enǵ, et l'un des ministres (du ministère des travaux publics) Ouenǵ t'onǵ-houô, s'occupent avec respect et diligence de tout ce qui regarde les funérailles et prennent toutes les dispositions nécessaires. Nous leur enjoignons également de rechercher les précédents et, après s'être consultés, de nous adresser sans retard un rapport.

Que ce qui précède soit porté à la connaissance de tous, tant dans la capitale que dans les provinces de l'empire.

Respectez ceci.

A ce décret étaient annexées les dernières volontés de l'impératrice dictées par elle à son lit de mort et mises en style élégant, peut être même amplifiées par quelques habiles membres de l'Académie des Pinceaux (*'Hann linn*). Le style en est assez difficile et tout parsemé, comme le décret précédent d'ailleurs, de fleurs de rhétorique et d'allusions littéraires et historiques.

Dernières volontés de l'impératrice de l'est

« Les dernières volontés de l'impératrice Tseu ann, surnommée Loyale, Libérale, Bien portante, Heureuse, Intelligente, Aimable, Sérieuse, Vénérable, ont été les

¹ Chaque ministère a deux présidents ou ministres à sa tête ; un Mandchou et un Chinois (*y mann y 'hann*).

suivantes : « Malgré mon peu de mérite, j'ai reçu autrefois avec respect l'ordre de l'empereur Ouenn tsonġ chienn (Chienn fonġ ¹) de prendre place dans le gynécée impérial. Lorsque l'empereur Mou tsonġ y (T'onġ tché ²) reçut avec respect le gouvernement de l'empire il me traita avec la plus réelle piété filiale et mit tous ses soins à me faire plaisir et à m'entourer d'égards. Il était plein de respect et de sincérité pour moi. L'empereur actuel, qui a été appelé à lui succéder sur le trône, examinait tous les jours ma nourriture et venait quotidiennement m'offrir ses respects. Il sait de lui-même mettre en pratique la piété filiale. De plus, depuis son avènement, il n'a cessé de se livrer à l'étude afin d'augmenter son respect et d'accroître ses vertus. Mon cœur s'en réjouissait et bondissait de joie. Encore que récemment, vu la multiplicité et la difficulté des affaires ³, je ne cessasse du matin au soir de m'occuper du gouvernement le plus diligemment possible, j'étais heureuse d'entendre tout le monde vanter ma robuste santé, et j'espérais pouvoir jouir d'une plus longue vie et d'un bonheur plus durable.

« Le 9 du présent mois (7 avril) je fus soudainement indisposée. L'empereur était auprès de moi quand je pris des médicaments, et s'enquit de ma santé : il pria le Ciel pour que je me rétablisse rapidement. Tout à coup, le 10 (8 avril), la maladie s'est aggravée, et vers onze heures je sens mes forces m'abandonner peu à peu et je n'ai plus qu'un souffle.

« J'ai quarante-cinq ans et pendant près de vingt ans, étant une mère pour tout l'empire, les empereurs T'onġ tché et Kouanġ siu m'ont soignée tour à tour. A plusieurs reprises, d'heureux évènements ont eu lieu, et des titres honorifiques

¹ Ouenn tsonġ chienn est le *miaô haô* ou nom de temple, titre honorifique qui a été décerné à l'empereur Chienn fonġ après sa mort.

² Mou tsonġ y est le *miaô haô* de T'onġ tché.

³ Allusion au conflit russo-chinois qui vient de se terminer heureusement.

m'ont été décernés ¹. Qu'aurais-je eu de plus à désirer ? Mais je ne puis m'empêcher de penser à la douleur extrême que ma mort va causer à l'empereur. La personne de l'empereur intéressant tout l'empire, il faut qu'il s'efforce de surmonter sa douleur et qu'il considère les affaires de l'État comme plus importantes (que ma mort), afin de consoler respectueusement le cœur de l'impératrice Ts'eu chi, surnommée Loyale, Secourable, Bien portante, Soigneuse, Intelligente, Prévoyante, Sérieuse, Sincère, qui l'instruit et l'élève.

Que tous les mandarins civils et militaires de la capitale et des provinces s'occupent d'exercer leurs fonctions avec la plus grande diligence et qu'ils s'efforcent d'aider l'empereur à maintenir la paix dans l'empire. Mes mânes s'en réjouiront sincèrement.

Quant au deuil, que l'on agisse en conformité avec les précédents, mais que l'empereur le porte pendant vingt-sept jours seulement. Il ne faut pas négliger les grands sacrifices ni les sacrifices ordinaires ².

En outre bien que j'aie toujours été économe et simple pour servir d'exemple à tous ceux qu'habitent le palais, il ne faut pas, pour ce qui concerne les rites, agir avec trop d'économie. Quant aux vêtements et autres ornements dont on me revêtira après ma mort, on pourra à cet égard viser tant soit peu à l'économie, et s'épargner des dépenses inutiles. De la sorte, on pourra se conformer à mes désirs ordinaires. C'est pourquoi j'ai donné mes derniers ordres. Que chacun s'y conforme avec respect !

Le 11 avril au matin tous les murs de Péking étaient garnis de

¹ Ce sont les épithètes qui suivent son nom, telles que : Loyale, Libérale, etc.

² Les grands sacrifices sont les sacrifices au Ciel, à la Terre ; les sacrifices ordinaires sont adressés au Vent, à la Pluie, au Tonnerre, etc.

grandes affiches blanches ornées d'un sceau bleu ¹ : c'était la proclamation du *tçiéou meunn t'i tou*, général des neuf portes ², c'est-à-dire le général commandant la place, donnant communication au peuple d'un décret du cabinet des ministres (*neï ko*) au sujet du deuil. En voici la substance :

« Les femmes des mandarins du premier et du deuxième rang iront au palais se prosterner devant le cercueil de l'impératrice. — Les mandarins du premier et du deuxième rang ne pourront se marier pendant un an. Ceux au-dessous du quatrième rang pourront se marier au bout de cent jours. — Tous les mandarins porteront le deuil pendant vingt-sept jours ; les parents de l'empereur le porteront pendant vingt-sept mois ; durant le même laps de temps ils ne pourront se marier. — Les habitants et soldats ne se raseront pas la tête pendant cent jours ; il leur est également interdit de se marier avant l'expiration de ce délai. — Il est inutile que les femmes des mandarins chinois aillent au palais se prosterner devant le cercueil.

Cette proclamation donne l'explication du nombre infini de mariages, grands et petits, que l'on rencontra dans les rues de Péking dans l'intervalle séparant la mort de l'impératrice de l'ouverture du deuil public. Chacun se hâtait de prendre femme et de faire réjouissance, plaisir dont on allait être privé pendant quelque temps. Les loueurs de chaises nuptiales, de parasols, de pancartes étaient sur les dents. Seuls, les barbiers n'étaient pas fort contents : un chômage forcé de cent jours !

Les vêtements de deuil des fonctionnaires consistent en une robe de coton très mince qu'ils revêtent par-dessus leur *mang p'aô* ou robe de

¹ *Pai tché lann yun*.

² Le *tçiéou meunn t'i tou*, général des neuf portes (la ville tartare où se trouve le palais impérial a neuf portes), est en quelque sorte le gouverneur de Péking. On lui donne aussi le nom de *pou tçiunn tonġ linġ*, commandant de l'infanterie. Il a sous ses ordres deux *tsongġ pinġ*, colonels, qu'on appelle vulgairement *fou t'i tou*, sous-généraux.

cour ordinaire : ils sont fournis à chacun par le ministère dont celui-ci dépend. Un deuil de cette nature coûte pour tout l'empire huit millions de taels environ ¹. Tout le monde retire les franges rouges et les globules qui garnissent les chapeaux officiels. D'ailleurs, tout ce qui est rouge disparaît : les sceaux sont apposés en encre bleue ; les cartes de visite, d'ordinaire en papier rouge, sont en papier jaune clair appelé *mi chô*, couleur de la paille de riz ; de même le papier à lettres. Le titre et les colonnes de la Gazette de Pékin sont en bleu : les journaux de Changhaï parurent imprimés entièrement en cette couleur.

Le même jour (11 avril) cinq décrets relatifs à la mort de l'impératrice paraissaient dans la Gazette de Péking.

Le premier était de l'impératrice de l'ouest et ordonnait à Y 'houann, prince de Chounn (père de l'empereur), de porter le deuil pendant cent jours. Les *Rites* ne permettaient pas, en effet, à l'empereur de promulguer un décret relatif à son père.

Le second était de l'empereur et était ainsi conçu :

« Les maréchaux, vice-rois, gouverneurs, généraux de division et de brigade, majors, etc., de toutes les provinces, ont leurs fonctions à remplir, il est donc inutile qu'ils nous adressent des mémoires pour demander l'autorisation de venir à la capitale saluer le cercueil de l'impératrice. Qu'ils traitent seulement les affaires le mieux possible, qu'ils s'efforcent de bien exercer leurs charges, et qu'ils ne s'occupent pas de cérémonies inutiles.

Respectez ceci.

Par le troisième, l'empereur décidait que pendant une année entière, les vice-rois, gouverneurs de province, le maire de Péking, les inspecteurs de gabelle, les délégués aux passes de la Grande Muraille

¹ En comptant le tael au change de sept francs, cela fait cinquante-six millions de francs.

et les directeurs des manufactures impériales de soieries ¹ n'offriraient plus de productions locales comme les règlements l'exigent.

Par le quatrième, les deux médecins Tchéou tché-tchenġ et Tchouanġ chéou-hô, membres de l'Académie impériale de médecine, étaient privés de leurs globules. Ces médecins avaient soigné l'impératrice de l'est dans sa dernière maladie ; ils étaient ainsi punis de l'avoir laissée mourir. Ils portaient le globule de troisième classe (saphir).

Le cinquième décret ordonnait à un certain nombre de mandarins, tels que ceux chargés de régler les funérailles, les ministres et directeurs des ministères, les parents de l'empereur, de porter le deuil pendant cent jours : les autres hauts mandarins ne devaient le porter que pendant vingt-sept jours. Ensuite les vêtements de deuil devaient être livrés aux flammes.

Le 13 avril, la Gazette de Péking contenait le décret suivant :

Décret impérial reçu par le cabinet des ministres (*neï kô*)

« L'impératrice défunte Ts'en ann, surnommée Loyale, Libérale, Bien portante, Heureuse, Intelligente, Aimable, Sérieuse, Vénérable, a été une mère exemplaire pour tout l'empire ; elle nous a toujours adressé des paroles affectueuses, et donné des instructions pour gouverner ; elle a répandu la félicité dans l'empire ; pleine de mérites et jouissant d'une excellente renommée, elle a dépassé de beaucoup les femmes des temps les plus reculés. Elle vient de s'envoler au loin comme un Génie (de mourir). Notre cœur en est excessivement affligé et ne peut absolument plus être à son aise. Ayant examiné avec soin les rituels, nous avons vu qu'il fallait lui donner un titre posthume afin de manifester notre respect extrême (pour elle), En conséquence, nous

¹ Ces manufactures sont dans la Chine méridionale : il y en a une très importante à Nanking.

Miscellanées chinois

ordonnons que les grands chanceliers et fonctionnaires inférieurs se réunissent pour examiner sa vie entière avec diligence et respect, et nous adresser un rapport.

Respectez ceci.

Les grands chanceliers se hâtèrent de se concerter et de délibérer et, plusieurs jours après, ils adressèrent à l'empereur un rapport (qui n'a pas été publié), où ils narraient la vie de l'impératrice défunte, ses belles et louables actions, et faisaient son éloge. Six jours après la promulgation du précédent décret, c'est-à-dire le 19 avril, le cabinet des ministres recevait le rescrit suivant :

« Nous songeons avec respect à la vertu de l'impératrice défunte ¹, vertu profonde et vaste, à son humanité et à son affection pour tous, à ses qualités excellentes et à sa louable conduite envers son époux : il ne nous est pas possible de faire son éloge complet. Encore qu'elle se soit envolée au loin comme un Génie, sa renommée n'en survivra pas moins éternellement.

Les grands chanceliers et autres fonctionnaires (que nous avons chargés de ce soin) viennent de proposer avec respect et diligence qu'on décerne à l'impératrice un titre posthume. Comme nous pensons constamment à l'amour maternel qu'elle a eu pour nous, nous avons décidé de conserver six des dix surnoms (qu'elle portait de son vivant) et nous lui avons donné le titre posthume de : *Impératrice Chienn* ², *pleine de piété filiale et de chasteté, Tranquillité affectueuse, Bien portante, Heureuse, Aimable, Vénérable, Modèle de l'empire, Secours des empereurs*, pour transmettre d'une manière éclatante ses vertus jusqu'à la postérité la plus reculée, et montrer le respect immense que nous avons pour elle. L'empire tout entier la respectera uniformément, et tout

¹ Nous supprimons ici les titres honorifiques qu'on a vus plus haut.

² *Chienn* est le troisième mot du *miaô 'haô* de son mari (Ouenn tsonġ *chienn*).

Miscellanées chinois

le monde verra quelle importance nous attachions à lui donner un titre posthume.

Quant aux cérémonies qui doivent être accomplies, que le ministère compétent examine les règlements établis et m'adresse un rapport à ce sujet.

Respectez ceci.

Le cercueil de l'impératrice devant être déposé quelque temps dans un édifice appelé *Kouann tō tienn* (salle où l'on contemple les vertus des *défunts*) qui est situé derrière le *Meï chann* ou Montagne de charbon ¹, les ponts et chaussées et le génie militaire chinois furent invités, sur ces entrefaites, à réparer les boulevards conduisant du palais impérial à la Montagne et enseignant cette dernière. Durant quelques jours, on vit à cet endroit un spectacle assez curieux : des régiments entiers nivelaient la partie élevée des boulevards, d'ordinaire pleine d'ornières et de casse-cou, et tassaient la poussière également ; ils avaient établi leur campement de chaque côté sur les parties basses. On repeignait en même temps en rouge les murs fendus qui entourent la montagne de charbon, ainsi que ceux des maisons voisines devant lesquelles le cortège devait passer. Il n'est pas étonnant que les rues et boulevards de la capitale soient en si mauvais état, puisque l'on attend la mort d'un empereur ou d'une impératrice pour les réparer. Encore ne s'occupe-t-on que de ceux par où le cortège doit passer.

Le 18 avril, le cercueil fut transporté en grande pompe au *Kouann tō tienn* ou il doit être couvert de quarante-cinq couches successives de laque (*sseu ché ou taô ts'i*) ; ce n'est qu'après qu'on pourra le diriger sur l'endroit où sont les tombeaux de la famille régnante ² : or, comme une couche de laque ne peut être apposée que quand la précédente est

¹ La Montagne de charbon est située à une portée de flèche du palais impérial, au nord de celui-ci et vis-à-vis de la porte *Chenn vou*. Elle est couverte de pavillons et d'arbres. Son nom viendrait « de ce qu'elle serait formée de charbon fossile, pour servir d'approvisionnements en fait de combustibles dans le cas où la ville serait assiégée. »

² Les *tong ling* ou sépultures des empereurs de la dynastie tartare sont situées à quelques jours de Pékin près de la ville de Tsounn 'houa (lat. 40° 11', long. 117° 53').

Miscellanées chinois

totallement sèche, et qu'il faut dix-sept jours en moyenne pour arriver à ce résultat, le cercueil doit donc rester un certain laps de temps au Kouann t'ou tienn. En attendant, l'empereur, les princes du sang, les hauts dignitaires viennent faire le *ko t'éou*, c'est-à-dire se prosterner neuf fois devant lui. Le vice roi Li 'Hong-tchang, de la province de Tchéli où se trouve la capitale, vient d'arriver à Péking pour accomplir les mêmes cérémonies.

@

XVIII

ANECDOTES du temps de la dynastie mongole ¹

@

I. Parvenir aux honneurs grâce à sa femme

Vers la fin de la dynastie des Song², Tch'enġ Hong-tġin avait été enlevé (par les Mongols) et était esclave dans la maison de Tchanġ, *Ouann 'hou* ou préfet de Tann tġiaô de Chinġ yuann (province du Chann si). Un jour Tchanġ amena chez lui une fille appartenant à une famille de fonctionnaires, nommée X, qui avait aussi été enlevée, et la donna en mariage à Tch'enġ. Ils étaient mariés depuis trois jours quand la femme dit en secret à son mari :

— Tu as de telles capacités et une telle tournure que tu ne dois pas rester longtemps en service chez autrui : que ne songes-tu à fuir ? Est-ce que c'est par plaisir que tu restes esclave ?

Le mari soupçonnant que Tchanġ voulait le mettre à l'épreuve, alla lui répéter ce que sa femme venait de dire : Tchanġ ordonna de donner la bastonnade à cette dernière. Trois jours après, celle-ci dit encore à son mari :

— Si tu pars, tu arriveras certainement à une haute position ³ ; sinon, tu seras toujours esclave.

Tch'enġ eut encore plus de soupçons et rapporta de nouveau cette parole à Tchanġ : celui-ci ordonna de chasser la femme, puis de la

¹ Extraites du *Tchouô keng lou*, recueil de morceaux divers écrits par T'aô Tsonġ-y vers la fin de la dynastie des Yuann ou Mongols. On y trouve des renseignements intéressants sur l'histoire des Mongols, sur les mœurs, la littérature, la médecine et la peinture de l'époque. On trouve au livre XXIV une liste de médecins célèbres qui ont vécu sous chaque dynastie, depuis le règne des *Sann houang* ou trois empereurs jusques et y compris la dynastie des Song. L'ouvrage a trente tġuann ou livres.

² Les Song ont régné de 960 à 1295.

³ Litt. tu deviendras un grand ustensile (*tch'enġ ta tġ'i*).

vendre à un habitant de l'endroit.

Sur le point de s'en aller, la femme de Tch'enġ échangea une de ses pantoufles contre un des souliers de son mari et dit en pleurant :

— A un moment donné, nous pourrons nous retrouver grâce à ceci ¹.

Plus tard, Tch'enġ eut des remords et s'enfuit : il retourna vers les Songġ. Il avait alors dix-sept ou dix-huit ans. S'étant montré capable, il obtint une charge publique. Lorsque les Mongols se rendirent maîtres de l'empire, Tch'enġ était *Ts'ann tché tcheng cho* (sorte de trésorier général) de la province de Chann si. Plus de trente années s'étaient écoulées depuis qu'il était séparé de sa femme : se souvenant des bons sentiments de celle-ci, il ne s'était pas remarié.

A cette époque, il envoya quelqu'un porteur de la pantoufle et du soulier prendre des informations sur elle à Chinġ yuann. Celui qui l'avait achetée répondit :

— Cette femme est en effet venue chez nous ; elle travaillait avec ardeur ; elle ne se déshabillait jamais la nuit pour dormir, mais tournait le rouet jusqu'au matin. Honnête comme elle était, je n'essayai pas d'avoir de rapports avec elle. Ma femme, étonnée de sa conduite, la traita comme sa fille. Au bout de six mois environ, ayant remboursé le prix qu'elle avait coûté au moyen des vêtements qu'elle avait faits, elle demanda à se faire bonzesse. Ma femme lui donna quelque argent pour qu'elle pût mettre son projet à exécution. A présent elle habite au sud de la ville, dans tel monastère.

L'envoyé de Tch'enġ s'y rendit pour la chercher et entra (dans le temple) sous prétexte d'y faire sécher des vêtements, puis il laissa tomber à dessein le soulier et la pantoufle. A cette vue, la bonzesse demanda au porteur d'où il venait.

¹ Litt. à un moment tenant ceci mutuellement nous reverrons.

— Mon maître Tch'enġ m'envoie chercher sa femme, répondit ce dernier.

La bonzesse exhiba l'autre soulier et l'autre pantoufle et les compara (avec ceux qu'avait apportés l'envoyé), Aussitôt celui-ci la salua en disant :

— Vous êtes ma maîtresse !

— Le soulier et la pantoufle, répondit la bonzesse, ayant servi à ce que je désirais, c'est fini. Retourne vers M. Tch'enġ et porte mes compliments à sa femme.

Elle ne voulut plus sortir de nouveau ; l'envoyé eut beau dire que Tch'enġ ne s'était pas marié, la bonzesse fut inflexible ¹.

Ayant appris ce qui s'était passé, Tch'enġ adressa une dépêche au gouverneur de la province pour qu'il envoyât un courrier au magistrat de Chinġ yuann. Celui-ci (en conformité avec les ordres qu'il avait ainsi reçus) prépara un cortège nuptial selon les rites et détacha un de ses subalternes, Li K'ô-fou, pour accompagner et escorter les voitures jusqu'au Chann si où Tch'enġ et sa femme furent de nouveau réunis.

II. Deux époux mourant par piété filiale

Tou Yéou-kaï, surnommé Yanġ-fou, originaire de Tġianġ ynn (province du Tché tġianġ), donnait des leçons chez lui à quelques disciples. Sa femme contribuait aux besoins du ménage en faisant des cordes de chanvre. Dans les années T'ienn-li ², il y eut une grande famine à l'ouest de la province du Tché tġianġ : le prix du riz s'élevait de jour en jour. Les élèves se dispersèrent. Les deux époux se virent près de mourir de faim. Le frère de la femme les exhorta, à plusieurs reprises, à couper les arbres qui ornaient les tombes (de leurs ancêtres), et à vendre leur terre afin de prolonger quelque peu leur existence. Yanġ-fou fut inflexible et ne voulut pas y consentir. Peu après il voulut ramener sa femme dans leur hameau natal : celle-ci lui dit :

¹ Elle voulait sans doute que son mari vînt la chercher en grande pompe.

² 1328-1330.

— Puisque tu as une si grande piété filiale, est-ce que moi je n'en aurais pas aussi ? Il vaut mieux ne pas manger de tels grains,

et, s'appuyant l'un sur l'autre, ils moururent.

3. Les trois religions de la Chine

'Houeï konġ, fils de Po-mbu-lou-tch'onġ, du temps qu'il était 'Hann linn ¹, expliquait un jour un texte à l'empereur. Quand il eut fini, ce dernier lui demanda :

— Quelle est la plus estimable des trois religions ?

— La religion du Bouddha est comme l'or jaune, répondit le lettré ; la doctrine du Taô, comme le jade blanc ; celle de Confucius, comme les cinq sortes de céréales ².

— S'il en est ainsi, reprit l'empereur, la doctrine de Confucius est celle qui est la moins considérée ?

— Si l'on n'a pas de jade blanc ou d'or jaune, répliqua son interlocuteur, on peut s'en passer : mais peut-on en ce monde passer un seul jour des cinq sortes de céréales ?

L'empereur fut très content (de cette explication).

@

¹ Membre de l'Institut ('*hann linn* « forêt de pinceaux »).

² Les cinq sortes de céréales sont : le chanvre, le millet, le blé, le riz et les haricots.

XIX

APOLOGUE

Le renard qui emprunte la force du tigre ¹

@

Chuann, roi de Tçinǵ, demanda un jour ses ministres :

— J'ai entendu dire que les pays du nord redoutaient Tchao Chi-chué ; quelle en est la raison ?

Les ministres gardèrent le silence. Enfin (l'un d'eux), Tçianǵ y, répondit :

« Un tigre pourchassait tous les animaux dans le dessein de les dévorer. Il rencontra un renard qui lui tint ce langage :

— Vous n'oserez pas me manger, car la Divinité m'a mis à la tête de tous les quadrupèdes ; si vous osez le faire, vous enfreindrez ses ordres. Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, je vais marcher devant vous et vous allez me suivre. Vous verrez si à ma vue, les animaux seront assez audacieux pour ne pas me faire place. »

— Soit, répliqua le tigre,

et il marcha de compagnie avec le renard. A la vue du tigre, tous les animaux s'écartaient du chemin : le tigre ne savait pas qu'ils s'éloignaient par crainte de lui, et crut qu'ils avaient peur du renard.

Or maintenant, ô roi, votre royaume a mille li d'étendue ; Tchaô Chi-chué commande à des millions de soldats : voilà pourquoi on le redoute. En réalité, ce n'est pas lui-même que

¹ Extrait du *Tchann kouo ts'o*, Stratagèmes des États belligérants. [[Voyez ci-dessus.](#)]

Miscellanées chinois

l'on craint, mais bien vos soldats de même que les animaux redoutaient le tigre (et non pas le renard) ¹.

@

¹ C'est à cet apologue que se réfère l'expression '*Hou tçia 'hou ouei*', le renard qui emprunte (le caractère *tçia*, vulgo faux, est ici pour *tsié*, emprunter) la force du tigre, appliquée à des personnes qui par elles-mêmes n'ont aucune puissance, mais se servent de celle d'autrui pour effrayer ou forcer quelqu'un à faire quelque chose. Les Chinois l'appliquent aux *ya yi* sbires ou satellites des *ya men* (prétoires), qui ne sont rien par eux-mêmes, mais que l'on redoute parce qu'ils se prévalent du pouvoir de leur mandarin.

XX

Une excursion à la ville de Song kiang
(Fragments d'une relation de voyage dans la province du Kiang sou)

@

... Le lendemain matin, au petit jour, nous sommes réveillés par un branle-bas général ; des cris et des jurons se mêlent à un bruit de pas précipités et de chaînes secouées : notre équipage lève l'ancre et largue les amarres. Bientôt notre bateau glisse sur le canal, oscillant légèrement sous les coups répétés du *you lǒ*.

Nous mettons le nez à la fenêtre : la pluie a cessé depuis quelque temps déjà ; le ciel est tout balayé, sauf un ou deux nuages argentés qui s'enfuient à l'horizon ; le soleil d'octobre commence à darder ses rayons sur les maisons du bourg et à sécher peu à peu les toits lavés par la pluie. La campagne a un nouvel aspect : elle est fraîche et belle. Au soleil levant, les gouttes de pluie restées sur les feuilles, les fleurs à demi ouvertes et les brins d'herbe, semblent autant de perles brillantes. Le réveil de la nature, accompagné des modulations harmonieuses des oiseaux cachés dans le feuillage humide, est des plus charmants. Tout annonce un belle journée.

Malgré l'heure matinale, le canal que nous suivons est déjà sillonné de barques et de jonques de toutes sortes : les unes transportent des voyageurs, les autres de la paille de riz, du fumier ou des balles de coton. A chaque instant les *lô da* se crient à pleins poumons pour éviter des abordages, *pè sô, tè-sô*. Ces deux mots sont la prononciation locale de *pann-chaô* et *t'ouei-chaô*, *poussez à gauche, poussez à droite*, équivalents de *passez à bâbord* et *passez à tribord*. Souvent, deux barques se frôlent de très près : une gaffe ou une natte tombe à l'eau, ou bien encore un ballot ou une hotte de paille perd son équilibre et menace de choir dans l'onde bourbeuse. On n'entend alors, aussi longtemps que les bateliers sont en vue, que cris, jurons, malédictions : mais ne craignez rien, malgré leurs gestes véhéments,

leurs yeux féroces et leurs paroles acerbes, les bateliers n'en viendront jamais aux mains ; ils se contenteront de crier d'autant plus fort qu'ils seront plus éloignés l'un de l'autre.

Bientôt nous quittons le canal que nous avons suivi depuis notre départ de Changhaï, pour en prendre à gauche un plus petit qui conduit à Song̃ kiañ fou, chef-lieu du département où se trouve situé Changhaï.

En chemin, nous voyons sur la rive deux buffles que guide, à l'aide d'une corde passée dans leurs naseaux, un enfant de dix ans. A notre aspect (nous étions alors à l'avant du bateau), ces animaux, reconnaissant des étrangers, froncent le nez en reniflant et nous regardent d'un air peu rassurant. Une telle rencontre n'est quelquefois pas sans danger. Des résidents de Changhaï, en effet, se promenant paisiblement dans les champs ont été plusieurs fois chargés par ces animaux indignés sans doute de voir leur sol foulé par des diables occidentaux.

Les maisons de plus en plus nombreuses éparses le long du canal annoncent l'approche de Song̃ kiañ ; le canal se rétrécit peu à peu et devient tortueux. Nous passons sous plusieurs vieux ponts où la mousse perce entre les pierres disjointes, et nous entrons enfin dans la ville par la poterne d'eau de la Porte de l'Est. Ici, c'est tout au plus si le passage est suffisant pour un petit bateau comme le nôtre. Le canal continue dans la ville même et se ramifie en plusieurs branches : il est enfermé entre deux rangées de maisons bâties, les unes sur des pilotis de bois, les autres sur des assises en pierres de taille. La plupart sont ornées de balcons, en bois vermoulu qui menacent à chaque instant de tomber sur la tête des passants.

D'une de ces maisons s'échappent des causeries, des rires, des chants : voici une jeune beauté indigène bien fardée, les joues rouges de cinabre, les sourcils peints en arc, une fleur dans les cheveux ; les oreilles fléchissant sous de larges boucles, le bras demi-nu ceint d'un bracelet tordu ; elle fait une apparition à la fenêtre et, tout en bourrant une pipe à eau, jette sur nous un regard curieux à demi voilé par ses longs cils. Plus

loin, des enfants jouant sur un escalier de pierre au pied duquel leur mère lave le riz destiné au repas du matin, s'écrient à notre vue :

— *Na kō yenn !* (un étranger, un homme des pays extérieurs).

Heureux encore de ne pas nous entendre appliquer l'épithète malsonnante de *yung koueï tse*, diable étranger !

Dans tous les pays d'Orient les Européens sont le point de mire d'épithètes plus ou moins agréables : au Caire, on leur jette à la face l'expression de *khinzir*, nom arabe de l'animal « habillé de soie », et les enfants leur lancent des pierres ; les Chinois vous traitent avec mépris de *Koueï-tse* « diable » ; *Yanġ koueï-tse* « diable étranger », *Yanġ pô-tse* « vieille femme (mégère) étrangère ». On n'est généralement affublé de ces surnoms que dans les villes et bourgs populeux où la canaille élit d'ordinaire domicile. Le peuple de la campagne est moins hostile aux étrangers, il est plus doux, plus poli, plus enfantin. Si l'étranger parle un peu chinois, s'il sait respecter les croyances, les mœurs et coutumes du paysan, il sera partout bien traité : on l'appellera, comme cela nous est arrivé bien souvent pendant nos excursions dans le sud, *Yanġ sié-seng* « Monsieur l'Européen » ; on le recevra avec amabilité, on lui offrira tasse de thé, pipe, tabac, fruits, et on le comblera de prévenances.

Par intervalles sort d'une fenêtre une longue perche de bambou pliant sous le poids de linge nouvellement lavé qui sèche au soleil. Comme ces perches obstruent quelque peu le passage, le *lôdu*, de sa voix de fausset, crie aux propriétaires de se hâter de les retirer s'ils ne veulent pas voir leur linge enlevé par le bateau. A un moment donné, l'un d'entre eux n'arrive pas à temps et voit notre mât, tout abaissé qu'il est, arracher de la perche un pantalon de toile bleue et l'entraîner dans sa course ; cris et injures du propriétaire. Notre petite batelière saisit le pantalon et le lance dans la direction de la fenêtre, mais pas avec assez de force : le vêtement tombe dans la vase du canal. Notre bateau ne s'arrête pas pour si peu : le propriétaire furieux quitte vivement la fenêtre et un instant après nous l'apercevons de loin, debout sur le bord du canal, tenant d'une main son « indispensable », et de l'autre nous montrant le poing ; il vomit contre nous un torrent d'injures.

Miscellanées chinois

Nous voici au pied de l'église catholique : nous faisons halte pour la visiter. C'est un édifice peu élevé, très propre, bien entretenu, orné d'images à couleurs voyantes. derrière est une école où quelques enfants s'appliquent à manier le pinceau sous l'œil d'un vieux lettré. Pour l'instant, le missionnaire est allé faire une tournée dans le voisinage : il n'y a là qu'un prêtre chinois qui nous guide dans les diverses constructions. Sur le parvis nous faisons une rencontre qui nous touche : c'est celle d'un petit chien noir européen appartenant au missionnaire. A notre vue, reconnaissant des vêtements qui lui rappellent son pays, il bondit au devant de nous en manifestant une joie extraordinaire : il ne nous quitte plus un seul moment et nous accompagne en gambadant jusqu'au bateau.

Nous continuons notre route, mais non loin de là, près du « Pont du Bonheur tranquille », nous sommes obligés de jeter l'ancre : un obstacle nous empêche d'aller plus loin. Le canal, à peine assez large pour laisser passer un bateau, est bouché sous l'arche par une toue chargée de fumier, qui, tout à fond plat qu'elle est, s'est embourbée et ne peut démarrer. Il faut qu'elle attende la prochaine marée pour pouvoir avancer. Derrière nous s'arrêtent bientôt d'autres jonques, puis d'autres encore, absolument comme dans une des rues les plus fréquentées de Paris, alors que se produit un embarras de voitures. En Chine, les bateliers ne s'inquiètent pas pour si peu : qu'ils arrivent aujourd'hui ou demain, peu leur importe. Ils ne sont jamais pressés. Du reste, du petit au grand, dans les affaires les plus graves aussi bien que dans les bagatelles, tout se fait dans cet étrange pays avec une sage lenteur : le *festina lente* d'Horace pourrait être à bon droit la devise du peuple chinois.

Ce retard n'affecte en rien nos projets, puisque nous devons faire halte un peu plus loin pour visiter la ville. Tout en déjeunant ¹, nous nous préparons à cette excursion en parcourant la « Description

¹ Nous avons passé la nuit au bourg de Sseu king « les quatre chemins » à une journée de Changhaï.

officielle du département de Song kiang » ¹, rédigée et publiée par ordre impérial, et nous en extrayons les détails suivants :

Département de Song kiang

Aspect. L'eau des cours d'eau est bourbeuse au fond, mais claire à la surface. Les montagnes sont petites, mais d'un aspect pittoresque. Le département est adossé à la mer et s'appuie sur le Yang tsé. Les champs y sont planes et produisent d'excellentes récoltes.

Mœurs des habitants. Les lettrés s'adonnent avec ardeur aux études ; le peuple pratique l'humanité. Les lettrés et fonctionnaires y sont très convenables et ressemblent à ceux des pays de Tchéou et de Lou (qui ont vu naître Mencius et Confucius).

Les hommes s'adonnent diligemment aux travaux des champs, les femmes s'occupent avec ardeur du tissage. Les habitants tirent de grands profits des poissons et du sel que produit le département.

Ville de Song kiang. Les murs de la ville ont neuf *li* environ de circonférence : les fossés qui les entourent ont dix *tchang* de largeur ². Les murailles ont été augmentées dans les premières années de la dynastie des Ming ³ et réparées vers le milieu du règne de K'ang chi ⁴. La ville a quatre portes.

Administration. A la tête du département de Song kiang est un *tché fou* ou « préfet ». Il a sous ses ordres deux *t'ong pann* « assistants » ; l'un est chargé de percevoir les produits de la douane, l'autre s'occupe de veiller à tout ce qui concerne le tribut en nature (grains) envoyé annuellement à Péking ; un *tchiaô chéou* « recteur d'Académie », qui surveille les études (il a vingt-cinq établissements d'instruction publique à Song kiang seulement) ; un *tché ché* « inspecteur des gabelles » et un *tjing li* « commis principal »

¹ Le titre chinois de cet ouvrage est : *Song kiang fou tché*.

² Le *li* est de 567 mètres ; le *tchang* ou toise vaut dix pieds chinois, c'est-à-dire 3,15 m.

³ La dynastie des Ming a régné de 1368 à 1616.

⁴ L'empereur K'ang chi, le Louis XIV de la Chine, monta sur le trône en 1662 ; il mourut en 1723.

Miscellanées chinois

La ville et le département de Song kiang ont produit quantité d'hommes célèbres dans les lettres, les armes et les arts ; leurs faits et gestes occuperaient des volumes. La description officielle contient toutes leurs biographies. On y trouve des histoires plus ou moins fantastiques, comme celle par exemple d'un peintre illustre de l'antiquité, nommé Kou k'ai, dont les descendants s'établirent à Song kiang et y acquirent un grand renom. Cet artiste avait peint un jour sur un mur un dragon magnifique qui se déroulait avec grâce au sein de nuages amoncelés, mais il ne lui avait pas mis d'yeux. Un de ses amis vint le voir et s'en étonna : sur ses instances, le peintre ajouta un paire d'yeux étincelants, mais, le lendemain, quand il revint voir son œuvre, le dragon avait disparu ; il s'était envolé pendant la nuit...

Outre les productions communes à toute la province du Kiang-sou, le département de Song kiang produit le fameux poisson *lou* (*lou yu*) si souvent cité par les poètes chinois. Ce poisson est appelé vulgairement le *lou* à quatre ouïes, parce qu'il a quatre de ces appendices ; le *lou* des autres parties de l'empire n'en a que deux. On le trouve, paraît-il, dans les cours d'eau du département, mais surtout dans le Vou Song kiang, durant les septième et huitième mois (août et septembre) ; il a, dit-on, un goût excellent qui le fait rechercher par les plus gourmets. Les annales de la dynastie des 'Hann (IVe siècle de notre ère) disent : « Ce qui est difficile à trouver, c'est le *lou yu* de Song kiang. » Sous la dynastie des Soueï (VIIe siècle de notre ère), le département en offrit à l'empereur. Les poètes parlent souvent de ce poisson : le célèbre Sou Tong-pô (XIe siècle) a dit dans une de ses poésies :

Aujourd'hui, au coucher du soleil,
J'ai levé mon filet et trouvé un poisson.
Large était sa bouche et fines ses écailles ;
Il ressemblait au *lou yu* de Song kiang.

Un autre poète de la dynastie des T'anġ (VIIIe siècle), qui est comme le siècle d'Auguste, en Chine, s'est écrié :

Je désire goûter au *lou yu* qui rougit les baguettes !

Les équivalents scientifiques donnés au *lou yu* par M. Perny

Miscellanées chinois

(Supplément de son dictionnaire français-chinois, ichtyologie) sont : *percalabrax spinolutus* ou *pœcilonutus* ; *sciæna lucida* ; *phocæna alba*. En somme, le *lou yu* est une sorte de perche.

De tout temps, la ville de Song kiang a été un centre littéraire important ; elle a vu naître un grand nombre d'illustres écrivains, et, comme nous l'avons dit plus haut, elle possède encore aujourd'hui dans ses murs vingt-cinq établissements d'instruction publique. C'est à Song kiang que l'on parle le plus purement le dialecte de la province du Kiang-sou, dialecte qui s'écarte assez de la langue mandarine ou commune, mais n'en diffère pas absolument comme ceux de Canton ou du Fo kien. Il y a en Chine, ainsi que l'on sait, une langue parlée dans tout l'empire par les lettrés et mandarins (d'où le nom de langue mandarine), et autant de dialectes qu'il y a de provinces, de départements, presque même de districts. Un auteur chinois a dit avec raison : « Les habitants d'un district ne comprennent pas le langage des habitants d'un autre district. Bien plus, ajoute-t-il, je dirai même que dans un district, les voisins ne s'entendent pas toujours entre eux.

Dans le premiers temps de notre séjour dans le sud de la Chine, il nous est arrivé de parler à des paysans ou à des gens illettrés le mandarin du nord, le plus pur pékinois : nous n'en obtenions jamais d'autre réponse que :

Fé tong koué ko kou oua, c'est-à-dire : « je ne comprends pas la langue de votre pays. »

Ils se figuraient, les malheureux, que nous leur parlions français ou anglais !

Le dialecte du Kiang-sou diffère de la langue mandarine, non sous le rapport de la grammaire ou de la syntaxe, mais par la prononciation et les idiotismes ; il y a de plus un certain nombre de mots qui lui sont propres. Voici les principaux points de dissemblance qui existent entre eux :

1° Les finales mandarines en *n* sont généralement élidées : on dit *t'ié* pour *t'ienn* « ciel ». Quelquefois l'*n* finale se prononce *in* : ainsi *dain* (comme le mot français *daim*) pour *tann* « œuf ».

2° L'*h* mandarine aspirée au commencement des mots disparaît : *onġ* pour '*hong* « rouge ».

Dans ce dialecte, souvent l'*o* mandarin est remplacé par l'*a*, l'*f* par le *v*, le *t* par le *d*, le *p* par le *b*, et ainsi de plusieurs autres lettres : on dit *k'â*, *vanġ*, *deu*, *bi*, pour *k'ô* « hôte », *fanġ* « maison », *t'éou* « tête », *p'i* « peau ». Il n'y a pas à cet égard de règle générale ; l'usage apprend seul quels sont les mots où les lettres changent ainsi. Notons encore que le *tch* fait place au *ts*, le *ts* au *z*, le *j* à *y* ou à *ni* (*yenn* pour *jenn* « homme », *niô* pour *joô* « viande »), le *ch* à l'*s*, etc.

4° Certains mots sont propres à ce dialecte : *sâ* « quoi ? quel ? » ; l'interrogative *va* qui équivaut au mandarin *mô*, etc.

5° Les filiales en *éou* et *aô* sont généralement transformées, les premières en *eu* (prononcé comme dans heure : *deu* « tête », *leu* « étage »), les secondes, en *ô* (*siô* « petit », *hô* « bon »).

Le dialecte parlé dans la province du Kiang-sou est, à peu de chose près, partout le même sauf quelques différences locales que seul un long séjour dans cette partie de la Chine peut permettre de discerner.

... Après déjeuner nous descendons à terre pour explorer la ville. A notre droite est un vieux *yamen* (« prétoire »), tout en ruines : les portes sont déchiquetées, le toit et les murs jonchent le sol de leurs débris, la plupart des colonnes ornées d'animaux fantastiques sont rongées par la vermine, l'herbe touffue pousse entre les dalles disjointes ; une colonie de corbeaux a élu domicile dans les arbres du jardin. C'était là, lors de l'occupation de la ville par les rebelles, en 1861, le quartier général d'un de leurs rois ou princes célestes. Saccagé, d'abord par les hommes à longs cheveux ¹ eux-mêmes, puis, après la prise de la ville, par les troupes impériales victorieuses et avides de pillage, il est resté depuis vingt ans dans l'état où celles-ci l'ont laissé.

¹ On appelait les rebelles *tch'ang maô* « hommes à longs cheveux », à cause de la longue chevelure qu'ils avaient laissée pousser pour protester contre l'usage tartare de se raser la tête et de ne garder qu'une queue. Sous les Ming les Chinois portaient toute leur chevelure. La queue fut imposée par les Tartares aux Chinois vaincus. Les rebelles, qui prétendaient soutenir une cause purement chinoise, avaient abandonné cet ornement dès le début.

Miscellanées chinois

D'ailleurs il y a plus de seize ans qu'elle a été domptée, cette terrible rébellion des T'aï p'ing qui ensanglanta les plaines de la Chine centrale, faillit détrôner la dynastie tartare et particulièrement dévasta la belle et fertile province du Kiang-sou, et cependant, partout on voit les traces du passage de ces bandes indisciplinées et des troupes impériales. Dans toutes les villes de la province, les soldats des deux partis ont laissé des ruines qui sont aujourd'hui encore le témoignage d'un vandalisme effroyable. Nanking, entre autres, autrefois capitale de l'empire, puis celle d'une vice-royauté, ville naguère florissante, riche, populeuse, est aujourd'hui dépeuplée, complètement ruinée, et l'on peut chasser dans l'enceinte même de ses fortifications.

A notre gauche, mais à quelque distance du canal, s'élève le *yamen* du Tché fou ou préfet de Song kiang. Tout, en Chine, se faisant selon des règles immuables qui acquièrent d'autant plus de force qu'elles sont plus anciennes, il s'ensuit que les *yamen* sont bâtis à peu près sur un plan unique. Toujours les mêmes petites constructions parallèles ou perpendiculaires les unes aux autres, les mêmes salles, les mêmes cours. Il n'y a de plus à noter ici que la grande porte monumentale surmontée d'un pavillon sur le fronton de laquelle on lit : *téou meunn* « porte principale ». Nous oublions : un objet curieux, suspendu à la porte du *yamen*, attire nos regards : une vieille paire de bottes chinoises dans une cage de bois. C'est le souvenir laissé, lors de son départ, à ses anciens administrés, par le dernier magistrat, promu récemment au grade de *tao t'aï* ou « intendant de circuit ». D'après la coutume chinoise, lorsqu'un fonctionnaire qui a bien administré et a su s'attirer l'amour de la population a été nommé à un grade supérieur, et qu'il est près de résigner ses anciennes fonctions, les notables et lettrés de l'endroit viennent lui offrir en corps un parasol ou dais en satin rouge portant en caractères dorés les noms des donateurs : c'est le *ouann ming vann* « ombrelle des dix mille noms ». On lui présente aussi une pancarte ornée de deux caractères *tõ tchenǵ* « vertueux gouvernement », puis, au son des instruments, on le conduit respectueusement hors du *yamen* à la porte duquel il laisse une de ses paires de bottes, une vieille paire naturellement. Quelquefois un dîner

d'adieu, accompagné d'une représentation dramatique, est donné en son honneur.

La vue de ces bottes nous remet en mémoire une plaisante anecdote chinoise. Un jour, deux frères allèrent pour la première fois au chef-lieu de leur district pour y acquitter leurs impôts ; ils passèrent par un carrefour où se trouvaient plusieurs cages en bois dans chacune desquelles était suspendue une tête fraîchement coupée.

— Quelles sont ces têtes ? demanda le plus jeune des frères à son aîné.

— Ce sont, répliqua celui-ci, les têtes de plusieurs brigands que l'on a exposées ainsi pour servir d'exemple aux populations.

Arrivés devant la porte du *yamen* du magistrat, les deux frères y virent une cage contenant une paire de bottes. C'était celle que le précédent magistrat avait laissée en partant. Le frère cadet ignorait cet usage.

— Voilà sans doute, dit-il, les pieds mêmes de ces brigands dont nous venons de voir les têtes !..

Au delà de la grande porte, dans une rue boueuse et glissante, se tient le marché de la ville : une foule serrée et tumultueuse va d'étalage en étalage. Chaque acheteur porte autour du cou un collier de sapèques dont il détache quelques pièces à chaque achat, et tient à la main une balance pour peser la marchandise. Les marchands chinois n'inspirent pas la confiance à leurs propres concitoyens : ils ont, a-t-on dit, trois sortes de balances ; une forte pour acheter, une légère pour vendre et une juste pour ceux qui sont sur leurs gardes. Le besoin de tromper est tellement dans le caractère des Chinois que ceux-ci se volent entre eux : c'est à qui sera le plus adroit à faire tomber son semblable dans un piège. Le vol était permis à Lacédémone, la friponnerie est tolérée en Chine.

Vis-à-vis de l'église catholique, de l'autre côté du canal, est le *tch'eng houanġ chenn miaô*, temple du dieu tutélaire de Song kiang. Ce

dieu (chaque cité a le sien) est Oueï linġ konġ. Nous entrons dans l'enceinte. Un premier autel, orné de quelques statues de mandarins à l'aspect terrible, se présente à nous. Derrière est le sanctuaire. Justement des paysans arrivent porteurs de paquets de petits lingots en papier argenté qu'ils vont faire brûler devant l'image du dieu. Voici venir le sacristain en guenilles qui ouvre la porte et les introduit. Nous pénétrons à leur suite. Après avoir traversé une longue cour, nous avons enfin devant nous le véritable autel sur lequel s'élève la statue dorée du dieu tutélaire de Song kiang. De chaque côté, quatre effrayants mandarins, illustres héros de bois peint, semblent lui faire escorte ; au pied de l'autel, un grand brûle-parfums ; devant, un coussin de paille. Les fidèles y font leurs génuflexions, tandis que le sacristain allume d'une main les paquets de lingots de papier et de l'autre les élève au-dessus du brûle-parfums pour que la cendre y retombe.

En sortant du temple, nous prenons à gauche, puis nous traversons un canal à droite sur un pont composé de trois longues dalles de granit. Nous longeons l'enceinte d'un temple duquel surgit une assez haute pagode d'où tout Song kiang doit s'apercevoir. Nous arrivons devant l'entrée de l'édifice : à notre désappointement, nous la trouvons murée ! Heureusement que nous découvrons à côté une toute petite porte entrebâillée : nous la poussons et entrons. En suivant une allée dallée, nous arrivons devant un petit autel ; un vieux bonze qui y récitait des prières se lève à notre approche. Il répond fort civilement à notre salut et, comme nous lui manifestons le désir d'entrer dans le temple même et de monter jusqu'au sommet de la pagode, il se hâte de nous ouvrir une porte à droite de l'autel : elle donne accès dans l'enceinte même du temple. Les diverses constructions qui y étaient élevées sont dans le plus triste état : le sol est couvert de leurs ruines et de leurs décombres. L'herbe et les fleurs poussent dans les cours. Seule, la pagode est restée presque intacte : elle est à neuf étages, et cent dix-sept marches conduisent à son sommet. De là, on jouit d'une belle vue sur Song kiang et ses environs. Depuis le passage des rebelles, la ville est bien déchue de son ancienne splendeur ; nous y découvrons bien des amas de ruines, et là où étaient massées jadis de

nombreuses maisons, nous ne voyons plus que des champs incultes (*rus in urbe*). Le mur intérieur du dernier étage de la pagode est orné d'inscriptions européennes ou chinoises, faites au couteau et au pinceau. C'est là une manie que l'on retrouve partout. Nous notons le nom de H. Dyer, 1865. Quelques inscriptions chinoises remontent au règne de Taô kouang ¹.

Sortant du temple et nous dirigeant vers l'ouest, nous arrivons à un camp retranché situé près du *yamen* du *t'i tou* ou général commandant la place de Song kiang ; En Europe, on ne construit jamais de camp retranché dans l'enceinte d'une place forte : le contraire a nécessairement lieu en Chine pour remplacer en quelque sorte les casernes. Ce pays étrange est en tout l'antipode du nôtre.

C'est justement aujourd'hui que les nouvelles recrues, revêtues de leurs habits neufs, viennent défiler devant le général. Nous en voyons à l'entour qui se pavanent dans leurs casaques bleues à large bordure rouge et au plastron de toile blanche où se lisent ces mots : *sinn pinǎ* « nouveaux soldats ». A la porte même du *yamen* du général, grande affluence : des musiciens, debout dans un kiosque vis-à-vis de l'entrée, font entendre de nombreux accords qui, pour nos oreilles, sont loin d'être harmonieux. Les instruments dont ils ont la prétention de savoir jouer sont des cymbales, des grosses caisses, des tambours, et une sorte de cornemuse. Par la grande porte, notre regard plonge dans la vaste cour du *yamen* : au fond, nous apercevons, assis à une table, le général et son état-major. Les recrues viennent défiler par groupes de cinq à huit, mettent à la fois un genou en terre, se relèvent avec le même ensemble, puis, faisant demi-tour, se mêlent à la foule de soldats qui se tiennent dans la cour ou regagnent le camp. Notre présence a attiré autour de nous un groupe considérable de soldats plutôt curieux qu'hostiles.

Nous cherchons à pénétrer dans le *tchonǎ ynǎ* « camp du milieu », situé juste derrière le *yamen*, mais nos tentatives sont infructueuses :

¹ Taô kouang régna de 1820 à 1850.

deux sentinelles, esclaves de leur consigne, nous en interdisent l'entrée :

— Ce n'est pas nous, disent ces soldats, ni nos camarades, qui vous empêcherions d'entrer, mais au-dessus de nous il y a des chefs ; ceux-ci ne seraient pas contents et nous puniraient pour avoir désobéi.

Un coup d'œil jeté dans l'intérieur nous permet de voir que le camp est formé de petites maisonnettes rectangulaires, alignées côte à côte. Chacune d'elles est ornée d'une sorte de guidon (une longue perche de bambou à l'extrémité de laquelle flotte une petite loque rouge) qui indique la présence d'un peloton.

Le général 'Honǵ, commandant la place de Song kiang, est un homme de quarante à quarante-cinq ans ; jeune encore, il est arrivé à ce haut grade uniquement par son savoir et ses talents : ancien rebelle lui-même, il se distingua naguère dans la répression de la rébellion du Kiang-sou, puis dans celle des Mahométans du Yunn-nann où il commandait un régiment sous les ordres du célèbre général Mâ Jou-long. On nous a raconté ainsi son retour à la cause impériale :

« 'Honǵ, natif de Yang tchéou, élevé et nourri dans les camps, avait été fait prisonnier par les rebelles quand ceux-ci s'emparèrent de Sou-tchéou en 1861. Au mois de juillet de l'année suivante, le roi rebelle Tchonǵ (« le prince sincère ») ayant donné l'ordre de marcher sur Changhaï, 'Hong fut obligé de suivre les hommes à longs cheveux. En passant au bourg de Chann t'anǵ tǵié, 'Honǵ vit une vieille femme qui pleurait et se lamentait sur le bord du canal ; elle semblait vouloir mettre fin à ses jours. Il lui demanda la cause de son désespoir.

— Je suis mercière, répondit cette femme, et n'ai qu'un très petit capital. On m'a donné aujourd'hui un dollar en cuivre au lieu d'un bon, je suis ruinée !

Miscellanées chinois

'Honǵ eut pitié de cette femme, lui donna un bon dollar et mit le faux dans son sac, puis n'y pensa plus. Arrivés près de Changhaï, il se trouva que les hommes à longs cheveux rencontrèrent des troupes impériales armés de fusils européens. Dans une escarmouche, comme les balles pleuvaient dru comme grêle et que les rebelles perdaient beaucoup de monde, 'Honǵ vit tout à coup devant lui la fumée bleue d'un fusil en même temps qu'une balle le frappait au flanc : il se croyait perdu, mais la balle tombe à terre avec un bruit sec. Étonné, il se retourna et vit que la balle s'était aplatie juste sur la pièce de cuivre qu'il portait dans son sac. S'il n'avait pas eu cette pièce préservatrice, la balle lui aurait perforé le ventre et il serait resté sur le carreau.

A partir de ce jour, 'Honǵ fit le bien avec plus d'ardeur qu'auparavant. Quelques mois après, il trouvait moyen de s'échapper des mains des rebelles et retournait à son camp primitif : reprenant son ancienne profession, il mit tous ses efforts à se bien conduire et à faire son devoir. Après avoir passé successivement les grades de lieutenant, capitaine, chef de bataillon, colonel, il est aujourd'hui général et est considéré comme l'un des meilleurs officiers de l'armée chinoise. Il a conservé le sac troué et le dollar qui lui a sauvé la vie, il les montre souvent à ses amis.

Ensuite nous nous dirigeons vers la porte de l'ouest. C'est là, dans un vaste terrain désert, en vue des remparts du sud, tout parsemé, non de fleurs, mais de tombeaux ou mieux de cercueils recouverts d'un peu de terre, que sont enterrés tous les soldats qui tombèrent sous les coups des Tch'anǵ maô, lors de la prise de la ville.

Au milieu de cette plaine cimetièrre s'élève le *Ouô eul miaô* « temple de Ward » appelé aussi *Ouô tou to mousse* « tombeau du général Ward », que le tao taï de Changhaï Fonǵ fit construire, il y a cinq ans, pour perpétuer le souvenir de ce capitaine, défenseur de la cause impériale contre les rebelles.

Miscellanées chinois

Il n'est peut-être pas inutile de s'arrêter ici un instant et de dire en peu de mots ce que c'était que le général Ward et pour quel motif il a eu l'honneur d'avoir un tombeau et un temple élevés par les autorités chinoises elles-mêmes.

La terrible rébellion des T'aï p'ing, qui avait prit naissance vers 1850 dans la province de Kouang-si et de là s'était étendue peu à peu comme une tache d'huile dans toute la Chine centrale, avait, en 1858, établi sa capitale à Nanking, l'ancienne résidence de l'empereur chinois. De là elle lançait sur les provinces méridionales des bandes de brigands organisées seulement pour le pillage, le meurtre et la dévastation, et commandées par des chefs parés de titres pompeux (roi céleste, prince sincère, etc.), incapables de faire quoi que ce fût de régulier, qui promenaient partout la désolation la plus complète. Dans les premiers mois de 1860, ces vandales, guidés par un de leurs plus redoutables chefs, le Tchonǒ ouanǒ « prince sincère », envahirent le Kiang-sou : ils s'emparèrent successivement des principales places, défirent les troupes impériales en maintes rencontres, descendirent jusqu'à Song kiang dont ils se rendirent maîtres sans coup férir, puis remontèrent dans la direction de Changhaï. C'était la dernière place qu'il leur restait à prendre dans le Kiang-sou. On juge de l'effroi qui régnait alors dans cette ville, autant chez les Chinois que chez les Européens : les populations indigènes, échappées au carnage, au feu des incendies allumés par les T'aï p'ing, s'étaient blotties dans les faubourgs, la ville et les concessions étrangères, et ne cessaient de répandre le bruit de l'arrivée prochaine des rebelles.

A ce moment-là, même, les forces anglo-françaises allaient remonter vers le Nord et venger l'attaque infructueuse des forts de Takou en 1858 : chose extraordinaire et dont la Chine seule peut donner l'exemple, le tao taï de Changhaï implora le secours des troupes alliées contre les rebelles, et obtint que les Français et les Anglais gardassent les murs de la ville même et protégeassent celle-ci contre les attaques des Tch'anǒ-maô. D'autre part, plusieurs riches négociants indigènes, entre autres le fameux banquier Taki, ami des Européens,

Miscellanées chinois

demandèrent au tao tai de s'entendre avec eux pour enrôler des Européens contre les rebelles ; ce dernier ayant consenti, Taki s'adressa à un Américain, Ward, le chargea de prendre à sa solde des Européens et des Manilois et lui promit une somme considérable s'il parvenait à reprendre Song kiang.

Né en 1828 à Salem, dans le Massachusetts, Ward, après avoir été tour à tour flibustier sous le général Walker, puis colon à Tuhuntepec et aventurier au Mexique, était arrivé à Changhaï, en 1859, pour y chercher fortune. Courageux et non sans talent, il accepta la proposition de Taki, réunit un certain nombre d'étrangers, surtout de matelots déserteurs de navires de guerre et de commerce et de gens sans aveu, et alla attaquer Song kiang. Un premier échec ne le rebuta pas, il revint à la charge, enleva une des portes de la ville et y fit entrer les troupes impériales. Maître de Song kiang, il y établit son quartier général et enrôla sous sa bannière d'autres étrangers à une haute paye de cent piastres (environ cinq cents francs) par mois. Mais les rebelles reprirent l'offensive, marchèrent sur Song kiang devant laquelle ils laissèrent une partie des leurs pour en faire le siège, et se dirigèrent sur Changhaï ; là, ils se brisèrent contre un obstacle auquel ils ne s'attendaient pas, les troupes franco-anglaises les reçurent à coups de fusil et les repoussèrent avec perte. Voyant ses efforts infructueux, le *prince sincère* battit en retraite (fin août 1860) et se replia sur Sou-tchéou.

La campagne des alliés venait de prendre fin par la prise de Péking ; une partie des forces franco-anglaises revint à Changhaï. Comme on ne voulait pas se mêler des affaires des rebelles, on fit arrêter Ward pour avoir, en sa qualité de citoyen américain, fait illégalement la guerre. Ward désavoua sa nationalité et réclama celle des Chinois. Un compromis eut lieu ; Ward s'engagea à ne plus enrôler d'Européens pour le compte des impériaux.

L'année 1861 se passa sans encombre, mais, dans le commencement de 1862, les rebelles, plus menaçants que jamais, marchèrent de nouveau sur Changhaï. La communauté étrangère forma un corps de volontaires pour défendre sa vie et ses propriétés. Les

Miscellanées chinois

autorités chinoises implorèrent de nouveau le secours des alliés et une convention fut conclue, le 22 avril 1862, entre l'amiral Protet d'une part et le vice-amiral Hope et le brigadier général Staveley de l'autre, aux termes de laquelle les troupes françaises et anglaises devaient agir de concert contre les rebelles et mettre fin, par la force des armes, aux alarmes continuelles qui, au détriment du commerce étranger ne cessaient de régner à Changhaï. Avant cette convention, plusieurs promenades militaires avaient déjà eu lieu autour de Changhaï pour en écarter les T'ai p'ing ; mais dès lors, les Français et les Anglais, et les *Wards*, c'est-à-dire les troupes chinoises que Ward avait disciplinées à l'européenne et qu'il commandait, agirent de concert et s'emparèrent successivement des villes, villages et bourgs fortifiés occupés par l'ennemi commun dans le voisinage de Changhaï. C'est à la prise d'une de ces villes, à Nadjaô, que fut tué le contre-amiral Protet.

En ce temps, Ward avait sous ses ordres cinq mille Chinois armés et disciplinés à l'européenne, encadrés par un certain nombre d'officiers étrangers. La solde de ce corps était payée par les riches marchands indigènes de Changhaï, encore qu'il fût lui-même sous le commandement supérieur du gouverneur de la province. Comme nous l'avons dit plus haut, Ward avait rétabli son quartier général à Song kiang. De là il faisait de temps à autre des expéditions dans les environs, enlevant quelques pillards, tuant quelques traînards, ou détruisant des corps entiers de rebelles. Les Tch'anġ maô menaçant la ville de Ning pô, Ward partit avec ses troupes pour le Tché kiang ; il y arriva en septembre et alla immédiatement attaquer la ville de Tsé ki occupée par un gros de rebelles. C'est là, alors que la ville était déjà prise d'assaut, qu'il fut atteint d'une balle perdue et blessé grièvement. La balle fut extraite, mais la blessure était mortelle. Ward expira le lendemain au milieu d'horribles souffrances (21 septembre 1862).

Lorsque la nouvelle de sa mort parvint à Song kiang, ce fut une désolation parmi ses troupes et les habitants de la cité, et quand on y transporta ses restes pour les enterrer, toutes les boutiques furent fermées. Un grand nombre d'officiers anglais de terre et de mer

assistèrent à ses obsèques, ainsi que toutes les autorités chinoises en grand costume, et le salut dû à un général fut tiré sur sa tombe ¹. Il fut ensuite inhumé dans le temple de Confucius, ce qui est considéré comme un grand honneur par les Chinois. Il y a cinq ans, le tao taï de Changhaï 'Fong, voulant honorer plus particulièrement sa mémoire, fit construire le tombeau que nous avons en ce moment devant nous.

Le terrain consacré à la sépulture du général Ward est un quadrilatère d'environ cent pieds du nord au sud sur quatre vingts de l'est à l'ouest. Aux quatre coins, il a une borne avec l'inscription : *Limite du tombeau du général Ward*. A une dizaine de pieds s'élève un mur d'enceinte de sept à huit pieds de haut protégé par des tuiles au sommet. A l'angle sud-est se trouve la porte d'entrée : c'est une grille en bois posée sur une dalle et portant les mots suivants en grands caractères dorés : *Tombeau du général Ward*. Cette porte passée, on a en face de soi, au nord, une maison de *sept roseaux*, comme on dit en style de construction chinoise, c'est-à-dire une maison dont la charpente est soutenue par sept colonnes de bois. Les colonnes sont reliées par une maçonnerie haute de trois pieds.

Cet édifice est composé d'une assez grande salle occupant le centre, flanquée elle-même de deux pièces plus petites. Le toit est soutenu par quatre grandes colonnes de bois grossièrement vernies en rouge mat. Il n'y a de maçonnerie que sur le côté nord et les parois est et ouest. Le tout est crépi en blanc à l'extérieur comme à l'intérieur, et recouvert de tuiles ordinaires. Les deux colonnes du nord supportent deux longues inscriptions : les caractères qui les composent, en relief sur fond noir vernis, sont dorés. A côté sont deux inscriptions plus petites indiquant l'époque de l'érection du monument et les noms, titres et qualités de celui qui l'a fait construire.

Voici la traduction de ces inscriptions :

Homme illustre d'au-delà des mers, il a fait dix mille li

¹ Voyez à ce sujet : [*The Ever-victorious Army, a history of the Chinese campaign under lieut.-col. C. G. Gordon, C. B. R. E. and of the suppression of the Tai-ping rebellion, by Andrew Wilson, Edinburgh and London, 1868*](#), chapitre VII.

Miscellanées chinois

pour accomplir de grands exploits et acquérir un nom immortel en versant son noble sang (pour la cause impériale).

(Grâce à lui) Yunn tçienn (Song kiang) sera une terre heureuse : pendant mille automnes ce temple et cette statue montreront combien son cœur a été généreux !

Puis en petits caractères :

*Fong Tçiunn-kouanǵ, tao taï du circuit de Sou (tchéou), Song (kiang), T'ai (tsang), décoré par ordre impérial du globule de seconde classe, a respectueusement composé ceci :
Jour propice d'un mois d'hiver de l'année cyclique Ping-tseu du règne du dragon qui vole (l'empereur) Kouang siu (1876).*

Entre ces deux colonnes et inscriptions se trouve une table sur laquelle est posé un réchaud où l'on brûle des bâtonnets de parfums : derrière, une niche contenant une tablette ornée des cinq caractères suivants en or sur fond vert vernissé :

OUÔ TOU TOU CHENN OUEÏ

Tablette du général Ward

C'est devant cette tablette que le jour de l'inauguration du monument (1876), en présence des autorités consulaires de Changhaï qu'il avait invitées à la cérémonie, le tao taï Fong prononça l'éloge du défunt, brûla le premier bâtonnet d'encens et fit le Kô téou.

Derrière l'édifice s'étend un terrain planté de quelques arbres : au centre s'élève un tumulus en terre qui recouvre le cercueil de Ward. Une rangée de saules circule le long du mur d'enceinte. Il paraît, comme l'indique d'ailleurs l'inscription, que quand on construisit ce monument, on fit en même temps une statue (*pou sâ*) représentant le général, mais, nous dit-on, on crut que les amis du défunt n'en seraient pas satisfaits, et l'on se contenta de mettre une simple tablette dans la niche.

Miscellanées chinois

... Nous avons vu à peu près tout ce que Song kiang présente de remarquable. Le jour baissant, nous regagnons notre demeure flottante et décidons de passer la nuit à l'abri du « Pont du Bonheur tranquille ».

@

XXI

Le siège et la prise de Sou-tchéou
par les impériaux en 1863

(épisode de la rébellion des T'ai p'ing au Kiang-sou. Traduit du chinois) ¹

@

Lorsque les rebelles se furent rendus maîtres de la vice-royauté du Kiang nann ², ils firent des villes de Nanking, Sou-tchéou et Hang tchéou trois grands quartiers généraux. Sou-tchéou était le plus important des trois. Aussi, encore que Nanking fût serrée de près (par les impériaux), Li Siéou-tch'eng ³ chercha mille moyens de secourir d'abord Sou-tchéou.

La principale défense de cette ville est le T'ai hou (« grand lac ») dont les eaux entrent sur son territoire par Yéou-siu et Tchann-yu, puis, se divisant en plusieurs canaux, s'approchent de la ville, contournent les cinq portes de Siu, P'ann, Feung, Lou et Tsi, et forment en quelque sorte une ceinture autour de la cité. Ce canal circulaire est large et profond, et n'est pas facile à traverser. Les rebelles y avaient adossé un grand mur flanqué de nombreuses redoutes. Depuis la porte P'ann, au nord, jusqu'à la porte Lou, à l'est, il y avait dix camps retranchés que gardaient leurs meilleures troupes. Pour se mettre à l'abri des bombes, les rebelles avaient creusé dans le sol, derrière la muraille, des trous profonds qu'ils avaient recouverts de planches et de terre. Un grand retranchement encore plus solide défendait l'approche de la porte Lou.

Le général impérial Tch'eng Chio-tçi avait établi son corps d'armée à l'est du canal : plusieurs attaques qu'il avait tentées sur la ville étaient

¹ Ce fragment est extrait de l'ouvrage intitulé *Ou tchoung p'ing k'éou tçi*, Histoire de la pacification des rebelles dans la province du Kiang-sou, due à Ts'ienn siu de Vou si (Kiang-sou), tao tai honoraire et secrétaire du conseil privé. Sa préface est datée de la quatrième année du règne de T'ong tché (1865). Ce récit commence le livre VI ; on pourra le comparer avec celui qui a été donné dans l'ouvrage de Wilson, *The Ever-victorious Army*, que nous avons cité plus haut.

² La vice-royauté du Kiang nann comprend les provinces du Kiañ-si et du Ann-houeï.

³ Li Siéou-tch'eng était l'un des généraux les plus distingués de la cause rebelle ; il s'était affublé du titre de Tchoung ouang « le roi ou prince sincère ».

restées sans succès. Li 'Hong-tchang ¹ se rendit à son camp, examina la partie sud-est de la ville avec Tch'eng et Gordon ², et donna l'ordre d'attaquer.

Le 16 du dixième mois (26 novembre 1863), à la quatrième veille (vers deux heures du matin), les soldats impériaux, portant un bâillon à la bouche ³, construisirent un pont de bateaux et marchèrent bravement à l'ennemi. Les rebelles parvinrent à couper en secret le pont et accueillirent les assaillants par une vigoureuse fusillade. Le combat se rapprochait cependant peu à peu du retranchement, mais le corps de Gordon, ayant perdu déjà beaucoup de monde, ne put aller plus loin.

Sur ces entrefaites, Li Siéou tch'eng parvint à entrer dans la ville par une route mal gardée, et porta ainsi secours à T'ann Tchaô-houang (qui défendait Sou-tchéou) ⁴.

Le 19 du même mois (29 novembre), notre armée lança sur le retranchement une vingtaine de bombes, puis Tch'eng et Gordon, sous la direction de Li 'Hong-tchang, attaquèrent les rebelles, le premier par la rive méridionale, le second par la rive septentrionale. Vers midi la muraille s'écroulait déjà en dix endroits différents ; les rebelles, à qui les obus causaient beaucoup de mal, se mirent à l'abri dans les casemates tandis que Li Siéou tch'eng et T'ann Tchaô-houang faisaient une sortie vigoureuse avec dix mille hommes pour repousser les assiégeants. Le général impérial Tch'eng ordonna à ses meilleurs officiers Ouang Yong-cheng, Tcheng Tchong-tô, Tch'enn Yéou-cheng, Tchéou Léang-ts'aï, Kong Cheng-yang Tchou Paô-yuann, de leur disputer le passage : les assiégés furent repoussés.

¹ Li Hong-tchang, aujourd'hui vice-roi de la province du Tché-li, était alors gouverneur de la province du Kiang-sou et, en cette qualité, commandait en chef les troupes impériales.

² Le célèbre colonel Gordon commandait, comme on sait, un corps de Chinois armés et disciplinés à l'européenne. [Voyez *The Ever-victorious Army*](#).

³ Les soldats impériaux portaient à la bouche un petit morceau de bois, afin de ne pas parler : le moindre bruit eût donné l'éveil aux rebelles.

⁴ T'ann Chao-houang, général rebelle connu par sa cruauté et sa tyrannie, était affublé du titre de *Mô ouang* « roi artificieux ».

Alors le corps de Gordon escalada bravement le retranchement et la muraille dont il resta maître : Li Siéou tch'eng et T'ann Tchaô-houang s'enfuirent dans la ville. Les marins, commandés par Tchenn Tong-yéou, débarquèrent de nouveau à 'Houang-Tienn-t'ang et battirent les rebelles. Vingt camps rebelles établis en dehors des portes Feung et Lou furent ainsi détruits. La terreur et le trouble régnaient parmi les assiégés qui défendaient la porte Tsi : Houang Y-cheng et K'ouang Ouenn-pang, à la tête de leurs marins, en profitèrent et dispersèrent les rebelles.

Cependant, les rebelles voyant que les six camps établis en dehors de la porte P'ann, pris récemment par Li Tchaô-p'ing et Tchang Yu-tchounn, étaient mal gardés par les assiégeants, fondirent dessus et les occupèrent de nouveau.

A cette nouvelle, Li 'Hong-tchang ordonna à Yang Ting-chiunn, général qui occupait Si t'ang et Tcia chann, d'arriver avec sa troupe de mille hommes armés de fusils européens. Ce même jour, Tchaô-ping et Yu-tch'ounn remportèrent une victoire (reprirent les camps qui leur avaient été enlevés). Le colonel Y Lienn-pi périt dans l'action. Alors la flottille impériale s'approcha de la ville par trois cotés différents : la terreur était à son comble parmi les rebelles.

Leur principal chef, T'ann Tchaô-houang, homme célèbre par sa cruauté et sa tyrannie, commandait une troupe de Cantonais exaltés et féroces qui avaient pris d'assaut 'Hang tcheou et Hou tcheou : il était prêt à se défendre jusqu'à la mort. Mais le yunn-kouann ¹ de cette troupe était un traître : Il s'aboucha en secret avec le colonel Tcheng kouô-k'oueï pour faire sa soumission.

Li 'Hong-tchang vit que les assiégés, réduits à la dernière extrémité, ne pouvaient avoir d'autre pensée (que de se rendre) : Tch'eng alla donc seul dans un bateau et rencontra le yunn kouann sur le lac Yang tcheng, au nord de la ville : il lui demanda de livrer les chefs rebelles et de trancher la tête à Siéou-tch'eng et à Chaô-houang. Les

¹ Appellation créée par les rebelles ; c'était sans doute un des principaux officiers.

autres officiers ne voulurent pas consentir à tuer Siéou-tch'eng, mais répondirent qu'ils voulaient bien mettre à mort Chaô-houang.

Le 21 (1er décembre), Siéou-tch'eng, ayant appris une partie de ce qui se passait, mais voyant que tout était perdu, prit congé de Chaô-houang.

— Conduisez-vous bien, lui dit-il en pleurant et en lui serrant les mains, nous ne nous reverrons plus.

A la faveur de la nuit, il sortit par la porte Siu avec ses troupes et ses bagages et comme auparavant se retira par le Ling yeun choueï. Les impériaux (apprenant son départ) se mirent à sa poursuite et lui firent éprouver de grandes pertes.

Le 24 (4 décembre) Chaô-houang fit appeler le yunn kouann pour parler affaires : celui-ci vint avec le général céleste Ouang Yéou-oueï, et, à peine assis, transperça de son sabre le roi Mou. Immédiatement après, il fit tuer mille de ses partisans environ, puis dans la nuit, ouvrit la porte de Tsi et vint faire sa soumission. Le général Tch'eng ordonna aussitôt à Tch'eng kouô-K'oueï d'entrer dans la ville avec les troupes de ses camps. Le 25 (5 décembre) on vint le prier de venir voir la tête du roi Mou. Le général Tch'eng se rendit en personne au palais que ce roi avait occupé. En même temps, huit chefs rebelles firent leur soumission ; c'étaient les plus redoutables de tous. Ils échangèrent leur sang et firent le serment de ne pas se quitter quel que dut être leur sort. Ils prièrent Tch'eng de demander à Li 'Hong-tchang ce qu'il ferait d'eux. Tch'eng ordonna aux généraux et colonels de diviser les rebelles qui s'étaient rendus en vingt camps, et il établit ses troupes en dedans des quatre portes de Siu, Tch'ang, Pienn et Tsi. Les rebelles n'avaient pas encore coupé leurs cheveux. Tch'eng alla dire en secret à Li 'Hong-tchang qu'il craignait de ne pouvoir les maîtriser et qu'il fallait mettre à mort leurs chefs pour les contenir. Le 26 (6 décembre), vers midi, les rois sortirent de la ville et demandèrent une audience à Li 'Hong-tchang : celui-ci les reçut, mais les voyant encore animés d'un esprit rebelle, donna l'ordre de les tuer. Les troupes impériales tuèrent environ deux cents révoltés qui se refusaient à obéir aux ordres

donnés. Le reste se tint tranquille ¹.

Le 27 (7 décembre) l'armée entière fit son entrée dans la ville de Sou-tchéou. Li et Tch'eng annoncèrent cette victoire à l'empereur par une lettre rédigée en commun que porta un courrier faisant plus de six cents li par jour ².

@

¹ Voyez sur tout ceci [The Ever-victorious Army](#).

² « Plus de six cents li par jour », c'est-à-dire que le courrier faisait 800 li par jour. Les porteurs de nouvelles de victoire font 800 li par jour ; ils changent de chevaux à des relais de poste établis tous les trente li environ. Leurs chevaux sont ornés de grosses clochettes dont le tintement s'entend au loin. Dès que le bruit se fait entendre, on se hâte de préparer au relais un cheval frais ; à peine arrivé, le courrier saute sur ce nouveau cheval et reprend sa course effrénée. Quel que soit le trajet à parcourir, disent les Chinois, *houann ma pou 'houann jenn*, « on change le cheval mais pas l'homme ». Les porteurs de bonnes nouvelles ont un petit drapeau rouge (couleur de la joie) qui s'aperçoit de loin. Les porteurs de mauvaises nouvelles en ont un blanc (on sait que le blanc est la couleur du deuil en Chine).

XXII

Fragment d'un voyage dans la province du Kiang-sou

@

Départ de Song kiang. — Arrivée au Collines : Zô-sé. — L'église catholique. — Les arcs de triomphe et les ponts chinois. — La ville de Ts'inġ-pou. — Bateaux de canards. — Pêcheries. — Ville de Koun-sé. — Le canal de Sou-tchéou. — Canonnières chinoises. — Le Likin. — Le bourg d'Y-ding. — Bateau de cormorans. — Halte à Y-ding. — Comment on peut se tirer d'un mauvais pas.

Le lendemain matin ¹, aux lueurs blanchissantes de l'aube, nous levons l'ancre ; nous suivons les méandres que le canal trace à travers la ville, puis, après avoir manqué de nous envaser plusieurs fois, nous sortons par la petite porte du nord : là le canal débouche dans une large et belle rivière.

Le temps continue de nous favoriser : la journée promet d'être chaude. Signalons un phénomène singulier, déjà observé du reste par les météorologistes de Changhaï : la voûte céleste est comme sillonnée de bandes bleuâtres et bleu foncé qui rayonnent d'un même point opposé au soleil, et qui sont de plus en plus accentuées à mesure qu'elles sont plus éloignées de l'astre du jour. Elles sont dues sans doute aux *cumuli* qui se trouvent sous l'horizon et qui font les nuages en cette saison de l'année ; l'aspect en est resplendissant. Ce phénomène n'a été observé nulle part ailleurs que dans les environs de Changhaï : il ne se peut évidemment produire que dans une atmosphère saturée de vapeur d'eau comme celle de cette partie de la province. On remarque généralement ce phénomène pendant les beaux jours de juillet et d'août, et plus rarement en septembre où la chaleur va de jour en jour en diminuant.

Au loin, dominant et fermant l'horizon, nous apercevons, légèrement

¹ Nous avons passé la nuit à Song-Kiang. (Voir nos précédentes miscellanées). — Comme ces fragments peuvent servir en quelque sorte de guide aux voyageurs qui désireraient parcourir cette partie de la Chine, nous avons adopté la prononciation locale des noms de lieu conjointement avec la prononciation mandarine.

voilé, un groupe de plusieurs collines. Ce sont les fameuses « *Hills* » ou « Collines », bien connues des résidents de Changhaï qui y vont, aux jours de congé, respirer un air plus pur que celui de la ville et jouir, pendant quelques instants, d'un doux *farniente*. Ces collines sont les seules hauteurs qui se trouvent dans les environs de Changhaï et rompent un peu la monotonie désespérante de cette plaine alluviale. Aussi est-ce avec un sourire que nous nous rappelons cette gravure d'une certaine revue illustrée, d'ordinaire fort sérieuse, qui est censée représenter le port même de Changhaï et dont le second plan nous offre une série de montagnes aussi élevées que le mont Blanc. A beau mentir qui vient de loin, dit un proverbe souvent cité : que de candides lecteurs ont cru, sur la foi d'un voyageur, se faire une idée du port de Changhaï et s'en sont fait une au contraire totalement opposée à la réalité !

Il ne faut pas se faire illusion sur ces collines : ce n'est qu'un amas d'une demi-douzaine d'élévations qui surgit du milieu de la plaine. D'après la carte chinoise que nous avons sous les yeux, elles sont à soixante-cinq lis à l'ouest, et à treize lis au nord de Song-kiang.

Nous nous amarrons au pied de la colline appelée *Zô-sé* (en mandarin *chô-chan*) au sommet de laquelle s'élève une église catholique.

« *Zô-sé*, dit la description officielle du département de Song kiang, est à vingt-cinq lis au nord de Song kiang : elle a huit cents pieds de hauteur et dix-huit lis de circuit. Son nom, *montagne de Zô* vient du nom d'un général dont le *miaô* ou temple, c'est-à-dire une mesure couverte en chaume, se trouve dans la vallée entre le *Zô-sé* et le *Tong-sé*. Il paraît aussi qu'une famille *Zô* habitait aux temps jadis près de cette colline.

Autrefois *Zô-sé* était un lieu de pèlerinage célèbre parmi les bouddhistes : elle était couverte de temples où l'on venait de loin adorer le bouddha et brûler à ses pieds de petits bâtons de bois de santal. Il y avait entre autres le temple de la Doctrine universelle où, rapporte l'histoire, habitait un fameux bonze, célèbre par ses connaissances en médecine et par ses deux tigres apprivoisés qui le

suivaient dans toutes ses pérégrinations. Les débris de ces temples, couverts de mousse et mi-cachés sous l'herbe touffue, se voient encore aujourd'hui. Au pied même de Zô-sé, sur un petit plateau, se dresse solitaire une pagode à huit étages : c'est le *Sieu-daô-tsé*. Elle est aujourd'hui dans un assez triste état : ses petits toits à pointes recourbées sont dévorés par la moisissure ; les clochettes ne font plus entendre leur tintement triste, comme jadis, alors que la bise soufflait ; l'escalier vermoulu a succombé sous le poids des ans et est arraché planche par planche par les paysans. Écornée par le temps et les intempéries des saisons, elle n'est plus habitée que par des corbeaux qui ont établi leur nid au sommet. Nous déchargeons nos fusils dans l'intérieur de la pagode : le bruit jette l'effroi parmi la colonie qui y a élu domicile et, s'échappant par les fenêtres, des nuées d'oiseaux lugubres noircissent en un instant le ciel au-dessus de nos têtes et poussent des cris et des croassements effarés.

Il n'y a pas bien longtemps encore, le sommet du Zô-sé était coiffé d'un temple bouddhique : le *mi-tô-tien* ou temple d'Amita. Dans la grande salle se voyait la statue du bouddha, assis à terre, aux larges oreilles pendantes, à la bouche ouverte, aux mamelles saillantes, au ventre proéminent ; de chaque côté étaient suspendues de longues pancartes où l'on lisait : *Maître de la Religion du Ciel occidental (de l'Inde), lumière étincelante qui se répand partout, guide des contrées occidentales, animé d'une grande commisération et d'une grande sympathie*. C'était un lieu de constant pèlerinage : là venaient se prosterner les bonzes, non pas seulement de la province, mais encore de provinces éloignées ; là accouraient les populations qui adoraient le bouddha et le suppliaient de faire tomber la pluie ou la neige ou de faire briller le soleil plus ardemment.

Par suite de nous ne savons quelles circonstances, le temple était, il y a trente ans, tombé presque totalement en ruines : en 1863 on en voyait encore quelques débris. C'est à cette époque que la mission du Kiang nann acheta le versant méridional de Zo-sé dans le dessein d'y bâtir une maison, une sorte de sanitarium où les missionnaires malades

Miscellanées chinois

pourraient venir respirer un air sain et pur. L'église qui en couronne aujourd'hui le sommet est la réalisation d'un vœu fait par le P. Della Corte, alors supérieur de la mission, après le massacre de Tientsin, lorsque l'effervescence régnait dans toute la province et que l'on s'attendait à chaque instant à de nouveaux massacres.

Nous allons frapper à la porte de l'enceinte : un missionnaire nous reçoit avec amabilité, heureux de retrouver des compatriotes, et de nous servir de guides. A mi-côte de la colline est une petite chapelle d'où un sentier presque horizontal, décoré d'arbustes et de massifs, conduit au sommet ; le sentier aboutit à une esplanade où prend naissance un escalier en granit, à deux bras de trente marches ayant quatre mètres de long, échelonnées par groupes de dix. Les deux bras se rejoignent à un palier devant la façade même de l'église ornée de huit lions ; tout le long court une rampe en granit vert du Tché-kiang.

L'église a la forme d'une croix à quatre bras égaux dont le centre est occupé par le maître autel. L'architecture extérieure est en pur style dorique ; l'intérieur en est simple et fort bien entretenu. La première pierre en a été posée le 24 mai 1871 et l'édifice était livré au culte en avril 1873. On est tout étonné de trouver ainsi, comme perdu au milieu de la campagne chinoise, un édifice dont les plus belles villes de France n'auraient certes pas à rougir.

Chaque année, vers la fin du mois de mai, il y a un pèlerinage général à Zô-sé : les chrétiens y viennent de tous les points de la province et même des villes les plus éloignées, Nankin, Ning ko fou, Tann yang, etc. Leur nombre varie suivant les années et les conditions de température, mais il n'est généralement pas inférieur à dix mille ; ils arrivent presque tous en barques dont l'agglomération sur les canaux voisins forme une ville flottante. Il y a en outre un grand nombre de Chinois non chrétiens qui, attirés par la curiosité, viennent assister aux messes et à la procession accompagnée, comme toutes les fêtes chinoises, de drapeaux, bannières, oriflammes, musique, illuminations, pétards, etc. ; le cortège parcourt la montagne.

Du sommet de Zô-sé on jouit d'une belle et large vue sur les vastes

plaines de la province du Kiang-sou. Ce jour là, le ciel était d'une pureté admirable et tout se laissait distinguer à l'œil nu avec une grande netteté. Autour de nous s'étendait comme une immense plaine en relief dont nous occupions le centre : les champs, chaudement éclairés par un soleil d'automne, se déroulaient à perte de vue, parsemés çà et là de quelques chaumières isolées, de villages grisâtres ou de bouquets d'arbres d'un vert sombre. Ils étaient coupés de distance en distance par des canaux d'irrigation qui, reflétant les rayons du soleil, semblaient être autant de rubans d'argent sur une pièce de satin. Nous reconnaissons au sud-est les plaines de Sse-king et de Ts'i-paô, et le temps est si clair que nous croyons apercevoir là-bas, bien loin, quelques maisons de Changhaï. Plus près de nous, à quelques lis de distance, s'élève le Fonġ-ouang-sé, « montagne du Phœnix », ainsi appelée parce que, paraît-il, elle ressemble à un de ces fabuleux oiseaux, le cou tendu, les ailes déployées et prêt à prendre son vol. A l'est, elle est complètement à pic. C'est là qu'en 1863 se trouvait établi un camp chinois où des officiers étrangers exerçaient un certain nombre de soldats indigènes au maniement des armes européennes.

Au sud, nous distinguons Song kiang, avec ses murailles crénelées et ses hautes pagodes ; puis, non loin de nous, diverses montagnes : le Siao-koua-sé, le Saô-chiang-sé (où l'on trouve des parfums), le Zen-sé (colline des génies) dont les flancs et les sommets sont hérissés d'une multitude de pagodes avec leurs toits pointus qui semblent vouloir percer l'azur du ciel.

A l'ouest, une ligne argentée : c'est le lac Tié sé dont les limites paraissent se confondre avec le ciel même et qui est l'avant-coureur de toute une enfilade de lacs conduisant aux portes même de Sou-tchéou.

Au nord, la ville de Ts'inġ-pou, célèbre dans l'histoire de la rébellion, et, plus loin, le Pô-kan-sé, colline située près du canal qui y conduit.

« Le sol de la montagne de Zô, nous dit la Description officielle, est favorable à la culture du thé » : il l'est aussi à celle du bambou, car cet arbre y croît en abondance et y forme de jolis bois. On sait que le bambou est pour les Chinois un arbre universel ; il sert à tous les

usages : on en fait des vêtements, on en confectionne toutes sortes d'habits, etc., et on en mange. Celui de Zô-sé est surtout fameux pour ce dernier emploi. Lorsque l'illustre empereur Kang-chi, le Louis XIV de la Chine, parcourut le sud de son empire la quarante-huitième année de son règne (1710) et visita la ville de Song kiang, on servit sur sa table des bambous de Zô-sé : il les trouva fort savoureux et dit que l'odeur lui rappelait le parfum de la fleur *Lann* (*Epidendrum*) ; en conséquence il donna à Zô-sé le nom de *Lann sounn Chann*, « montagne des bambous au parfum d'*Epidendrum* ».

Ce groupe de collines n'est pas fort giboyeux, cependant on y trouve encore quelques faisans. Au dire des indigènes, il y aurait même du lièvre et du lapin, mais, n'en ayant point vu nous-mêmes, nous ne saurions garantir cette assertion. On a du moins l'occasion de tirer plusieurs coups de fusil et l'espoir de ne pas rentrer bredouille au bateau.

Nous passons la nuit au pied de Zô-sé. Le lendemain, au jour, nous quittons les collines et suivons un canal assez large qui se dirige vers le nord. L'eau, non plus jaune et bourbeuse comme jusqu'alors, en est presque verdâtre. Les rives plates sont ornées de temps à autre de *paï-léou* ou arcs de triomphe élevés à la mémoire de personnages illustres par leur savoir, leurs capacités ou leurs vertus. Ces *paï-léou* se composent généralement de quatre colonnes carrées en granit gris, surmontées de trois pierres horizontales qui les unissent et forment ainsi trois arches : une grande flanquée de deux petites. De petits toits à extrémités recourbées et à animaux fantastiques sont étagés de chaque côté : un seul toit couronne le tout. Au centre, sur les pierres transversales, on lit d'abord, en commençant par le bas, les noms, titres et qualités du personnage en l'honneur de qui a été élevé le *paï-léou*, puis la date de l'érection du monument, et, au-dessus, le motif pour lequel ce personnage a mérité de passer à la postérité. Les arcs de triomphe et les pagodes sont les types les plus communs de l'architecture chinoise. Les premiers sont peut-être moins impérissables que les seconds : on en voit en effet bon nombre d'écornés, d'autres

qui n'ont plus que deux ou trois colonnes chancelantes, d'autres encore qui sont étendus à terre et jonchent le sol de leurs débris épars.

De distance en distance débouchent dans le grand canal de plus petits canaux qui, venant de l'intérieur, servent à la fois de moyens de communication et d'irrigation. Ils viennent couper le chemin de halage qui les franchit sur un pont de granit. Une étude est à faire sur ces ponts de formes variées : les uns sont assez primitifs, ils consistent en une dalle de granit de trois à quatre mètres de long que l'on pose transversalement sur deux autres de longueur à peu près égale, fichées en terre verticalement le long de chaque rive ; on arrive au pont par un petit remblai en pente douce. Quelquefois, au lieu d'une dalle, il y en a trois mises de front. Les autres ponts, jetés sur des canaux plus larges, ont une, deux et même trois arches ; ceux qui n'en ont qu'une sont parfois tout en escalier, c'est-à-dire que les dalles de granit qui les forment sont posées les unes sur les autres de manière à former des marches : au sommet de l'arche est une petite plateforme. On pense bien que de tels ponts ne seraient pas praticables pour des voitures : le brouettes y passent, mais non sans difficulté. La plupart de ces édifices sont en ruines : ils sont les témoins encore vivants du passage dévastateur des Tch'anġ maô.

Des pagodes et des pavillons à toits pointus nous annoncent de loin la présence d'une ville : c'est Ts'inġ-pou. Bientôt nous passons sous un pont hardi d'une seule arche et voyons à notre droite, isolée devant les murs de la ville, une pagode à six étages. Ici nous obliquons à gauche et longeons avec le canal les murailles de la cité.

Ts'inġ-pou, à cinquante *lis* à l'ouest de Song kiang, est une ville fortifiée de troisième ordre : elle a six *lis* de circonférence et cinq portes. Elle est administrée par un *tché-hien* magistrat de district, ayant sous ses ordres un *hien-tch'enġ* ou assistant, un *kiaô-yu*, recteur d'université, et plusieurs autres fonctionnaires de bas rang. Ses impôts en argent s'élèvent annuellement à 48.000 taels environ, et ses impôts en grains à 13.000 *tan* ou boisseaux. Ses greniers d'abondance renferment 25.000 *tan* de grains.

La ville est peu intéressante par elle-même : elle ne renferme aucun monument digne d'être cité. D'ailleurs presque toutes les villes chinoises du sud, comme celles du nord, se ressemblent à peu de chose près : toujours les mêmes murailles grises à créneaux, les mêmes rues dallées et gluantes, les mêmes maisons basses et étroites, les mêmes boutiques et étalages, la même foule courant en tous sens. L'on peut dire avec quelque raison que quand on a vu une ville chinoise, on les a vues toutes. Ts'inġ-pou a beaucoup souffert de la rébellion : elle fut attaquée vainement à trois reprises différentes par le général Ward et ses anglo-chinois ; à la quatrième attaque, les *Faux diables étrangers*, comme les Chinois appelaient les Wards, aidés par le corps franco-chinois, parvinrent à se rendre maîtres de la ville et la remirent aux impériaux : mais ceux-ci n'en restèrent pas longtemps les possesseurs. Le colonel Forrester, qui s'y était maintenu avec une petite garnison, se vit bientôt entouré par des forces rebelles considérables : Ward, pour lui porter secours, fut obligé de faire appel à l'amiral anglais dont les matelots triomphèrent des rebelles. Forrester dégagé (juin 1862), on décida d'évacuer la ville et d'y mettre le feu, mais par suite d'un malentendu, le colonel Forrester s'étant attardé, fut fait prisonnier par les Tch'ang maô qui s'y précipitaient à la nouvelle de la retraite des impériaux. Il resta deux mois entiers dans leurs mains et ne fut rendu que contre rançon, après avoir failli plusieurs fois être mis à mort. Deux mois plus tard, Ward, à la tête de 30.000 hommes, attaquait de nouveau Ts'inġ-pou, l'emportait d'assaut non sans peine et la remettait aux mains des impériaux : dès lors la ville resta au pouvoir de ces derniers.

Après avoir longé quelque temps les murailles septentrionales de la ville, nous prenons à gauche, à dix heures du matin, un canal qui nous conduit au vou-song-Kiang. Cette belle et large rivière, décorée par les Chinois du nom de fleuve (Kiang), qui prend sa source dans les montagnes du T'ai-'hou et qui se grossit de mille et mille rivières, canaux et ruisseaux durant sa route, passe à Sou-tchéou, puis à Koun-sé (Koun-chan), descend vers l'est et, après avoir parcouru la plus grande partie de la province du Kiang-sou, va se rejeter dans le 'Houanġ-pou, à Changhaï même, entre la concession anglaise et le

quartier américain. Les étrangers la désignent en cet endroit sous le nom de Su-chau-creeck, « crique de Sou-tchéou », parce que c'est la route ordinaire et la plus courte pour se rendre à cette ville.

C'est sur cette rivière que nous voyons pour la première fois des bateaux ayant pour passagers des troupes de canards. En voici un juste au milieu : le berger, si l'on peut l'appeler ainsi est armé d'une longue perche dont l'extrémité est garnie de chiffons de diverses couleurs. Tout autour du bateau les canards se livrent à leurs ébats, suivent le fil du courant, ou plongent à l'envi ; d'autres, plus aventureux, pataugent dans la vase, le long de la rive, et y cherchent leur nourriture. A un cri particulier du berger, les canards se rassemblent et se dirigent rapidement, en poussant leurs coins, coins, vers le bateau où ils s'élancent d'eux-mêmes. Avec sa perche, le berger ramène quelques traînards et quelques réfractaires.

Dans plusieurs endroits, la rivière est coupée dans toute sa largeur par une barrière ou haie de minces et flexibles lattes de bambou, émergeant de 10 centimètres à peine au dessus des eaux. A cette haie est attachée une claie qui se termine d'un côté en forme d'angle. La gent couverte d'écaille, arrêtée dans sa route par cet obstacle, tente mais en vain de le traverser et, ne pouvant y parvenir, arrive, tout en cherchant une issue, dans l'angle d'où elle ne peut plus sortir : les malheureux poissons sont alors aisément péchés au filet. La barrière, qui forme un demi-cercle présentant au courant sa convexité, est percée, au milieu, d'un passage assez large pour laisser passer deux bateaux de front : là les lattes de bambou sont presque à fleur d'eau et, comme tous les bateaux sont à fond plat, elles plient un instant et se relèvent une fois le bateau passé, et obstruent le lit de la rivière comme auparavant. Une grande partie de la population riveraine vit de la pêche ; outre ce moyen, les indigènes ont encore, pour prendre les poissons, le filet, la ligne, les cormorans, etc. La population du midi de la Chine est presque ichtyophage.

A une heure nous arrivons à Koun-sé, qui, elle aussi, a sa page dans l'histoire de la rébellion. Koun-sé, ou Quin-san comme on l'écrit

quelquefois, est une ville excessivement importante par suite de sa position sur la rivière qui conduit à Sou-tchéou. Elle sert en outre de trait d'union entre Sou-tchéou et la ville départementale de Taiï-tsang, l'une des plus considérables après la capitale de la province, à l'est de Koun-sé ; elle est en quelque sorte la clef de Sou-tchéou. Les Tchang-maô avaient si bien compris son importance stratégique qu'ils l'avaient solidement fortifiée et qu'ils y avaient établi, dès les premiers temps qu'ils la possédaient, un arsenal et une fabrique de boulets et de bombes dirigée par deux Anglais à leur solde. Ils y avaient mis une très forte garnison commandée par leurs plus habiles officiers. La colline qui se trouve dans l'enceinte avait été garnie de canons, entourée de fossés, et était devenue ainsi une citadelle imprenable en même temps qu'un poste d'observation utile pour surveiller les mouvements des troupes impériales. Celles-ci, sous les ordres du général Tch'eng hiô-K'i, ne parvinrent à s'en rendre maître qu'à l'aide du corps anglo-chinois du colonel Gordon et après un siège de plusieurs mois (mai 1863).

Koun-sé est à 70 lis à l'est de Sou-tchéou : elle fut construite en l'an 399 de notre ère par le général Yuan chan-song qui, au rapport de l'histoire, avait une fort belle écriture. Longtemps elle ne fut fortifiée que d'une barrière de bambous : ce fut seulement sous les Mongols que ces fortifications de bois furent remplacés par des murs en terre : à cette époque elle avait plus de douze lis de tour, et six portes dont cinq avaient des *choueï-lou* ou portes d'eau. Les murs étaient élevés d'un *tchang* huit *tch'é*. Sous les Ming, on les recouvrit de briques.

Ville de troisième ordre, Koun-sé a la même administration que Ts'inġ-pou (magistrat de district, recteur, etc.) : ses impôts en argent s'élèvent à plus de 15.000 taëls, et ceux en nature à plus de 18.000 *tan* de riz.

Le terre-plein qui se trouve entre les murailles mêmes et le canal que nous suivons est occupé par des maisons en torchis ou en bambou où sont installés des restaurants, des magasins, des boutiques de toutes sortes. Voici un pont qui reliait jadis la ville à la campagne : il a été coupé par les rebelles et est resté en ruines depuis lors : deux piles

tronquées se dressent seules aujourd'hui au milieu du canal comme les fondements de deux colonnes brisées ; les deux rives sont encore couvertes de débris. Dans les moindres lieux on retrouve la trace toute vivante du passage des Tch'ang maô : ce n'est pas impunément que la guerre civile déchire un pays pendant plusieurs années. Aujourd'hui un bac remplace le pont. Le passeur est là, debout sur le pont de sa lourde toue, fumant sa pipe en attendant les clients que, pour quelques sapèques, il va transporter sur l'autre rive. Il s'est construit tout contre les murailles une petite maison : trois murs formés avec des débris du pont et un pan de muraille en forment les parois ; le toit se compose d'une vieille natte de paille de riz étendue sur des lattes inclinées de bambou.

En avant et à peu de distance de la ville, dans la direction de Sou-tchéou, sur la rive droite du canal qui conduit en droite ligne à cette ville, s'aperçoit une colline isolée, surmontée d'une haute pagode à huit étages. « Cette colline, dit la description officielle de la province, a une forme ronde ; elle est couverte d'une végétation luxuriante ; nulle autre élévation n'est à ses côtés. Si on la regarde de loin elle ressemble à un couvercle rond (posé sur le sol). »

C'est une grande et belle voie navigable que celle qui relie Koun-sé à Sou-tchéou : elle est large et profonde, et les rives paraissent être bien entretenues. Elle est excessivement fréquentée : nous y rencontrons de nombreuses barques et jonques qui, profitant du vent contraire pour nous, se dirigent vers Koun-sé toutes voiles dehors ; de grosses jonques, chargées de marchandises diverses et rappelant par leur forme nos galères d'autrefois, se succèdent avec rapidité, un seul homme est assis à l'arrière, manœuvrant d'une main la grande voile carrée et de l'autre maintenant la barre dans la même direction, tandis que l'équipage, étendu sur le pont, se livre aux douceurs du sommeil, ou bien attise le feu qui doit faire cuire son repas. Nous rencontrons aussi des jonques mandarinales en bois vernis, véritables maisons flottantes, aux parois décorées de dorures et de sculptures à la proue ornée des lanternes et des pancartes rectangulaires que doit porter le

cortège du mandarin, avec la longue banderole indiquant les titres et qualités de l'auguste voyageur.

Peu s'en fallut qu'une de ces lourdes jonques ne nous causât un sérieux abordage. Au moment où notre bateau rasait l'une d'elles entraînée par le vent et le courant dans une course rapide, une gaffe posée en travers sur le pont de la jonque accroche une des nattes qui servent de toit à notre cabine et l'entraîne avec plusieurs autres dans le canal. Injures et malédictions de notre *lôda* ; réponse des matelots de la jonque perdue presque dans l'éloignement, car le bateau, lancé à toute vitesse, gagne au vent comme si rien n'était. Quant à nous, d'abord nous faisons halte pour repêcher les nattes et les gaffes qui flottent à la dérive, puis nous gagnons l'embouchure d'un petit canal où se trouvent amarrées plusieurs barques et jonques. Laisant notre équipage réparer les avaries, nous nous jetons hors du bateau le fusil à la main : notre apparition soudaine cause une certaine émotion parmi la population des bateaux voisins et du village tout proche. Mais on nous regarde avec plus de curiosité que de malveillance.

Quelques indigènes, évidemment des esprits forts, se mettent à parler avec autorité à leurs concitoyens, leur expliquant *ex professo* tout notre attirail et nous disséquant des pieds à la tête. Ceux-ci avaient été certainement dans les ports, à Changhaï sans doute, et avaient trouvé l'occasion de voir de près des Européens. L'équipage d'une canonnière ancrée à l'embouchure du canal est surtout attentif à leur paroles.

Ces canonnières de rivière, destinées à donner la chasse aux pirates d'eau douce, sont toutes bâties sur le même modèle : c'est une longue jonque à fond plat, le pont presque au ras de l'eau, la poupe relevée et occupée par une cabine où habite l'équipage ; à l'avant un petit canon de bronze qui ne semble pas bien terrible, puis au centre, un grand mât d'où pend une longue et étroite banderole rouge livrée à la brise. L'équipage se compose généralement de huit à dix soldats, armés de fusils européens, genre piston. Tous les jours ces guerriers font l'exercice à terre et tirent à blanc. Tout à la fois soldats et matelots, ils lavent le pont, réparent le gréement, et font la manœuvre ; lorsque le

vent est contraire ou ne souffle pas, ils descendent à terre et hâlent leur canonnière le long de la rive. Ils sont vêtus du *mâ kouâ* ou casaque bleue bordée de rouge à larges marches, ornée sur la poitrine d'un plastron blanc où est écrit en noir leur *'haô* ou numéro matricule ; ils sont coiffés d'une sorte de turban noir sous lequel ils enroulent leur longue queue, appendice qui ne laisserait pas, sans cette précaution, de gêner notablement leurs mouvements.

Cette canonnière est aussi chargée d'assurer par sa présence la perception des taxes indigènes sur les marchandises passant par le canal. Ces taxes sont désignées sous le nom de *Li-kin* : *li* est la millième partie du *taël* ou once, c'est-à-dire une sapèque, et *kin*, qui signifie proprement *métal, or*, a dans cette expression le sens de *monnaie*. Le *Li-kin* est donc une petite somme prélevée sur la valeur des marchandises.

L'établissement de cette taxe ne remonte pas plus haut que l'époque de la rébellion : on sait que cette insurrection redoutable, qui prit naissance dans le Kouang-si vers 1850 et de là s'étendit dans tout l'empire, nécessita de la part du gouvernement chinois des armements formidables. Il lui fallut lever de nouvelles troupes, acheter des armes européennes à prix relativement élevé, prendre à son service des officiers étrangers, entretenir sur pied, pendant de longues années, de nombreuses et coûteuses armées : on pense bien que toutes ces dépenses, jointes à un gaspillage effréné et aux dilapidations des mandarins, mirent rapidement à sec les coffres de l'État. De plus, la plupart des riches provinces de l'empire dont les impôts emplissaient d'ordinaire le trésor étaient au pouvoir des Tch'ang maô et dévastées, c'était une source de revenus considérables tarie pour un temps plus ou moins long.

Pour faire face à toute éventualité, on se décida à établir, dans les provinces échappées aux rebelles, de petites douanes locales dont les employés devaient prélever un tant pour cent sur la valeur des marchandises passant en transit : ce système, d'abord restreint, s'étendit graduellement à mesure qu'on refoula les Tch'anġ maô : il fut

établi à Changhaï et dans les environs en 1861. La rébellion une fois écrasée, cette contribution soi-disant extraordinaire continua d'exister ; quelques mandarins adressèrent des mémoires à l'empereur afin qu'on ne l'abrogeât pas : il fallait entretenir de grands corps de troupes pour tenir en respect les populations à peine soumises, reconstruire les murailles, les maisons des villes saccagées, réparer les ponts et canaux, etc. Mais ce que l'on se gardait bien de dire, c'est qu'il fallait nourrir un certain nombre de collecteurs et de mandarins qu'on n'eût su employer ailleurs.

Quoi qu'il en soit, le système existe encore dans tout l'empire sans être partout le même : en effet le Li-kin n'est pas fixe et n'a pas de tarif. Ce sont les vice-rois et gouverneurs de provinces qui en fixent le taux suivant les lieux, les marchandises, les besoins du trésor provincial, ce qui fait qu'il est plus élevé dans certaines provinces que dans d'autres. Pour n'en donner qu'un exemple le Li-kin du Tchéli est plus élevé que celui des provinces méridionales : il faut subvenir à l'entretien des nombreuses troupes que Li 'Hong tchang a ramenées du sud, une fois les rebelles vaincus, et dont il a fait depuis le noyau d'une véritable armée.

On pourrait écrire des volumes sur la question du Li-kin sans arriver à l'élucider complètement : les autorités chinoises, aussi bien que les négociants indigènes, semblent s'être donné le mot d'ordre pour ne pas fournir de renseignements sur le mode de perception du Li-kin, le fonctionnement des bureaux, etc. Pour nous autres Français, la question n'a malheureusement pas le même intérêt que pour les Anglais et les Américains ; notre commerce d'importation est bien peu considérable et se réduit à quelques marchandises consommées dans les ports. Pour l'exportation, un seul article nous intéresse, c'est la soie que produisent certains districts du Kiang-sou et du Tché-Kiang. Elle est achetée aux petits producteurs entre lesquels se divise l'industrie séricicole par des sociétés ou compagnies indigènes qui, lors de l'achat, retranchent la somme qu'elles se sont engagées à payer au gouvernement à titre de Li-kin, du prix total que demande le producteur : les autorités ont trouvé

plus commode d'exiger ainsi le Li-kin des compagnies que des producteurs eux-mêmes, dont le nombre rendrait la tâche difficile. Une fois la soie achetée, les compagnies la vendent aux négociants étrangers et la transportent à Changhaï : pour que rien ne puisse être exigé en plus par les bureaux du Li-kin que les marchandises trouveraient sur leur route, on donne une *passe de transit* aux bateliers ; à chaque barrière, pour empêcher la contrebande, on vérifie la passe et les marchandises. L'étranger acquéreur n'a plus rien à payer du lieu d'achat au port d'embarquement.

Pour la perception du Li-kin et la vérification des passes, il y a un grand nombre de bureaux établis d'ordinaire dans les endroits où deux canaux ou rivières se joignent ; des petits mandarins y pontifient, et, après au gain, trouvent encore le moyen d'extorquer quelques ligatures aux bateliers même en règle : ceux-ci s'estiment trop heureux d'en être quittes à si bon compte et de ne pas voir, grâce à ce moyen leurs barques arrêtées longtemps par le collecteur. Tous ces bureaux sont sous le contrôle de grands bureaux dirigés par de hauts mandarins et établis, pour la province de Kiang-sou, à Nankin, à Sou-tcheou, à Tsin-kiang et à Changhaï.

... Après une heure et demie de chasse, nous rentrons à bord avec quelques faisans, et comme nos avaries sont réparées tant bien que mal, nous reprenons notre route vers Sou-tchéou. Mais à mi-chemin de cette ville, le jour baissant, notre batelier, qui craint fort d'être surpris en chemin par la nuit, fait halte à un gros bourg à cheval sur le canal, le bourg d'Y ding. Il se compose de plusieurs centaines de maisons : la principale rue, la grande rue, longe le canal ; elle est couverte d'un toit à tuiles grises s'appuyant, d'un côté, aux murs des maisons, de l'autre, reposant sur des piliers de bois plantés le long du canal. Comme c'est là que s'arrêtent ou que s'approvisionnent les jonques de passage, il y a de nombreuses boutiques bien fournies : marchands de riz (les boulangers chinois), de poissons, d'huile, de chandelles, etc., puis des tailleurs, des chapeliers, des teinturiers, des monts-de-piété et des restaurants. L'heure du dîner approche, aussi sort-il de ces derniers

une fumée qui est loin de prévenir l'odorat en faveur du goût.

D'autres jonques viennent se ranger à côté de la nôtre et perpendiculairement à la rive, afin de passer la nuit en toute sûreté : les bateliers s'interpellent, se demandent leur nom de famille, leurs prénoms, l'endroit d'où ils viennent, celui où ils vont, et en fin de compte, descendent ensemble à terre pour acheter leur riz et leurs légumes, et sans doute boire une tasse de thé dans quelque débit où se vend cette boisson nationale. C'est ce qu'ils appellent *maï tong-si k'iu* « aller acheter des objets ». A l'heure du départ, le lôda manque-t-il à l'appel, on vous répondra invariablement : *maï tong-si k'iu leao* « il est allé acheter quelque chose ». S'arrête-t-il en route alors que le vent est favorable et que rien n'empêche, si ce n'est lui, d'en profiter, il vous dira la même chose avec un calme imperturbable. Ne vous avisez pas de le contrarier ni de lui adresser tel ou tel reproche ou de le forcer à marcher, il s'est mis dans la tête d'aller *maï tong-si*, rien ne l'en fera démordre. Il faut se laisser faire. La patience est la vertu dont il faut se munir en Chine.

Arrive prendre place un bateau de cormorans. Ces *tiaô-yu-lang*, « messieurs qui pêchent le poisson », comme disent les Chinois, sont gravement juchés deux par deux sur des perchoirs cloués le long du bord. Il y a six perchoirs de chaque côté : l'équipage ailé se compose donc de vingt-quatre cormorans. Le bateau, une sorte de toue allongée, est mené par deux hommes.

« Quand le pêcheur veut utiliser les cormorans, dit l'abbé David, il les pousse à l'eau en les touchant du bout de sa longue perche, sans quoi ces bêtes, très obéissantes et très familières, ne s'y jetteraient pas. Le cormoran plonge aussitôt et ne reparaît à la surface du fleuve que lorsqu'il a pris un poisson. Son maître le saisit alors par le cou et lui prend sa proie dans le sac où elle est enfermée. Un anneau métallique placé au cou de l'oiseau lui rend d'ailleurs impossible d'avaler le fruit de sa pêche. L'opération se renouvelle jusqu'à ce que le pêcheur trouve sa provision suffisante ou jusqu'à ce que

Miscellanées chinois

cette partie du lac ou du fleuve soit complètement dépeuplée. En peu d'instantes on accumule ainsi une grande quantité de poissons ; cependant, comme il ont toujours été plus ou moins meurtris par le bec des cormorans, ils sont moins estimés dans les marchés et on les paye moins que ceux qui sont pris aux filets.

Les pêcheurs chinois ont le plus grand soin de leurs cormorans. Quand il les voient fatigués de la pêche, ils les remettent sur leurs perchoirs et les y laissent longtemps immobiles jusqu'à ce qu'ils aient complètement séché leur plumage. Or on a remarqué que les oiseaux à l'état de domesticité se mouillent plus aisément et plus profondément que ceux qui vivent à l'état sauvage.

Quand les Chinois n'ont pas occasion de faire travailler ces précieux auxiliaires, ils ont soin de les faire baigner fréquemment et un à un. Les oiseaux se laissent prendre et reprendre avec une extrême docilité, et comme les canards, ils caquettent de plaisir quand on les remet ensemble. La démarche de ces oiseaux, à l'état domestique, est embarrassée et très disgracieuse.

... A côté de notre barque vient s'amarrer une grande jonque mandarinale, dont l'intérieur est tout garni de boiseries sculptées et de dorures. Le mandarin daigne montrer sa face joufflue à la fenêtre de la cabine pour nous examiner : il est tout de blanc habillé, c'est-à-dire en grand deuil. Des relations amicales s'établissant entre notre lôda et le sien, nous apprenons bientôt que c'est un magistrat de district (tché-hien) de Sou-tchéou, originaire du Chan-tong, qui vient de perdre sa mère et retourne dans sa province natale pour y passer les trois années de son deuil. Pendant ce laps de temps, comme il ne peut exercer aucune charge publique, il rentre en quelque sorte dans la vie privée et peut aller jouir tranquillement des richesses qu'il a su extorquer à ses administrés. Une jeune femme, sans aucun doute la sienne, bien fardée et vermillonnée, aux longs cils ombrant les pommettes, aux sourcils en

Miscellanées chinois

arc-en-ciel, aux longues boucles d'oreilles pendantes, se glisse curieusement aux côtés de son maître et seigneur. A l'arrière de la jonque, une vieille servante, imitant ses maîtres, soulève les nattes qui servent d'abri à l'équipage. Ce n'était pas seulement notre personne dont la présence occasionnait une telle attention, mais aussi celle de notre chien qui, à l'avant de notre barque, dévorait sa pâtée sans se soucier des regards curieux de la foule. Une vraie foule en effet s'est massée sur le rivage pour le contempler : boutiquiers, pêcheurs, badauds de toutes sortes comme il y en a tant dans les villes et bourgs chinois, femmes et enfants, tous ont l'air ébahis : *Yang keu, yang keu* « un chien européen ! » se disent-ils entre eux. Nous comprenons très bien que la vue d'un chien d'Europe les étonne, car celui-ci diffère notablement du chien chinois, véritable chacal tout à la fois craintif et hargneux. L'étonnement est à son comble, et est bientôt suivi d'une hilarité générale lorsque notre boy (ou domestique) prend chacune des pattes du fidèle animal et les essuie les unes après les autres avant de lui permettre de redescendre dans la cabine. Le peuple chinois est un peuple enfant : un rien suffit pour l'amuser ; un geste plaisant, une plaisanterie dite à propos, suffisent quelquefois dans les circonstances les plus critiques, pour faire tourner en sa faveur l'esprit du public et se tirer d'un mauvais pas. Comme les enfants, les Chinois se fâchent parfois, mais la faute en est le plus souvent non pas à eux-mêmes, mais à ceux qui les excitent, les dirigent mal, ou violent leurs coutumes ou institutions.

L'aventure suivante qui nous est arrivée dans le Pou-tong, sur la rive droite du 'Houang-pou, à une journée de Changhaï, montre bien que si l'on sait un peu de chinois et si l'on s'en sert à propos, on n'a presque rien à craindre de la part de gens à qui les Européens sont peu connus. Nous passions dans la grande rue d'un village, suivi d'une foule de badauds et de malveillants qui se moquaient de notre attirail, de nos habits et de notre démarche. Un gamin de la localité vint à crier :

— *Yang kouei tse* « un diable étranger ! »

Miscellanées chinois

ce qui pour les Chinois est un terme de mépris ; nous nous retournâmes avec un sang-froid britannique :

— Oui, répondîmes-nous, nous sommes un diable étranger, nous l'avouons, mais toi, tu es un *peun-di-koueï-tse*, un diable indigène !...

Si vous aviez entendu le rire général qui s'empara de toute l'assistance et se répandit de proche en proche dans toute la rue comme une trainée de poudre ! Le gamin fut hué, conspué, et réduit à disparaître au milieu de la foule, qui nous laissa dès lors tranquilles.

@

XXIII

Détails rétrospectifs sur la mort de l'impératrice de l'est ¹

@

1. Pétition des barbiers de Changhaï

Lorsque la nouvelle de la mort soudaine et inattendue de l'impératrice de l'Est atteignit Changhaï, l'importante corporation des barbiers de cette ville fut plongée dans la désolation la plus profonde. En effet, les Chinois devant, pour se conformer aux rites, mesurer leur douleur à la longueur de leurs cheveux, ces utiles industriels allaient se trouver sans ouvrage pendant cent jours. Durant ce laps de temps, plus de têtes ni de mentons à raser, plus de queues à tresser ! les rasoirs allaient jouir d'un repos forcé et les plats à barbe en cuivre devaient rester empilés dans un coin de la boutique.

On s'imagine aisément le désespoir des *Figaro* chinois : les uns, qui tenaient de petites échoppes et qui n'avaient pas d'économies devant eux pour pouvoir attendre sans rien faire que le deuil prît fin, se décidèrent à fermer leurs établissements et à chercher ailleurs un gagne-pain ; les autres, plus riches ou plus attachés à leur adroit métier, firent appel aux chefs de la corporation et les prièrent de convoquer une assemblée générale de tous les barbiers de Changhaï. Ce *meeting* eut lieu dans l'édifice destiné à ces sortes de réunions et appartenant à la corporation. Il y fut décidé, afin de venir en aide autant que possible à tous les membres de la société, qu'une pétition générale serait adressée par eux au tche-hien de Changhaï à l'effet d'obtenir la remise de la moitié de leur loyer pour la période de trois mois pendant laquelle il devait être défendu à la population de se raser la tête.

¹ [Voir à ce sujet la subdivision [XVII](#).]

Miscellanées chinois

En conséquence la pétition suivante fut rédigée par les chefs de la corporation et adressée au magistrat de la cité :

« Nous soussignés, tous gens de Nanking et de Tchen Kiang, sommes, depuis longtemps déjà, établis comme barbiers dans l'arrondissement de Changhaï, où nous possédons d'ailleurs un lieu de réunion affecté à la discussion des statuts de notre corporation. Chaque fois qu'à l'occasion d'un deuil impérial il y a pour la population défense de se raser la tête, il est d'un usage constant que les propriétaires des boutiques de barbiers fassent à ceux-ci une remise de loyer. C'est ainsi qu'en 1875, à la suite d'une requête des barbiers de la localité, votre prédécesseur fit paraître une proclamation défendant aux propriétaires de maisons de réclamer à ces industriels plus de la moitié du loyer trimestriel. Or, nous sommes actuellement dans la période des cent jours pendant lesquels il est défendu de se raser la tête. Nous venons, en conséquence, vous adresser cette supplique collective en vous priant de vouloir bien prendre des mesures analogues en cette circonstance, etc.

Au reçu de cette requête, qui lui fut présentée par les principaux barbiers coiffés du chapeau officiel au bouton d'or et revêtus de leurs plus belles robes de satin, le tche-hien prit son « pinceau de jade » et, en caractères « gracieux comme des dragons qui se déroulent dans l'espace », écrivit une proclamation dans le sens qui lui était demandé ; puis, non content de cela, il adressa une communication au Doyen du corps consulaire et au consul général de France pour les prier de vouloir bien faire jouir des mêmes avantages les barbiers résidant sur la concession étrangère (*Foreign settlement*) et la concession française.

Heureux d'avoir pu sauver ainsi un nombre assez considérable de sapèques, les barbiers rangèrent leurs escabeaux, leurs rasoirs et leurs plats à barbe, et, assis tout le jour sur le seuil de leur porte, fumant leur pipe à eau et humant leur tasse de thé, ils attendirent patiemment des jours meilleurs, c'est à-dire la fin du deuil qui les mettait ainsi en grève forcée.

2. Instructions de Son Exc. Vou, gouverneur de la province du Kiang-sou, au sujet du deuil provisoire à observer jusqu'à l'arrivée du testament de l'impératrice

« Dès la réception de la notification officielle de la dépêche du ministère des Rites, tous mes administrés, fonctionnaires, notables, soldats et hommes du peuple devront, en conformité avec la teneur de ce document, se revêtir de vêtements d'une extrême simplicité, et s'abstenir de se raser les cheveux, de faire de la musique et de contracter mariage, et cela jusqu'à l'arrivée du testament de l'impératrice, époque à laquelle il y aura lieu de prendre immédiatement le grand deuil, en suivant les prescriptions ministérielles à cet égard.

Les diverses administrations continueront à sceller d'un sceau rouge toutes leurs dépêches ; mais les paraphes seront à l'encre noire.

Les vêtements et les bonnets contre la pluie, ainsi que les tuniques en feutre, devront, sans qu'il y ait lieu de distinguer les grades des mandarins, être des plus simples : les parasols, les coussins, les tapis de table, les portières, etc., devront aussi être d'une extrême simplicité et de couleur foncée.

Lorsqu'il s'agira de faire les prosternations d'usage devant un mémoire sur le point d'être transmis à l'Empereur, tout fonctionnaire se revêtira de vêtements simples et se contentera de se faire assister d'un maître de cérémonies chargé de commander les génuflexions ; le canon, le tambour et les fifres devront cesser de se faire entendre.

A l'arrivée d'un messenger extraordinaire revêtu d'une marque de feu ¹, comme à l'arrivée de tout autre important message d'un des ministères, on devra s'abstenir de frapper, suivant l'usage, sur le grand tambour placé à la porte des résidences officielles.

¹ Cette marque annonce que le message est pressé et important.

Miscellanées chinois

A l'ouverture de la porte du tribunal, à l'arrivée ainsi qu'au départ de tout visiteur, il ne sera plus tiré de coups de canon ni fait aucune musique : les instruments en cuivre et les cortèges seront momentanément supprimés. Il y aura également lieu de défendre aux veilleurs de nuit de continuer de se servir de tambours pour marquer les veilles, et de se borner à employer à cet effet des baguettes que l'on frappe l'une contre l'autre.

Cependant, les canons et les tambours de l'armée ; les cloches, tambours et canons des pagodes et monastères ; les petites cymbales et les tambours dont usent les marchands pour annoncer leur marchandise ne tombent pas sous le coup de l'interdiction qui est faite, d'une manière générale, contre l'emploi de tout objet ou instrument retentissant.

A la réouverture des tribunaux après les fêtes du nouvel an, comme à la prise de possession d'un poste, tout fonctionnaire devra, lorsqu'il s'agira pour lui de faire les prosternations d'usage devant le sceau impérial, être revêtu de vêtements de tous les jours sans qu'il ait à mettre, pour la circonstance, son collier officiel : il se fera seulement assister d'un maître de cérémonies, et ni les tambours ni les fifres ne se feront entendre.

Lorsqu'un fonctionnaire devra aller souhaiter la bienvenue à un délégué de l'Empereur, la tenue sera de la plus grande simplicité.

Les représentations théâtrales ainsi que les divertissements musicaux sont absolument interdits à tout fonctionnaire, notable ou commerçant.

@

XXIV

COUTUMES ET SUPERSTITIONS

@

1. Origine de la fête du Double-Neuf

On sait que, le neuvième jour du neuvième mois, les Chinois ont l'habitude d'aller sur les hauteurs manger des gâteaux, festoyer et faire voler dans l'espace des cerfs-volants de toutes formes et de toutes dimensions. Ce jour de fête s'appelle *tch'oung-kieou*, le Double-Neuf, et *teng-kaô*, promenade sur les hauteurs. Comme tout ce qui a rapport à la Chine, cette coutume remonte à une haute antiquité : ainsi nous lisons dans le *Si king tsâ ki* ¹ « que du temps de l'empereur Vou des Han ² les gens du palais avaient coutume, le neuvième jour du neuvième mois, de se rendre sur les hauteurs pour y boire du vin de *tchou-yu* (*Boymia rutæcarpa*) et de *kiu-'houâ* (marguerites) afin de vivre plus longtemps. L'ouvrage que nous venons de citer ajoute : Cette fête a été transmise de génération en génération ; on n'en connaît point l'origine.

Cependant l'ouvrage intitulé *Teng-Kao 'houei tsi-kié-ki* ³ raconte en ces termes l'origine de cette coutume :

« 'Heng King de Jou-nan se promenait un jour avec Fei Tchang-fang ; ce dernier, qui prévoyait l'avenir, dit à 'Heng King :

— Le neuvième jour du neuvième mois, une calamité s'abattra sur votre famille : il faut que vous ordonniez à vos gens de préparer des sacs violets que vous remplirez de *tchou-yu*, puis, attachant ces sacs à votre épaule, vous irez sur les hauteurs boire du vin dans lequel vous mettrez du *tchou-yu* ⁴. De cette façon vous éviterez ce malheur.

¹ *Mélanges divers sur la capitale de l'ouest.*

² L'empereur Vou des Han a régné de 140 à 86 avant Jésus-Christ.

³ *Recherches sur la fête appelée « Promenade sur les hauteurs ».*

⁴ Les graines amères du *tchou-yu* sont fort employées dans la médecine chinoise ; les

'Heng King suivit ce conseil et se rendit sur les hauteurs avec toute sa famille. Quand il revint le soir chez lui, il trouva morts ses poules et ses chiens. Fei Tchang-fang lui dit :

— Ils sont morts à votre place.

Jadis, ce jour-là, les princes et les grands étaient invités par l'empereur à un grand festin qui avait lieu dans le palais impérial ; là, au milieu des fumées du vin, ils rivalisaient d'adresse à tirer l'arc. Celui qui obtenait le premier prix recevait en récompense des pièces de satin ; les autres des pièces de coton ou de toile, selon l'habileté qu'ils avaient montrée. Dans la suite, cet usage tomba en désuétude ¹. Aujourd'hui, les Pékinois font une sorte de gâteaux aux jujubes qu'ils vont manger ce jour-là sur les hauteurs.

2. La légende de la Fileuse et du Berger

Cette légende, qui remonte à une fort haute antiquité puisqu'il en est fait mention dans le Che-ki de Sseu mâ Ts'ien ² comme d'un récit merveilleux provenant des âges très anciens, et à qui les poètes font si souvent allusion, a été diversement racontée par les auteurs chinois. Nous allons donner la traduction de deux versions différentes d'après deux ouvrages peu connus.

Selon les Chinois, la Fileuse (*tche-niu*) et le Berger (*niéou-lang*) sont deux constellations situées, la première à l'est, la seconde à l'ouest de la Voie lactée, et qui peuvent se réunir (*siang-'houei*) le septième jour du septième mois. Ces constellations répondent, la première à Wéga, α de la Lyre ; la seconde aux étoiles α , β , γ de l'Aigle.

herboristes indigènes prétendent qu'ils faut les recueillir le neuvième jour du neuvième mois : celles-là, disent-ils, ont plus d'efficacité que les graines recueillies à un autre moment.

¹ *Souei T'ang Kiâ houâ*, « Belles paroles de la dynastie des Souei et des T'ang ».

² Voir le [Ché-ki, livre XXVII, chapitre V](#). Le commentaire du Ché-ki, intitulé Tcheng-y, « véritable sens », dû à Tchang Chéou-tsié des T'ang, dit « que la Fileuse préside à la soie, aux bijoux, etc. Quand les souverains sont animés de piété filiale, les trois étoiles qui forment la constellation de la Fileuse brillent d'un vif éclat ; sinon elles deviennent sombres et diminuent de grandeur. Si les femmes travaillent mal, la plus grande se met en colère et le prix des étoffes augmente ; si elle disparaît, il y aura des révoltes dans l'armée. » Il ajoute : « Une ancienne tradition rapporte que le Berger et la Fileuse se voient le septième jour du septième mois ».

Premier récit :

« A l'est de la Voie lactée se trouve la Fileuse : c'est la fille de l'Empereur céleste (*t'ien-ti*) ¹. Chaque année elle se donnait toutes les peines du monde pour filer : elle faisait des broderies semblables à des nuages et des vêtements célestes. Un jour, l'Empereur céleste eut pitié de son isolement et lui permit d'épouser le Berger, qui est à l'ouest de la Voie lactée. Après le mariage, la Fileuse cessa de travailler. L'Empereur céleste se mit alors en colère et lui ordonna de retourner à sa place primitive ; dans la suite, cependant, il l'autorisa à traverser une fois par an la Voie lactée pour aller retrouver son époux » ².

Deuxième récit :

¹ *T'ien-ti*, l'Empereur céleste, ou *Yu-ti* (ou *Yu houang-ti*), l'Empereur de jade, est, selon les taoïstes, le souverain (ou dieu) qui règne sur tout l'univers. L'ouvrage intitulé *Séou-chen-ki* « Recherches sur les génies », qui fait partie de la grande collection *Loung ouei pi chou*, contient à ce sujet le curieux passage suivant :

« Il y avait jadis en ce monde un État appelé *Kouang-yen miaô-tô* dont le souverain avait nom *Tsing-to* : sa femme s'appelait *Paô-yué* « lune précieuse ». Déjà d'un certain âge et sans héritier, ce souverain ordonna à tous les docteurs de la Raison de suspendre des bannières dans tous les palais et d'adresser des prières au Vrai Saint. Une nuit, la Reine vit tout à coup en songe *Laô-tseu*, qui, assis tranquillement dans un char traîné par des dragons, portant dans ses bras un petit garçon, et précédé de bannières, venait à travers l'espace.

— Je vous en supplie, dit la Reine à *Laô-tseu*, faites que cet enfant soit mon héritier.

— Je veux bien vous l'accorder, répondit *Laô-tseu*.

La Reine le remercia suivant les rites, puis, quand elle se réveilla elle se trouva grosse : elle resta dans cet état pendant un an, et le 9 du premier mois de l'année *ping-vou*, à midi, elle mit au monde un fils. Cet enfant se montra charitable dès sa jeunesse et distribua aux pauvres, en aumône, toutes les richesses accumulées dans le Trésor de l'État. Quand son père mourut, il monta sur le trône, mais, peu après, il ordonna à un grand dignitaire de lui succéder, et, renonçant à la couronne, il alla pratiquer la vertu sur les monts *P'ou-ming* et *Siéou-ling*. Lorsqu'il eut obtenu la Raison parfaite, il pratiqua la médecine pour guérir les maladies et sauva un grand nombre de personnes. Dans la suite il périt victime de son dévouement. La septième année *tâ-tchoung siang-fou* et la première année *t'ien-chi* du règne de *Tchen-tsoung* des *Soung* (1015 et 1017), l'empereur lui conféra le titre posthume de *Yu-'houang*, Empereur de jade, en disant :

— Être supérieur qui as ouvert le ciel, qui tient le sceptre pour gouverner le monde, qui es très respectable et qui personnifie la Raison, ô ciel auguste, Être très vénéré, Empereur de jade, Grand Empereur céleste !

Le *T'oung-Kien Kang-mou* cite ce même fait historique, mais le rapporte à la sixième année *tcheng-hô* de *Oueï-tsoung* des *Soung* (1117), et dit que le titre posthume conféré par cet empereur fut *Yu-ti*, Empereur de jade. Il ajoute : « par décret, l'empereur ordonna de bâtir dans tout l'empire des temples où l'on devait placer la statue de l'Empereur de jade ».

² Extrait du *Ching-tch'ou souei-che Ki*, Mémoires sur les diverses époques de l'année.

« La Fileuse était la fille de la Reine d'Occident ¹ : un jour qu'elle se baignait dans une source thermale avec plusieurs autres fées, un vieux bœuf que gardait Niéou-lang (le Berger) fit part à ce dernier de ce qui lui avait été dit en songe et lui fit cacher les vêtements de fée de la Fileuse que celle-ci avait déposés sur le bord de l'étang ; quand les fées voulurent remonter au ciel, la Fileuse ne retrouva pas ses vêtements et ne put suivre ses compagnes. Elle s'unit alors au Berger et tous deux devinrent mari et femme : de cette union naquirent un fils et une fille.

Un jour, la Fileuse retrouva ses habits de fée, se hâta de les revêtir et monta sur un nuage pour retourner au palais céleste. Le Berger se mit à sa poursuite avec ses deux enfants. La Fileuse, sur le point d'être atteinte, adressa une prière à sa mère qui, prenant une de ses aiguilles de tête, traça une raie dans le ciel et sépara ainsi les deux époux. Cette raie devint la Voie lactée de chaque côté de laquelle se trouvèrent placés la Fileuse et le Berger.

Dans la suite, les deux époux avant adressé une pétition à l'Empereur de jade pour obtenir la permission de se voir, ce souverain décida qu'ils pourraient être réunis une fois par an, le septième jour du septième mois. On dit que, ce jour là, tous les moineaux qui sont sur cette terre vont faire un pont sur la voie lactée pour permettre au Berger et à la Fileuse de la traverser et de se voir.

¹ *Si ouang mou*, « La Reine d'Occident », est un être fabuleux du sexe féminin qui commande à toutes les fées. D'après le *Tsi chien lou*, « Récits des génies réunis », elle habite sur le mont K'oun-Loun, dans une cité qui a mille li d'étendue et qui renferme douze pavillons de jade ; « à sa gauche, dit ce même ouvrage, se tiennent des fées (*chieu-niu*) ; à sa droite, de jeunes garçons ailés : elle commande aux femmes qui, étant parvenues à posséder la Raison (*taô*), sont par suite devenues des fées ». Le *Tchéou chou* « Livre des Tchéou », rapporte que l'empereur Mou (*Mou-ouang*), de la dynastie des Tchéou, dans son fameux voyage dans les contrées occidentales (985 av. J.-C.), fut reçu par la *Si ouang mou* dans le lac des Pierres précieuses. (Voir à ce sujet, Pauthier, *Chine ancienne*, p. 94 et suiv., et Mayer's, [Chinese reader's manual](#), p. 178.) Ces fables anciennes ont exercé l'imagination des écrivains taoïstes, qui, non contents de broder sur cette visite plus ou moins véridique, ont fait les plus brillantes descriptions de la résidence féerique.

Miscellanées chinois

On prétend que les quatre étoiles qui sont rassemblées de ce côté-ci de la Voie lactée et qui ressemblent à la fleur du *Pirus japonica* forment la constellation de la Fileuse ; au delà de la Voie lactée, il y a trois étoiles en forme de triangle : c'est la constellation du Berger. Tout près de là sont deux petites étoiles, c'est leur fils et leur fille ¹.

On trouve dans les poètes chinois de nombreuses allusions à la Fileuse et au Berger. Voici quelques vers, choisis entre mille, où il en est parlé :

Le Berger réside à l'ouest de la voie lactée ; la Fileuse demeure à l'est de celle-ci.

(Poésies de T'ou Fou).

A l'horizon, la nuit était claire comme une onde limpide :

Étendu, je regardais les étoiles du Berger et de la Fileuse.

(Poésies de T'ou Meï).

A minuit, pendant l'automne, la rivière d'argent étincelle au loin ;

On dit que c'est alors qu'ont lieu les noces du Berger et de la Fileuse.

(Poésies de Siu Chien).

@

¹ Extrait du *T'ien-ho p'eï*, « L'Union de la Voie lactée ».

XXV

Une révolte des troupes chinoises à Vou-tch'ang-fou

@

En Chine, comme l'on sait, les armes cèdent le pas à la toge, le pinceau prime l'épée. Après avoir été un peuple guerrier, ainsi que leurs annales et celles de leurs voisins en font foi, les Chinois sont devenus, si l'on peut s'exprimer ainsi, des littérateurs. C'est uniquement par l'étude des lettres qu'ils peuvent aujourd'hui être quelque chose, c'est-à-dire faire partie de l'administration civile et parvenir un jour peut-être aux premières dignités de l'Empire. De là, comme corollaire nécessaire, est venue la puissance de la docte corporation des lettrés, avec qui l'on a si souvent à compter, et le mépris de la plus grande partie de la population chinoise pour le métier des armes, profession qui, à de rares exceptions près, ne rapporte rien, sinon des coups.

Il en est résulté un grand abaissement de l'armée chinoise, si tant est qu'on puisse appeler armée des bandes de routiers, ignorants de toute discipline, qui, en temps de paix comme en temps de guerre, sont de véritables brigands en quête de pillage et prêts à commettre les plus mauvais coups. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, l'armée est presque un vaste pandemonium : quiconque ne sait plus quel métier embrasser, quiconque, dans son village, a eu maille à partir avec la justice, s'enrôle sous le drapeau du Dragon à cinq griffes ; quiconque rêve de s'enrichir par des moyens plus ou moins illicites, endosse la casaque bleue à bordure rouge.

On s'imagine aisément quelle considération la corporation des lettrés, et, par suite, l'immense corps des mandarins qui en est sorti, ont pour de telles gens et pour ceux qui les commandent. Comme l'a très bien dit le P. Huc, « un soldat est un homme *antisapèque*, c'est-à-dire sans prix, sans valeur, un homme qui ne peut pas être représenté par un denier. Un mandarin militaire n'est rien à côté d'un officier civil ; il ne doit agir

que d'après l'impulsion qu'on lui donne ; il est le représentant de la force, de la matière, une machine à laquelle l'intelligence du lettré doit imprimer le mouvement. »

Cependant, le pouvoir militaire, jaloux des prérogatives accordées au pouvoir civil, n'a pas été sans essayer de relever quelquefois la tête ni sans tenter de supplanter l'autorité dont il est le bras droit, mais qu'il voit à contre-cœur lui donner des ordres. Dans ces dernières années surtout, ces symptômes contre le pouvoir civil se sont manifestés à plusieurs reprises, et peut-être n'en faut-il pas chercher l'origine ailleurs que dans l'impulsion donnée à la science militaire par l'intelligent vice-roi du Tche-li, Li Houg-tchang, qui a compris, mieux que tout autre, l'infériorité militaire de ses compatriotes et qui fait tout ses efforts pour créer une véritable armée chinoise, capable, sinon de lutter avec succès contre des troupes européennes, au moins de leur opposer une sérieuse résistance.

Il y a quelques mois, une émeute de ce genre a eu lieu à Vou-tch'ang-fou, capitale de la province de 'Hou-pei, mais n'a pas eu toutes les suites que l'on pouvait craindre. Le *chen-paô* ou Gazette chinoise de Changhaï a donné le récit de cette échauffourée dont voici la traduction :

« Le troisième jour du neuvième mois (14 octobre), un sous-lieutenant du régiment de la Garde du vice-roi (du 'Hou-Kouang), nommé *Yang*, se rendit chez un agent de change dont la boutique est située vis-à-vis du prétoire du trésorier général de la province, pour y faire peser une certaine quantité de taëls en argent et la changer en petite monnaie. Les employés du changeur, après avoir pris les taëls et les avoir pesés, trouvèrent que le poids en était d'un *ts'ien*¹ inférieur au poids déclaré par le sous-lieutenant. Comme cette somme était sa solde et qu'elle ne pouvait être inférieure au chiffre qu'il avait déclaré, le sous-lieutenant crut que les

¹ Le *ts'ien* est la dixième partie du taël ou once chinoise.

employés avaient par mégarde laisser tomber une parcelle d'argent (représentant ce qui manquait), ces derniers soutinrent que non : bref, d'une altercation on en vint aux coups.

Juste à ce moment, le tche-chien ou magistrat du district de Kiang chia nommé Ts'aï, vint à passer : il fit arrêter sa chaise et s'enquit de la cause de la bagarre. Le sous-lieutenant dit qu'il était mandarin et narra toute l'affaire. Le tche-chien, voyant que Yang n'avait pas les vêtements d'un mandarin, que la colère dont il était animé ne pouvait qu'exciter tout le monde, soupçonna qu'il s'affublait d'un titre qu'il n'avait pas le droit de porter et qu'il voulait sans rime ni raison causer des troubles : il ordonna donc qu'on lui administrât vingt coups de bâton sur la main et qu'on le chassât.

Le sous-lieutenant, plein de colère et de ressentiment, fut raconter au colonel de son régiment ce qui lui était arrivé ; mais celui-ci lui dit :

— Si vous vous prévaluez de votre grade pour maltraiter des commerçants, les autorités locales ont le droit d'y mettre bon ordre : quelle injustice avez vous donc subie ?

et il le renvoya ainsi sans l'écouter.

La colère du sous-lieutenant n'en fut que plus grande encore : il alla raconter ses malheurs à ses collègues et amis. Ces derniers tentèrent de le calmer par leurs exhortations et se rendirent même chez le tche-chien pour lui expliquer les véritables causes de l'affaire. Le tche-chien Ts'aï, regrettant d'avoir agi comme il l'avait fait, alla lui-même chez le colonel Fan pour lui en exprimer tous ses regrets : le colonel lui répondit qu'il n'avait rien à regretter, qu'il n'avait fait que son devoir, et ajouta que son intention était de demander la dégradation du sous-lieutenant pour avoir causé ainsi des

troubles. A son tour, le tche-chien intercédâ pour l'officier, et le colonel finit par céder à ses instances.

Rien ne pouvait faire prévoir que cette conversation serait mal rapportée au sous-lieutenant : on vint en effet dire à celui-ci que le tche-chien avait été chez son colonel pour demander sa révocation, mais que ce dernier avait refusé de le faire et l'avait ainsi sauvé.

Transporté de colère, le sous-lieutenant alla répéter à ses collègues et à ses soldats ce que l'on venait de lui apprendre et il ajouta :

— Pourrons-nous souffrir, nous autres braves et courageux soldats, qu'un mandarin civil ose nous insulter ainsi ? A quoi bon aspirer à l'honneur de servir notre pays si nous sommes en butte à de telles ignominies.

Tous les esprits furent dès lors en fermentation, et le 4 (15 octobre) au matin, comme le tche-chien, sortant de son prétoire pour aller faire des visites, passait devant l'endroit appelé Li-mâ tch'ang où habitaient les candidats aux grades militaires, les soldats et les candidats répondirent tous à l'appel d'un des leurs et se précipitèrent en avant comme un essaim de guêpes : en un instant, ils arrachèrent le tche-chien de sa chaise, lui enlevèrent son chapeau et déchirèrent ses vêtements ; le magistrat allait passer un mauvais quart d'heure quand heureusement ses satellites, faisant un dernier effort, parvinrent à lui porter secours et à le tirer de ce pas difficile. Au même moment, le colonel averti de ce qui se passait, accourait avec des soldats pour rétablir l'ordre : mais lorsqu'il arriva, tous les émeutiers s'étaient déjà dispersés.

Le tche-chien se rendit alors directement chez le vice-roi et, en se lamentant, raconta à ce haut dignitaire ce qui venait de lui arriver. Le vice-roi T'ou Lang-chien entra dans une violente colère et enjoignit au colonel Fan de lui livrer le sous-

lieutenant pour que celui-ci fût remis au préfet de Vou tchang et soigneusement gardé en prison jusqu'à ce que l'on eût fait une enquête. Il accorda un congé au tche-chien afin que celui-ci pût se rétablir et confia l'intérim de son district au tche-chien Lou.

De l'enquête faite par le préfet de Vou-tchang, Tch'en, il résulta qu'il y avait des soldats de la garde du vice-roi parmi les émeutiers ; informés de ce fait, le vice-roi T'ou et le gouverneur P'oung Sô-ting, irrités, ordonnèrent au colonel Fan de fixer un délai à l'expiration duquel tous les individus qui avaient ce jour frappé et insulté le magistrat de district devaient être livrés et amenés devant le tribunal afin d'être jugés. Le colonel répondit que la colère des soldats n'était pas encore apaisée et que si l'on tentait d'arrêter quelqu'un d'entre eux, des troubles sérieux étaient à craindre. Le vice-roi ne voulut rien entendre et envoya un nouvel ordre plus pressant encore au colonel. Celui-ci, ne sachant plus que faire, livra quatre de ses parents qui servaient dans son régiment, ignorant que l'on avait le dessein de mettre à mort ceux qu'on demandait.

En effet, le vice-roi T'ou, pensant qu'il fallait agir avec sévérité pour étouffer ce germe de révolte et punir les coupables avec rigueur afin que leur châtement servît d'exemple, avait décidé qu'ils seraient jugés d'après la loi martiale ; mais, de peur que la révolte ne devînt générale, il n'osa pas le dire ouvertement, ni faire conduire les prisonniers à la Place des exécutions, et il donna ordre que l'exécution aurait lieu devant son prétoire.

A cette nouvelle, tous les soldats retroussant leurs manches se soulevèrent en masse et annoncèrent que le 18 (29 octobre) au soir, ils se réuniraient en grand nombre et iraient enlever les quatre militaires livrés par le colonel, que ce qu'ils méditaient ne serait pas profitable aux mandarins, qu'ils

Miscellanées chinois

mettraient la ville à feu et à sang et qu'ils pilleraient les greniers et le Trésor, etc. Les rumeurs les plus alarmantes circulèrent de tous côtés, et, en un soir, la panique fut à son comble dans la ville. Les événements avaient marché avec une telle rapidité que l'on ne savait plus quel parti prendre. Le vice-roi consentit à mettre en liberté les quatre prisonniers. Mais, parmi le peuple, la frayeur était grande : tous ceux qui avaient des billets de banque se rendirent aux banques (qui les avaient émis) pour se faire payer : plusieurs maisons, ne pouvant satisfaire à leurs engagements, firent ainsi faillite. Tout le monde disait que les plus grands malheurs auraient pu arriver si les quatre prisonniers avaient été mis à mort.

On nous apprend que la terreur règne encore dans la population : un grand nombre de gens se sont enfuis avec ce qu'ils ont pu emporter. Un nouveau soulèvement est à craindre. Les autorités locales ont lancé une proclamation pour inviter le peuple à rester tranquille, à s'occuper de ses affaires, et pour l'engager à ne plus rien craindre. On a cependant fait courir le bruit que la femme du vice-roi avait quitté la capitale ; ce ne serait pas là le moyen de calmer les esprits. Les soldats révoltés se sont renfermés dans leurs camps : le sous-lieutenant Yang et les quatre soldats mis en liberté sont parmi eux. Les camps n'ont aucune communication avec le dehors et il n'y a pas de satellites assez braves pour aller y arrêter qui que ce soit. Le vice-roi et le gouverneur ont actuellement une conférence à l'effet de rédiger un rapport qu'ils doivent envoyer à l'empereur : ils attendront ensuite les ordres de Sa Majesté.

@

XXVI

Le pèlerinage de la montagne du pic mystérieux
près de Péking

@

La vaste plaine de Péking a pour rivage, au nord-ouest, une chaîne de montagnes, ou plutôt un massif montagneux, qui porte le nom de *Yang-chan*. Ces hauteurs sont presque nues, et, à part quelques îlots de verdure d'où émergent, çà et là, des temples à toits de tuiles vernissées ou des pagodes à huit ou neuf étages, elles n'offrent presque rien de pittoresque à l'œil du touriste. C'est dans cette région alpestre, dont le caractère grandiose et sauvage ne laisse pas que de charmer, que se trouve située la célèbre *Miaô foug-chan*, « montagne du Pic mystérieux », objet, deux fois par an, d'un pèlerinage renommé. Ce voyage dévot, que nous pourrions comparer à celui de Notre-Dame de Lourdes, en France, attire, du 1er au 17 ou 18 du quatrième mois (mars) et du 1er au 7 ou 8 du septième (juin), un immense concours de population.

On vient, au *T'ien-chien-niang-niang* « temple des Fées », qui couronne le Pic mystérieux, non seulement des villages et des hameaux voisins, des villes de la plaine et de la capitale, mais même des cités plus éloignées, telles que Paô-ting-fou et T'ien-tsin. Toutes les classes de la société chinoise s'y donnent en quelque sorte rendez-vous : mandarins, lettrés ou commerçants, tous arrivent s'agenouiller devant la statue du Bouddha, et demander au saint des saints qui, de l'avancement, qui, des honneurs littéraires, qui, des richesses, qui, une guérison de maladies déclarées incurables par les médecins. Tous y brûlent des parfums devant l'autel sacré, depuis les princes du sang et les plus hauts dignitaires de la Cour, jusqu'aux derniers chiffonniers ou tamiseurs de poussière sur la route.

C'est principalement au quatrième mois (mars), que la fête du *Miaô foug-chan* a le plus d'éclat. Ce mois est en quelque sorte, aux yeux

des bouddhistes, le plus saint de l'année : dès les premiers jours, en effet, tous les temples des environs de Péking ouvrent leurs portes aux fidèles. Le 8, une cérémonie importante, nous allons dire nécessaire, a lieu dans ces édifices : les *hô-chang* ou bonzes font respectueusement prendre des bains à toutes les statues ou statuette du Bouddha, et procèdent, en marmottant des kyrielles d'*ô-mi-tô-fô* (Amidha Bouddha), à l'opération délicate de nettoyer ces saintes images avec de l'eau pure ou des parfums. Le même jour, chaque famille doit en faire autant et purifier les bouddhas qui ornent l'autel domestique. Il semble que les gens du nord aient imité leurs dieux : on sait que leur saleté repoussante est proverbiale ; à peine prennent-ils un bain par an.

Tout bon bouddhiste ne doit pas manquer d'aller au temple des Fées au moins une fois l'an, que ce soit au printemps ou à l'automne, peu importe. Il faut qu'il aille se prosterner aux pieds du Bouddha et lui demander la réalisation de ses désirs les plus chers. Parmi les dévots, le Bouddha du Pic mystérieux passe pour être *efficace*, et il a la réputation d'accorder généralement ce qu'on lui demande ; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir une si grande foule de fidèles accourir pour « brûler les parfums de la tranquillité » (*chaô p'ing-an Chiang*), car ainsi s'appelle cette cérémonie.

Au printemps passé, nous eûmes la curiosité d'accomplir nous-même, en touriste et en savant, ce pèlerinage tant vanté. En vérité, la vue de cette foire locale du Pic mystérieux, où le sacré se mêle au profane, où la mysticité coudoie le réalisme, nous dédommagea amplement des fatigues d'une journée employée à trotter ou à galoper sur des routes poussiéreuses sillonnées d'ornières, et d'une nuit presque blanche, passée dans une auberge chinoise de Yang-fang ¹, au milieu de la fumée asphyxiante d'un brasero mal éteint ² et d'une population d'insectes acharnée à sa proie.

¹ La ville de Yang-fang est située à l'extrémité ouest de la plaine de Péking, au pied des premiers contreforts des *Yang-chan*.

² On sait que les maisons chinoises n'ont pas de cheminée : on ne peut se chauffer, dans le nord, qu'à l'aide de *braseros* au charbon de bois ou du *k'ang*, lit de briques généralement installé au fond de la pièce et qui en somme un four sans cheminée.

Miscellanées chinois

La première chose que nous vîmes au pied de la montagne fut une station, si l'on peut l'appeler ainsi, de chaises à porteurs nommées *pâ-chan-'hou-eul*, « tigre qui rampe sur la montagne », nom assez singulier pour ce mode de locomotion. Ces *tigres* se composent d'une chaise ordinaire à laquelle on attache de chaque côté un long bambou, et sont généralement portés par deux hommes, l'un devant, l'autre derrière. Il y a cependant des *tigres* à trois et quatre porteurs pour les personnes d'une taille au-dessus de la moyenne et pour celles qui « émettent du bonheur (*fâ-fou*) » ¹, comme on dit en chinois. Il n'en coûte que quelques sapèques pour se faire porter par ses semblables jusqu'à la porte du temple : comme la route était passablement rocailleuse et que le soleil commençait à darder fortement ses rayons, nous adoptâmes ce moyen de transport.

Le long de la route, qui est suspendue au flanc de la montagne et se déroule comme un serpent sur un lit de verdure, on trouve, de distance en distance, des *tch'â-p'oung* ou débits de thé, où les pèlerins peuvent se rafraîchir et se reposer gratis : on y boit de l'eau de riz et du thé. Ces débits sont installés pour l'usage spécial des fidèles fatigués ou altérés, par des braves gens qui, selon l'expression chinoise « mettent en pratique la vertu » et espèrent obtenir dans l'autre monde le remboursement de leurs charitables dépenses d'ici-bas. Au près de ces débits de thé sont des *'houeï*, *réunions* ou sortes de *foires* : il y a la foire des nattiers, la foire des cordonniers, la foire des fleuristes, etc. Ce n'est pas le côté le moins curieux de ce pèlerinage bouddhiste.

Tous les marchands de nattes et de paillassons de la capitale sont accoutumés à venir assister à cette fête : ils étendent des nattes dans tous les débits de thé, devant les bouddhas du temple des Fées, partout enfin où l'on brûle des parfums et où l'on s'agenouille. Leurs confrères les cordonniers et les réparateurs de chaussures ambulants font mieux encore : ils viennent s'installer sur la route, à la porte des débits, avec leurs outils et leur établi mobile. Tout pèlerin qui a une

¹ Expression qui signifie *être gras, être replet*. Aux yeux des Chinois les personnes fortes sont plus heureuses que les maigres.

chaussure détériorée n'a qu'à faire un salut à un de ces cordonniers et lui adresser quelque bonne parole ou souhait de bonheur et de prospérité, aussitôt le disciple de saint Crépin répare ce qui doit être réparé, recoud ce qui doit être recousu, et tout cela pour l'amour du Bouddha. Les clients n'ont point besoin de délier leur bourse. Nous vîmes les cordonniers si occupés et si entourés que la pensée nous vint que les pèlerins pouvaient bien avoir pris, pour la circonstance, leurs plus mauvaises chaussures. Ils ne sauraient oublier qu'avant d'être bouddhistes ils sont Chinois, et que le talent, pour ne pas dire le premier devoir, d'un habitant du Céleste Empire, est toujours de profiter d'une occasion ou d'une bonne aubaine qui s'offre à lui.

La corporation des fleuristes ne saurait manquer une circonstance aussi favorable d'étaler leurs produits si gracieux et de faire briller leur savoir-faire de pépiniéristes ; aussi vîmes-nous toutes les fleurs du printemps, sans en oublier les diverses espèces de roses, telles que le *ts'eu-meï-'houâ* et le *mou-chiang-'houâ*, aux pétales carminées, à la douce senteur, rivalisant d'éclat et de beauté. Cette foire porte le titre quelque peu pompeux de *Chiang-'houâ-koung-'houeï* « Réunion générale des fleurs parfumées ». Mais, en réalité, les fleurs chinoises ont peu ou point de parfum. A ce sujet, un touriste de nos amis écrivait sur son calepin, comme impression de voyage : « Dans l'Extrême Orient, les fleurs et les fruits n'ont ni odeur ni saveur, et les femmes en ont trop. » Chose curieuse, le Chinois, poète à ses heures, encore que terriblement prosateur dans la vie de tous les jours, aime passionnément les fleurs : naturellement la poésie les a admises de toute antiquité dans son domaine, mais la ménagère chinoise les voit avec plaisir au-dessus de sa marmite qui chante ou au pied de son bouddha enfumé, et le lettré les regarde avec délices suspendues au-dessus des grimoires indéchiffrables de Confucius et de Mencius.

Nos porteurs allaient bon pas et semblaient dévorer le terrain, quoique la montée ne laisse pas que d'être un peu raide. Après cinq *li* de marche, c'est-à-dire quand nous fûmes à peu près à mi-chemin du temple, nous dépassâmes une procession assez curieuse qui se rendait

également à l'édifice sacré, mais, entourée d'une foule compacte, elle ne pouvait avancer qu'à pas comptés. Huit ou dix individus, déguisés en diables à l'aspect effrayant et tenant une fourche à la main, avaient pour mission d'ouvrir le chemin : derrière se dandinaient majestueusement deux faux lions en carton, de couleur jaune et bleue, que deux hommes roulés dans leurs flancs faisaient mouvoir en tous sens. Ces « rois de la montagne », comme les appellent les Chinois ¹, gravissaient la route, traversaient les cours d'eaux, remuaient la tête, se roulaient par terre, au grand ébahissement des populations. Venait ensuite une dizaine d'individus habillés à la mode du vieux temps, qui nasillaient des chansons campagnardes : tous les types y étaient représentés : pêcheurs, bûcherons, laboureurs, bergers, lettrés, mandarins civils et militaires. Immédiatement après s'avançaient deux hommes déguisés en femmes qui frappaient du gong, puis deux autres qui battaient du tambour : ils précédaient une compagnie de jeunes enfants âgés de moins de dix ans qui faisaient résonner de petites cymbales, et cymbaliers devenant jongleurs, faisaient mille tours et mille culbutes sans abandonner leurs instruments. Le cortège était terminé par deux individus, vêtus de costumes de l'ancien temps, chargés d'une grande caisse pleine de chandelles parfumées et de lingots en papier qu'ils allaient offrir dans le temple, en grande pompe et en magnifique appareil. Encore que les vêtements dont les acteurs de cette scène étaient revêtus ne fussent que des oripeaux fanés ou des haillons brodés, prêtés peut-être pour la circonstance par une troupe de comédiens ambulants, le coup d'œil de ces groupes exotiques étagés et échelonnés sur la route n'en était pas moins pittoresque et frappait par son étrangeté originale.

La véritable fête avait lieu sur la place qui s'étale devant le parvis du temple. Dans l'un des angles on avait dressé à grands frais un *chi-t'ai* ou théâtre : des héros en costumes fantastiques s'y démenaient en brandissant des étendards à couleurs éclatantes, en poussant des cris féroces qui semblaient n'avoir rien d'humain, ou chantant d'une voix

¹ *Chang-ouang*. Le même nom est donné au tigre.

nasillarde aux accords d'un orchestre bruyant de cymbales fausses, de flûtes discordantes et de tambours détendus.

Vis-à-vis s'élevait un véritable guignol, Karagueuz chinois, qu'entourait une multitude d'enfants de tout âge et de tout sexe, et même de grandes personnes : tous, les yeux grands ouverts, la bouche béante, manifestaient leur approbation par des *'haô*, bien, bravo, plus ou moins gutturaux. Disons à ce propos que les *k'oueï-leï* ou *marionnettes* existent en Chine depuis un temps immémorial : on en fait remonter l'invention à l'époque de Mou-Ouang, de la dynastie des Tchéou (de 1001 à 946 avant notre ère). Un ancien philosophe taoïste qui vivait au IV^e siècle avant notre ère, Lié Yu-K'éou, a consigné ce fait dans son ouvrage intitulé Lié-tseu : « Au temps de Mou Ouang, un homme adroit, nommé Yen-Che, fit des hommes de bois qui pouvaient chanter et danser. Telle a été l'origine des marionnettes » ¹.

Au centre de la place, des jongleurs lançaient en l'air, à des hauteurs parfois prodigieuses, des *che-sô*, masses de pierre en forme de cadenas chinois, faisaient une pirouette élégante et les recevaient qui sur la tête, qui sur le nez, qui sur le coude ou le poignet : à voir l'aisance et la dextérité de ces artistes, on eût cru que ces poids étaient en carton, ou tout au plus en bois, mais en réalité ils pesaient bel et bien de vingt à soixante livres, selon leur grosseur. Nous eûmes toutes les peines du monde à soulever à deux mains un de ces *che-sô* qu'un des jongleurs venait, debout sur une jambe, de tenir à son pied, suspendu en équilibre, pendant cinq bonnes minutes. Deux de ces artistes jouaient à la balle avec des *'houâ tchouan*, briques fleuries, qui sont un peu plus légères que les *che-sô*, comme si c'eût été des balles de coton. Ce spectacle eut le don de nous étonner profondément : le Chinois n'a point, à proprement parler, de force musculaire, et il faut souvent quatre ou six hommes, en Chine, pour porter un fardeau qu'un fort de la halle, chez nous, soulèverait comme une plume.

Non loin de là, un *kang-tse* ou trapèze attira nos regards : il

¹ Voir à ce sujet Mayers, [Chinese reader's manual](#), p. 276, [n° 914a]. [c.a. Cf. la traduction de Lié-tseu dans Wieger, [Les pères du système taoïste](#).]

consistait en un long poteau de bois posé dans toute sa longueur sur deux X à large envergure. Des acrobates s'y livraient à toutes sortes de tours ; nous arrivâmes juste à temps pour voir le tour appelé *k'ouâ-kou*, « à cheval sur un tambour ». Pour exécuter ce chef-d'œuvre d'équilibre, on place trois tambours en pyramide sur le trapèze, puis un acrobate saute à cheval sur celui qui forme le sommet du monument et reste dans cette position pendant un quart d'heure sans que l'édifice vacille un seul instant.

Enfin, tout autour de la place et sur le parvis même du temple se pressaient des marchands de bric-à-brac, de vieux vêtements et de fleurs artificielles, des étalagistes à capharnaüm ambulants, des confiseurs avec leur boutique portative, des pâtisseries poussant leur cuisine roulante, etc.

Comme nous traversions la foule grouillante et houleuse pour pénétrer dans le temple, nous vîmes de vieilles paysannes, courbées par les ans, qui distribuaient des haricots cuits à tout passant. C'est là une coutume des gens du nord de la Chine que nous n'avons encore vue signalée nulle part. Quelques jours avant le 8 du quatrième mois, certaines vieilles femmes se rendent aux temples, un panier de haricots à la main, et là, devant la statue dorée du bouddha, se prosternent et crient *ô-mi-tô-fô* (*Amidhâ Bouddha*) chaque fois qu'elles prennent un haricot dans le panier et le déposent à leurs genoux. Le 8, elles se lèvent de grand matin, mettent les haricots dans une marmite, y ajoutent des carottes et des bourgeons d'acajou (*chiang-tch'oun*), puis font cuire le tout. La cuisson à point, elles transvasent les haricots dans un panier et vont s'installer dans les carrefours, sur les routes, là où il y a le plus de monde. A chacun elles distribuent quelques haricots en disant : « Vous amassez ainsi du bonheur pour la vie future ». On appelle cette coutume « jeter les haricots du bonheur ». Ces légumes sont précieusement conservés comme des amulettes de félicité terrestre et céleste.

Au sortir de cette cohue nous entrâmes dans le temple des Fées : cet édifice n'a rien qui le distingue des constructions de ce genre. On y

trouve les mêmes bâtiments, les mêmes cours, les mêmes bouddhas qu'on voit partout ailleurs. On sait en effet, qu'en Chine tout, du petit au grand, se fait suivant des règles immuables ou rites que tout bon Chinois considère comme un devoir sacré de ne jamais enfreindre : ces rites, établis de toute antiquité, forment pour ainsi dire un code stratifié dont les compatriotes de Confucius cristallisés dans leur vénération pour l'antiquité et leur présomption antédiluvienne, doivent observer religieusement et respectueusement les prescriptions. Cette parole de Tacite : *Vetera extollimus, recentium incuriosi* pourrait être, à bon droit, la devise du peuple chinois. La seule chose que nous remarquâmes était la propreté inaccoutumée des statues bouddhiques ; nous étions, en effet, au 9 du mois chinois et la veille avait eu lieu, en grande pompe, le lavage des idoles. Les bonzes eux-mêmes semblaient avoir imité leurs dieux : ceux qui gardaient le temple étaient rasés de frais, leurs neuf brûlures sur le crâne apparaissaient au vif et leur vêtement n'était pas aussi repoussant que de coutume.

Le temple était orné de fleurs vraies et artificielles offertes par la corporation des fleuristes de Péking. L'habileté de ces artistes est si grande et leur dextérité est telle qu'il n'est souvent pas possible de distinguer, à moins de la toucher, une véritable fleur d'une fausse, ils ont des couleurs d'une vivacité étonnante dont la composition, comme la plupart de celles qui constituent l'émail des cloisonnés, est un secret de famille, transmis de père en fils, et devenu un héritage inaliénable. Au pied des bouddhas on voyait, symétriquement rangés, tous les plats qu'une société appelée *chien-yen-'houei* « réunion du sel offert », venait d'offrir aux bonzes pour leur pitance semestrielle. Ces *'hô-chang* ne peuvent manger de viande : ils sont éternellement condamnés aux légumes. Deux fois par an, lors de la fête du Pic mystérieux, quelques âmes charitables viennent leur apporter des mets salés.

Devant le brûle-parfums de bronze dressé au pied du principal autel, mille fidèles se précipitaient tour à tour, front contre terre, en prononçant leur invocation traditionnelle *ô-mi-tô-fô*, tandis que les bonzes mettaient le feu aux chandelles parfumées et aux lingots de

Miscellanées chinois

papier offerts aux dieux bouddhiques. Cependant, un autre bonze frappait avec componction sur un gros tambour placé à l'entrée de la porte et en tirait des sons sourds et lugubres qui ajoutaient singulièrement à la majesté du lieu et des cérémonies.

Tel est le spectacle curieux que l'on peut voir deux fois par an au Miaô-foung-chan : il mérite certes la peine d'être vu, d'autant que bien peu d'Européens ont eu l'occasion de le contempler. La simple esquisse que nous venons d'en donner permettra, nous l'espérons du moins, de s'en faire une idée exacte et engagera peut-être les résidents de la capitale du Céleste Empire à porter leurs pas, lors de la fête locale semestrielle, vers le temple des Fées.

@

XXVII

La fête de la mi-automne
et le mythe du lapin lunaire

@

La fête de la mi-automne, qui a lieu le 15 du huitième mois (vers la fin d'août ou les premiers jours de septembre), est certainement l'une des plus grandes fêtes de l'année chinoise. A cette date, tout Chinois doit faire ses comptes et payer ses dettes, sinon il pourrait bien ne plus trouver de crédit nulle part. Il arrive souvent à cette époque qu'un débiteur ne pouvant se procurer d'argent pour satisfaire ses créanciers, se considère comme déshonoré et va se jeter à l'eau, une pierre au cou.

Ce jour est également en quelque sorte la fête de la lune ; cet astre brille alors de son plus vif éclat au milieu des étoiles et planètes étincelantes qu'il éclipse totalement. Si, cette nuit là, il est obscurci par les nuages, les Chinois disent que l'année suivante « la neige frappera les lanternes (*chué tâ teng*) », c'est-à-dire qu'il tombera beaucoup de neige lors de la fête des lanternes (le 15 du premier mois). Sans rapporter ici les idées chinoises sur la lune, que l'on trouvera dans tous les livres publiés sur les mœurs et les usages de cet étrange pays appelé par nous la Chine ¹, nous ferons seulement remarquer que la lune joue un grand rôle dans la poésie, et fournit bon nombre d'expressions métaphoriques pour peindre les beautés d'une personne aimée. Les poètes chinois ont tous eu un certain culte pour la pâle Phœbé : le célèbre Li t'ai-pe, le chantre de la dynastie des T'ang, si amoureux de la dive bouteille, prenait plaisir « à boire du vin au clair de la lune ». D'autres « nourrissons des muses » l'ont chantée dans leurs vers, ou ont exprimé les sentiments et les peines que son aspect leur inspirait.

¹ Voir, entre autres, [*Social life of the Chinese, by Rev. Justus Doolittle, New-York, 1876, tome II, ch. III, p. 64-65.*](#)

Miscellanées chinois

Dans la soirée du 15, les femmes et les enfants se prosternent à Péking devant la lune et lui font des offrandes. A cet effet on dresse une table sous les rayons de cet astre et on y accumule des *yué-ping* ou gâteaux sur lesquels est imprimée l'image de la lune, des haricots germés, des crêtes de coq, des lingots en cire parfumée, et une gravure grossière qui représente une pleine lune où s'élève un kiosque ou pavillon et un *olea fragrans* ¹ sous lequel un lapin broie des drogues dans un mortier ². Les prosternations et les offrandes faites, on brûle la figure du malheureux lapin et on fait bombance avec les bonnes choses censées offertes à la lune. Les enfants vont quelquefois jusqu'à adorer des figurines en terre cuite représentant un lapin.

Voici, d'après un recueil en notre possession, une curieuse légende sur la lune, le lapin et l'origine de l'opéra chinois.

« Sous la dynastie des T'ang vivait un génie qui était docteur de la Raison (*taô-che*) et avait nom Yé Fâ-chan ; l'empereur clairvoyant des T'ang ³ avait la plus grande confiance en lui. Une année, le 15 du huitième mois ⁴, l'empereur demanda à Yé Fâ-chan de le conduire au palais de la lune afin de s'y promener et de s'y divertir. Le docteur Yé dénoua sa ceinture, et, la jetant sur les nuages, la changea en un long pont qui donnait directement accès au palais de la lune. Le souverain et le docteur, accompagnés d'un petit eunuque, purent ainsi arriver tout près de cet édifice. L'empereur vit qu'il se composait de constructions en jade et en marbre à veines rouges. A l'intérieur se trouvait la déesse *Tch'ang-ô* (Phœbé) ⁵ et un grand nombre de fées (*chien-niu*), qui faisaient entendre une musique céleste. L'empereur vit également un

¹ En chinois *Koueï-'houâ*.

² Les Chinois disent *yu t'ou taô yaô* « le lapin de jade broie les drogues ».

³ *T'ang Ming 'houang-ti*, ou *Chuan tsoung*, a régné de 713 à 756 de notre ère. La dynastie des T'ang, le siècle d'Auguste des Chinois, a gouverné la Chine de 618 à 907.

⁴ C'est en souvenir de cette légende que l'on a institué à la même date la fête de la lune.

⁵ Voir Mayers, [Chinese reader's Manual](#), p. 30 [n°94], et [Notes and Queries on China and Japan](#), t. III, p. 123.

Miscellanées chinois

lapin qui broyait des drogues dans un mortier à l'ombre d'un *olea fragrans*, mais, apercevant un tigre blanc, il fut fort effrayé et revint à son palais comme s'il sortait d'un rêve.

De retour chez lui, l'empereur clairvoyant des T'ang transcrivit avec le plus grand soin les airs qu'il avait entendus dans le ciel, et il ordonna à Li Koueï-nien de les faire apprendre aux chanteuses d'après sa transcription. C'est pour cela que ce souverain est devenu le patron (*tsou-che*) des troupes de théâtre, qui l'adorent sous le nom de *Laô-lang-chen* ¹.

@

¹ Telle fut, dit-on, l'origine de l'opéra chinois. Voir Doolittle. *loc. cit.*

XXVIII

De la condition du paysan dans le nord de la Chine @

Les campagnes du nord de la Chine ne présentent pas l'aspect riche et fécond de celles du sud : dans les unes comme dans les autres on voit bien des champs de sorgho (*kaô-léang*), de maïs, de coton, de riz, de blé, de millet, mais dans les provinces septentrionales tout semble mesquin, rabougri, délaissé ; le sol, en effet, y est généralement sablonneux et pauvre, et le malheureux paysan ne doit pas épargner sa peine pour en tirer quelque chose. Courbés tout le jour, en été sous un soleil de feu, en automne sous les rafales glaciales du *si-peï-foung* ou vent du nord-ouest ¹, souvent enfoncés dans l'eau ou la boue jusqu'à mi-jambe pour retourner le sol ou dépiqueter le riz, ces campagnards travaillent sans relâche. A peine s'arrêtent-ils un instant pour avaler leur bol de riz, pitance quotidienne que leur femme ou leurs enfants viennent leur apporter dans les champs, ou pour tirer quelques bouffées d'une vieille pipe noircie par la fumée. Ils n'ont guère de repos que pendant les mois d'hiver ; encore ce repos n'est-il que relatif. Quittant pour un temps le travail de la terre, ils s'adonnent alors, pour la plupart, à des travaux manuels de diverse nature, confection de nattes, fabrication d'outils, filage, etc., dans le dessein d'augmenter autant que possible leur modique revenu.

En somme la condition des paysans, dans le nord de la Chine, est bien plus misérable, bien plus pitoyable que celle des nôtres. Ces derniers travaillent peu, aidés comme ils sont par les dernières

¹ Quiconque a habité le nord de la Chine connaît ce *si-peï-foung*, vent de nord-ouest, qui souffle à intervalles réguliers, tous les huit jours. Trois jours durant, ce vent, véritable typhon ou ouragan terrestre, amène du fond du désert de *Châ-mô* ou Gobi des nuages de sable qui se dissolvent ensuite, en quelque sorte, en une pluie sablonneuse, fine et pénétrante, desséchant le gosier, brûlant les paupières. Quand on rencontre par malheur en route ces tourbillons de *si-peï-foung*, on est obligé de fermer les yeux, de s'enfoncer du mieux possible dans sa houppelande et de laisser sa monture marcher à sa guise. Le premier soin, en arrivant à la prochaine halte, devra être de demander un bassin d'eau tiède pour faire les ablutions nécessaires et une tasse de thé pour se bassiner les yeux.

inventions de la science moderne, se plaignent toujours et finissent par amasser quelques gros sous ; les Chinois travaillent beaucoup, livrés à leurs propres ressources, ne disent mot, et, tout laborieux qu'ils soient, ne s'enrichissent jamais. Ils gagnent à peine cinquante sapèques (environ vingt-cinq centimes) par jour ; cela leur suffit, véritable prodige d'économie sociale, pour vivre, eux et leur famille, femme et enfants ; ceux-ci sont d'ordinaire en grand nombre, car le Chinois est accoutumé à se marier très jeune et à mettre sa gloire et son honneur à avoir beaucoup d'héritiers.

Le paysan chinois, avec sa cabane en bambou ou en torchis pour demeure, un bol de riz pour nourriture, une tasse de thé pour boisson, une charrue en bois pour labourer son champ, quelquefois un buffle pour tourner la noria, s'estime heureux si, après avoir payé les taxes et les impôts dus au Gouvernement ¹, et les contributions aux processions des dieux lares et du génie du sol, il parvient à joindre les deux bouts de l'année. *Parvo contentus*, il ne cherche pas à améliorer son sort ni celui de sa famille. Il se contente de vivre au jour le jour : l'insouciance du lendemain est le principal trait de son caractère. L'un, de ces campagnards, un peu plus lettré que ses confrères ne le sont d'habitude, avec qui, dans une de nos excursions équestres aux environs de Péking, nous causions de cette vie imprévoyante et peu sage, nous répondit fort simplement par l'adage suivant : *Tçin-t'ien yéou tsiéou tçin-t'ien 'hô ; ming-t'ien yéou tch'éou, ming-t'ien tang.* « Aujourd'hui nous avons du vin, buvons-le ; si demain nous avons quelque sujet de tristesse, nous le supporterons demain. » Cette parole, qui rappelle un peu le fameux « A demain les affaires sérieuses ! », peint en quelque sorte au vif la nature nonchalante et bornée du paysan chinois.

Si la récolte est bonne, s'il trouve à bien vendre ses produits, imprévoyant et dépensier par nature, il n'aura pas l'idée de placer le peu d'argent qu'il a devant lui à gros intérêt dans une banque ou dans une

¹ L'impôt foncier, dans le Tche-li, n'est que de vingt-cinq centimes par *mou*. il est d'un franc dans le Chan-toung.

maison de commerce bien assise, dans le dessein de se prémunir contre les mauvais ans. Loin de là : il ne songe même pas que toute médaille a un revers et que la fortune est volage ; il se hâte de faire grande chère et bon feu, il donne des fêtes, invite des amis à boire et à manger, il s'achète de beaux habits, se procure quelques bijoux pour sa femme et pour sa fille, et va dépenser le reste de ses sapèques dans une fumerie d'opium ou autres lieux mal famés. La récolte est-elle mauvaise ? il ne sait plus où donner de la tête : il court chez ceux qu'il a hébergés pour leur demander assistance et ne trouve partout que dédain et mépris ¹ ; il ne rencontre pas un usurier qui lui prête une petite somme à un intérêt ruineux ; il n'a alors d'autre ressource que de porter au *tang-p'ou* ou mont-de-piété les habits et les bijoux qu'il a achetés au temps de sa grandeur pour en obtenir le quart de leur valeur et subvenir aux besoins du moment. Heureux encore si son manque de prévoyance et ses vices coûteux ne l'obligent pas à vendre son lopin de terre et à aller implorer sur la route la charité des passants.

Il n'existe en Chine ni grandes exploitations agricoles, ni associations pour le travail de la terre, encore moins d'institutions de crédit. Chacun donc, s'il n'est fermier au service d'un propriétaire, cultive son terrain à sa guise, et ne voit personne lui venir en aide dans les temps de mauvaise récolte ou de disette. Ne croyez pas que le campagnard songe à introduire des innovations dans la culture, qu'il cherche par exemple à se procurer des instruments plus commodes et plus pratiques, qu'il plante autre chose que ce que ses ancêtres ont planté ; rien de tel n'arrivera ; on a toujours fait comme il fait, pourquoi chercherait-il à faire autrement que ses pères ? Ceux-ci lui ont tracé des règles immuables, dont l'origine remonte peut-être à Confucius. Or les rites, les rites implacables, que l'on voit surgir à chaque instant en Chine sous ses pas, défendent de rien changer aux coutumes établies du temps de Confucius. Cette époque a été, en effet,

¹ A ce sujet, les Chinois ont un bien joli dicton : « *Yéou tch'â ye'ou tsiéou tô chioung-ti, ki-nun 'hô neng kien y jen ?* Si vous avez du thé et du vin, tout le monde sera votre frère ; mais un seul viendra-t-il à vous si vous êtes dans la misère ? » C'est l'équivalent du célèbre vers d'Ovide : *Donec felix eris, multos numerabis amicos.*

Miscellanées chinois

l'âge d'or de la Chine : plus on s'en rapprochera et plus on sera parfait. C'est un modèle qu'on doit toujours avoir devant les yeux. Voilà ce que l'on enseigne dans les écoles, voilà ce que l'on apprend dans les livres.

Le paysan, il est vrai, n'est jamais allé dans une école et ne sait peut-être pas lire, nous allions dire épeler, un caractère ; mais la tradition, cette force d'inertie pleine de préjugés contre laquelle on se butte à tout moment, la tradition austère lui a, dès sa plus tendre enfance, inculqué les principes inaltérables qui ne doivent jamais cesser de le guider dans la vie. Cette routine décourageante, écueil de tout essai de perfectionnement, il l'a pour ainsi dire sucée avec le lait de sa mère. Le Chinois, le vrai Chinois, celui que la civilisation européenne n'a pu encore atteindre, ni par suite tirer de sa cristallisation et de sa présomption orgueilleuse, ne s'avisera jamais de faire autrement que ses ancêtres, et, à moins de cataclysmes qu'on ne peut prévoir, restera, aussi bien par la force de sa nature que par celle de ses institutions, dans un *statu quo* stratifié à perpétuité. On pourrait, à juste titre, appliquer à la Chine actuelle ce que Bossuet, dans son magnifique langage, disait de l'ancienne Égypte : « Une coutume nouvelle était un prodige ; tout s'y faisait toujours de même, et l'exactitude qu'on y avait à garder les petites choses maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois. »

@